
REVUE
DU
MONDE NOUVEAU

REVUE
DU
MONDE NOUVEAU

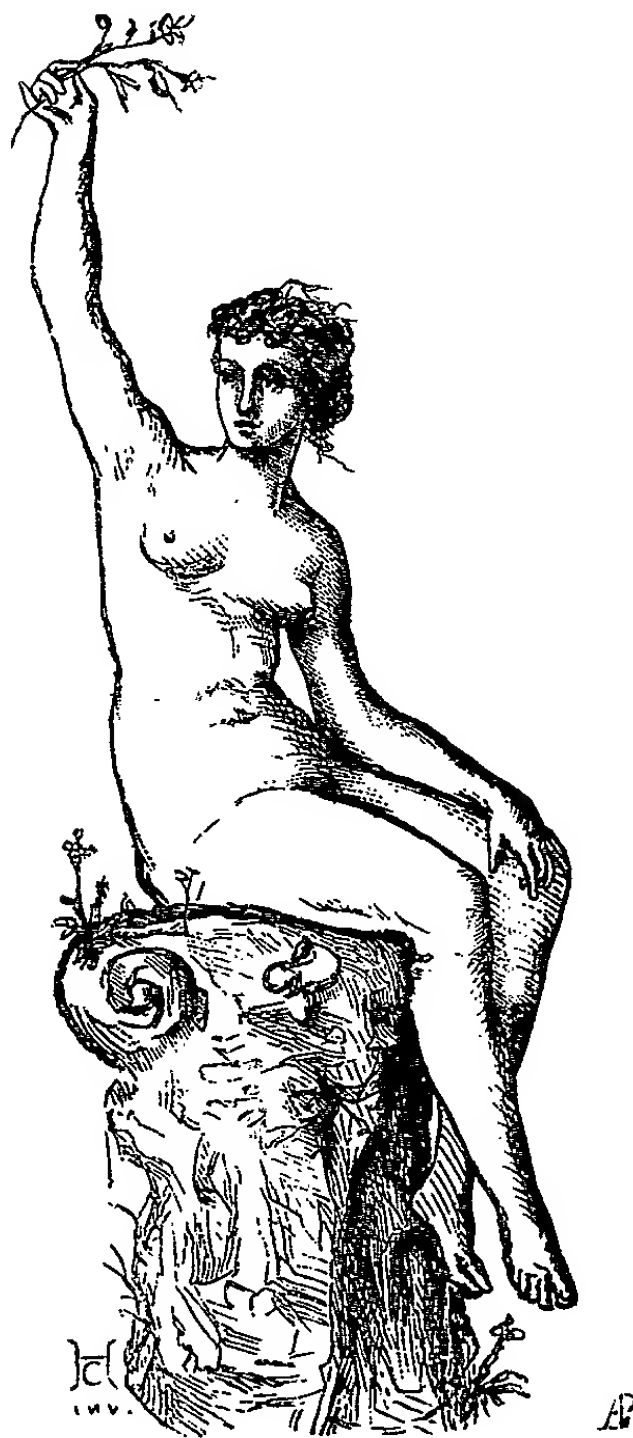


SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1971

.....

REVUE
DU
MONDE NOUVEAU

Littéraire, Artistique, Scientifique



PREMIÈRE ANNÉE (1874). — TOME PREMIER.

PARIS

ADMINISTRATION, BUREAUX D'ABONNEMENT ET RÉDACTION

21, rue du Faubourg-Montmartre

DÉPOT PRINCIPAL : LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

338, rue Saint-Honoré

SOMMAIRE

POÉSIES

L'Œur de monstres	THÉODORE DE BANVILLE.
A la Bien-aimée	ANTOINE CROS.
Les Étoiles.	LÉON DIERX.
La Tête du Comte.	LECONTE DE LISLE.
L'Invitation à la valse.	
L'Étoile au cœur.	
Sonnet à la petite Suzanne.	SULLY PRUDHOMME

POÈME EN PROSE

Le Démon de l'analogie.	STÉPHANE MALLARMÉ.
---------------------------------	--------------------

DESSINS

Une Parisienne	MANET.
Jacques Cœur.	PRÉAULT.

NOUVELLES

Les Humeurs noires du chevalier des Quo- bannes	LÉON CLADEL.
Villégiature.	ÉMILE ZOLA.
Le Convive inconnu.	VILLIERS DE LISLE-ADAM

SCIENCES

L'Alchimie moderne.	CHARLES CROS.
-----------------------------	---------------

VARIÉTÉS

Bibliographie.	HENRI MERCIER.
Chronique	***

MUSIQUE

Roses et Muguets, poésie de CHARLES CROS.	CRESSONNOIS.
Souffles de l'air, poésie et musique	CABANER.

REVUE
DU
MONDE NOUVEAU

POÉSIES

TUEUR DE MONSTRES

*Le beau monstre, à demi caché dans l'ombre noire,
Laissait voir seulement sa poitrine d'ivoire
Et son riant visage et ses cheveux ardents,
Et Thésée, admirant la blancheur de ses dents,
Regardait ses bras luire avec de molles poses,
Et de ses seins aigus fleurir les boutons roses.
Au loin, ils entendaient les aboiements des chiens,
Et la charmante voix du monstre disait : « Viens,
Car cet antre nous offre une retraite sûre.
Ami, je dénouerai moi-même ta chaussure,
J'étendrai ton manteau sur l'herbe, si tu veux,
Et tu t'endormiras, le front dans mes cheveux,
Sans craindre la clarté d'une étoile importune. »
Mais comme elle parlait, un doux rayon de lune*

*Parut, et le héros, dans le soir triste et pur,
Vit resplendir avec ses écailles d'azur
Le corps mystérieux du monstre, dont la queue
De dragon vil, pareille à la mer verte et bleue,
Déroulait ses anneaux, et de blancs ossements
Brillèrent à ses pieds sous les clairs diamants
De la lune. Alors, sourd à la voix charmeresse
Du monstre, et saisissant fortement une tresse
De la crinière d'or qui tombait sur ses yeux,
Il tira son épée avec un cri joyeux,
Et deux fois en frappa le monstre à la poitrine.
Et, hurlant comme un loup dans la forêt divine,
Crispant ses bras, tordant sa queue, horrible à voir,
L'Hydre au visage humain tomba dans son sang noir,
Tandis que le héros sous l'ombrage superbe,
Essuyant son épée humide aux touffes d'herbe,
S'en allait, calme; et, sans que ce cri l'eût troublé,
Il regardait blanchir le grand ciel étoilé.*

THÉODORE DE BANVILLE.

A LA BIEN-AIMÉE

*Je voudrais te vêtir de ces raides soieries
Que peignait Velasquez en ses vivants portraits,
Pour rehausser l'éclat de tes grands yeux distraits,
Pareils aux fleurs d'azur sur l'or des armoiries.*

*Je voudrais te loger en quelque vieux manoir,
Dans un pays désert où le genêt abonde,
Et donner à ta forme altière, rose et blonde,
Pour fond, les riches plis pesants du velours noir.*

*Je voudrais te combler, rien que pour que tu ries,
Des plus rares présents, colliers de perles, rais
D'escarboucles, saphirs limpides ; je voudrais
Parer ton sein neigeux de claires pierreries.*

*Je voudrais te coucher dans un lit de lampas,
Y dormir avec toi des sommeils pleins de rêves ;
Puis, au pâle matin, avant que tu te lèves,
T'y réciter mes vers que tu n'entendrais pas.*

ANTOINE CROS.

LES ÉTOILES

*Bien des astres, pareils aux foyers palpitants,
Peut-être les plus beaux que chaque soir allume,
Dardent un jeune éclat jusque dans notre brume,
Qui sont des soleils morts, perdus depuis longtemps !*

*Ceints du tourbillon né de leurs flammes fécondes,
Ils ont si loin de nous accompli leurs destins
Que la lumière encor de ces globes éteints
N'a pas toute franchi l'espace plein de mondes.*

*Et dans l'illusion de leur scintillement,
Nous, parmi tous les feux dont la nuit se constelle,
Nous laissons le plus pur de notre âme immortelle
Monter d'en bas vers eux, peut-être, éperdument !*

*Ou sereine, ou pensive, ou flamboyante, ou chaste,
O lumière des yeux qui nous charmez ! Rayons
Qui brûlez tout l'encens que pour vous nous gardions !
Les cœurs sont-ils si loin, l'amour est-il si vaste,*

*Que la clarté, vers qui notre suprême espoir
A travers l'infini de nos rêves s'élance,
Peut-être aussi, nous vient du glacial silence
D'un cœur depuis longtemps sombré dans un ciel noir ?*

LÉON DIERX.

LA TÊTE DU COMTE

*Les chandeliers de fer flambent jusqu'au plafond
Où, massive, reluit la poutre transversale.
On entend crépiter la résine qui fond.*

*Hormis cela, nul bruit. Toute la gent vassale,
Écuyers, échantons, pages, Maures lippus,
Se tient debout et roide autour de la grand'salle.*

*Entre les escabeaux et les coffres trapus ,
Pendent du mur, dépouille aux Sarrasins ravie ,
Cottes, pavois, cimiers que les coups ont rompus.*

*Don Diego, sur la table abondamment servie ,
Songe, accoudé, muet, le front contre le poing ,
Pleurant la flétrissure et l'honneur de sa vie.*

*Au travers de sa barbe et le long du pourpoint
Silencieusement vont ses larmes amères,
Et le vieux Cavalier ne mange et ne boit point.*

*Son âme, sans repos, roule mille chimères :
Hauts faits anciens, désirs de vengeance, remords
De tant vivre au delà des forces éphémères.*

*Il mâche sa fureur comme un cheval son mors ;
Il pense, se voyant séché par l'âge aride ,
Que dans leurs tombeaux froids bienheureux sont les morts.*

*Tous ses fils ont besoin d'éperon, non de bride,
Hors Rui Diaz, pour laver la joue où saigne, là ,
Sous l'offense impunie, une suprême ride.*

*O jour, jour détestable où l'honneur s'envola !
O vertu des aïeux par cet affront souillée !
O face que la honte avec deux mains voila !*

*Don Diego rêve ainsi, prolongeant la veillée ,
Sans ouïr, dans sa peine enseveli, crier
De l'huis aux deux battants la charnière rouillée.*

*Don Rui Diaz entre. Il tient de son poing meurtrier
Par les cheveux la tête à prunelle hagarde,
Et la pose en un plat devant le vieux guerrier.*

*Le sang coule et la nappe en est rouge. « Regarde!
Hausse la face, père ! Ouvre les yeux et vois !
Je ramène l'honneur sous ton toit, que Dieu garde.*

*Père ! j'ai relustré ton nom et ton pavois,
Coupé la male langue et bien fauché l'ivraie. »
Le vieux dresse son front pâle et reste sans voix.*

*Puis, il crie : « O mon Rui, dis si la chose est vraie.
Cache la tête sous la nappe, ô mon enfant !
Elle me change en pierre avec ses yeux d'orfraie.*

*« Couvre ! car mon vieux cœur se romprait, étouffant
De joie, et ne pourrait, ô fils, te rendre grâce,
A toi, vengeur d'un droit que ton bras sûr défend ;*

*« A mon haut bout sieds-toi, cher astre de ma race !
Par cette tête, sois tête et cœur de céans,
Aussi bien que je t'aime et t'honore et t'embrasse.*

*« Vierge et saints ! mieux que l'eau de tous les océans
Ce sang noir a lavé ma vieille joue en flamme ;
Plus de jeûnes, d'ennuis, ni de pleurs malséants.*

*« C'est bien lui ! Je le hais, certe, à me damner l'âme !
Rui dit : « L'honneur est sauf, et sauve la maison,
Et j'ai crié ton nom en enfonçant ma lame.*

*« Mange, père. » Diego murmure une oraison,
Et tous deux, s'asseyant côte à côte à la table,
Graves et satisfaits, mangent la venaison,*

En regardant saigner la tête lamentable.

LECONTE DE LISLE.

INVITATION A LA VALSE

SONNET

*C'était une amitié simple et pourtant secrète :
J'avais sur sa parure un fraternel pouvoir,
Et quand au seuil d'un bal nous nous trouvions le soir,
J'aimais à l'arrêter devant moi toute prête.*

*Elle abattait sa jupe en renversant la tête
Et consultait mes yeux comme un dernier miroir,
Puis elle me glissait un furtif : « Au revoir ! »
Et, belle, en souveraine elle entraît dans la fête.*

*Je l'y suivais bientôt. Sur un signe connu,
Parmi les mendiants que sa malice affame
Je m'avançais vers elle, et, modeste, ingénu :*

*« Vous m'avez accordé cette valse, Madame ? »
J'avais l'air de prier n'importe quelle femme.
Elle me disait : « Oui », comme au premier venu.*

L'ÉTOILE AU CŒUR

*Par les nuits sublimes d'été,
Sous leur dôme d'or et d'opale,
Je demande à l'immensité
Où sourit la Forme idéale!*

*Plein d'une angoisse de banni,
A travers la flore innombrable
Des campagnes de l'Infini
Je poursuis ce lis adorable...*

*S'il brille au firmament profond,
Ce n'est pas pour moi qu'il y brille :
J'ai beau chercher, tout se confond
Dans l'océan clair qui fourmille.*

*Ma vue implore de trop bas
Sa splendeur en chemin perdue,
Et j'abaisse enfin mes yeux las,
Découragés par l'étendue.*

*Appauvri de l'espoir ôté,
Je m'en reviens plus solitaire,
Et cependant cette beauté
Que je crois si loin de la terre,*

*Un laboureur insoucieux,
Chaque soir à son foyer même,
Pour l'admirer, l'a sous les yeux
Dans la paysanne qu'il aime.*

*Heureux qui, sans vaine langueur,
Voyant les étoiles renaître,
Ferme sur elles sa fenêtre :
La plus belle luit dans son cœur.*

SONNET

A LA PETITE SUZANNE D.

*En ces temps où le cœur éclôt pour s'avilir,
Où des races le sang fatigué dégénère,
Tu nous épargneras, Suzanne, enfant prospère,
De voir en toi la fleur du genre humain pâlir.*

*Deux artistes puissants sont jaloux d'embellir
En toi l'âme immortelle et l'argile éphémère :
Le dieu de la nature et celui de ta mère ;
L'un travaille à t'orner et l'autre à t'ennoblir.*

*L'enfant de Bethléem façonne à sa caresse
Ta grâce, où cependant des enfants de la Grèce
Sourit encore aux yeux le modèle invaincu.*

*Et par cette alliance ingénument profonde,
Dans une même femme auront un jour vécu
L'un et l'autre Idéal qui divisent le monde.*

SULLY PRUDHOMME.

POÈME EN PROSE

LE DÉMON DE L'ANALOGIE

Avez-vous jamais eu des paroles inconnues chantant sur vos lèvres les lambeaux maudits d'une phrase absurde?

Je sortis de mon appartement avec la sensation propre d'une aile glissant sur les cordes d'un instrument, traînante et légère, que remplaça une voix prononçant les mots sur un ton descendant : « La Pénultième est morte », de façon que

La Pénultième

finit le vers et

Est morte

se détacha

de la suspension fatidique plus inutilement en le vide de signification. Je fis des pas dans la rue et reconnus en le son *nul* la corde tendue de l'instrument de musique, qui était oublié et que le glorieux Souvenir certainement venait de visiter de son aile ou d'une palme; et, le doigt sur l'artifice du mystère, je souris et implorai de vœux intellectuels une spéculation

lation différente. La phrase revint, virtuelle, dégagée d'une chute antérieure de plume ou de rameau, dorénavant à travers la voix entendue, jusqu'à ce qu'enfin elle s'articula seule, vivant de sa personnalité. J'allais (ne me contentant plus d'une perception) la lisant en fin de vers, et, une fois, comme un essai, l'adaptant à mon parler; bientôt la prononçant avec un silence après « Pénultième », dans lequel je trouvais une pénible jouissance : « La Pénultième — », puis la corde de l'instrument, si tendue en l'oubli sur le son *nul*, cassait sans doute, et j'ajoutais en manière d'oraison : « Est morte. » Je ne discontinuai pas de tenter un retour à des pensées de prédilection, alléguant, pour me calmer, que, certes, pénultième est le terme du lexique qui signifie l'avant-dernière syllabe des vocables, et son apparition, le reste mal abjuré d'un labeur de linguistique par lequel quotidiennement sanglote de s'interrompre ma noble faculté poétique : la sonorité même et l'air de mensonge assumé par la hâte de la facile affirmation étaient une cause de tourment. Harcelé, je résolus de laisser les mots de triste nature errer d'eux-mêmes sur ma bouche, et j'allai murmurant avec l'intonation susceptible de condoléance : « La Pénultième est morte, elle est morte, bien morte, la désespérée Pénultième », croyant par là satisfaire l'inquiétude, et non sans le secret espoir de l'ensevelir en l'amplification de la psalmodie, quand, effroi! — d'une magie aisément déductible et nerveuse, — je sentis que j'avais, ma main réfléchie par un vitrage de boutique y faisant le geste d'une caresse qui descend sur quelque chose, la voix même (la première, qui indubitablement avait été l'unique).

Mais où s'installe l'irrécusable intervention du surnaturel, et le commencement de l'angoisse sous laquelle agonise mon esprit naguère seigneur, c'est quand je vis, levant les yeux,

dans la rue des antiquaires instinctivement suivie, que j'étais devant la boutique d'un luthier vendeur de vieux instruments pendus au mur, et, à terre, des palmes jaunes et les ailes, enfouies en l'ombre, d'oiseaux anciens. Je m'enfuis, bizarre, personne condamnée à porter probablement le deuil de l'explicable Pénultième.

STÉPHANE MALLARMÉ.

NOUVELLES

LES HUMEURS NOIRES

DE

CHEVALIER DES QUOBANNES

*A Monsieur le Marquis Jean de Narada, en son hôtel de la rue
Saint-Dominique-Saint-Germain, à Paris.*

Château de Lauzerte-Cadurcine, en Quercy, le 1^{er} mai 1869.

Eh bien ! que dites-vous de la vie, monsieur Jean de Narada ? Qu'en penses-tu, marquis ?... Moi, je pense et je dis qu'elle est d'un fastidieux à n'y pas croire. On a dit cela, je le sais à merveille, quelques millions de fois avant moi, ton serviteur ; mais je ne crains pas de tomber dans les redites ; je le répète et je tiens que j'ai raison. Ambuler, boire, manger, dormir, désirer, posséder, trouver sans cesse aujourd'hui dans demain et hier dans aujourd'hui, que je voudrais passer le temps à faire quelque chose de moins assommant et de plus neuf ! Ma parole, je m'ennuie au point de me souhaiter la teigne, la gale, le choléra, la rage, la peste et mille autres maux aussi désagréables les uns que les autres. Il se pourrait que je prisse quelque intérêt et partant quelque agrément à m'en guérir.

Ah ! quelle personne ennuyeuse-ennuyée que la mienne, mon cher marquis.

Où que j'aïlle, quoi que je fasse, d'où que je vienne, quelle que soit la saison, si doux que soit le temps, si rude soit-il, qu'il fasse lune, soleil, pluie ou brouillard, froid de Sibérie ou chaleur d'Afrique, je m'ennuie !

Quelle que soit la femme, brune ou blonde, noire ou blanche, jaune ou rouge ; quel que soit le baiser, savant ou passionné, timide ou téméraire, je m'ennuie, je m'ennuie ! Et toujours, et partout, je me rencontre en me fuyant, ou me cherche sans me trouver, et, de plus belle alors, je m'ennuie, je m'ennuie, je m'ennuie ! Vrai, je ne sais plus qu'inventer pour me distraire ; il y a de quoi donner sa langue aux chiens, et de grand cœur, crois-moi, mon ami, je la leur donne.

Oui, vois-tu, qu'il porte du satin ou de l'indienne, tortil de baronne ou bonnet de grisette, cet être qu'on appelle la femme, et qui fut créé et mis au monde pour nous aider à descendre gaïement le fleuve de la vie, comme on dit, est, j'en jure mes grands dieux, l'être le plus insupportable de la création, parce qu'il en est le plus monotone et le plus routinier. Ah ! les femmes... sans en excepter une seule, toutes aiment le bruit, l'apparat, l'encens et la myrrhe, raffolent de chiffons, chassent la monnaie, parlent, remuent, agissent et tournent comme si vraiment, en conseil œcuménique, elles s'étaient donné le mot. Où diable les poètes ont-ils vu les ailes qu'ils leur prêtent et les charmes qu'ils leur donnent ? En vérité, pour un homme de sang-froid et de bon sens, et qui fait de la prose au lieu de faire des vers, il en est d'elles tout autrement. Tiens ! raisonnons un peu. Qu'ont-elles en soi et que leur trouve-t-on de si extraordinaire ?...

Elles boivent autant que nous, mangent davantage, quoique angéliques ou parce que, digèrent à notre instar et même un peu plus vite, bâillent d'aussi bon cœur que nous-mêmes et font, en somme, tout et le reste exactement comme nous tous, individus du sexe laid. On a beau dire, au fond elles se ressemblent toutes ; à peine différent-elles à la surface. Eh ! parbleu ! je sais bien que telle est plutôt portée au drame qu'à la comédie ; que telle excelle dans les Colombines ; qu'une autre préconise les Juliettes et les Ophélies ; que le cothurne chausse délicatement celle-ci, que le brodequin sied mieux à celle-là. Qu'est-ce à dire ?... Et, faut-il pour

cela les déclarer ainsi charmantes, adorables, incomparables, divines, que sais-je?... Ouailles de Panurge qu'elles sont toutes, pas une d'elles qui ne sache rire ou pleurer à l'heure qu'il faut, pas une d'elle, une seule, te dis-je, entends-tu bien? une seule qui ne pastiche les autres et qui ne soit par conséquent, à mon très-humble avis, intolérable depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre de chaque année, y compris les bissextiles.

Sur elles, mon opinion toute crue, la voilà!... Mais passons, il s'agit, hélas! d'autre chose.

Encore un quartier de lune, et ma quarantaine va sonner, Narada. Dieu me damne! si je suis de ceux-là, moi, qui trouvent que leur vie a coulé sans qu'ils y prissent garde: la lassitude m'a depuis longtemps gagné de tourner sur cette ronde boule à l'instar d'un cheval de manège. Il me souvient souvent d'avoir entendu des vieillards nés en l'autre siècle se plaindre d'être arrivés si rapidement au bout de leur rouleau; ils auraient voulu vivre encore quelques olympiades, les malheureux! qu'osaient-ils donc ainsi souhaiter?... Impotents, cagneux, caducs, laids à méduser les advenants, ils eussent sacrifié un œil, — des deux le meilleur! — leur dernier chicot, leur avant-dernier cheveu, pour respirer quelques heures de plus sous le soleil où s'étaient leurs misères. Terrible chose que la vieillesse! Entre nous soit dit, si Mathusalem a vécu neuf cents ans, le bonhomme est lamentable! Tel que je suis, orné et choyé de neuf lustres, moi, je commence à m'estimer cacochyme et n'ai déjà plus assez de souffle pour courir après ce merle blanc qu'on appelle le bonheur, et qui ne règne point ici-bas, où, cependant, je me surprends parfois à le chercher encore avec une patience que je ne saurais dépeindre et une obstination digne d'un homme qui poursuivrait, voulant qu'il y fût, un poil noir dans la chevelure unicolore d'un Albinos.

Singulière espèce que l'espèce humaine!

Il est constant, en vérité, qu'il y a comme cela de par le monde pas mal de gueux qui ressassent à qui veut les entendre que la fortune fait le bonheur. Oh! les braves gens! à ce compte, s'ils disaient vrai, Narada, mon cher Narada, nous serions l'un et l'autre incomparablement heureux. Chevaux, chiens, carrosses, palais, bank-notes, diamants, amis, clients, parasites,

bouffons et maîtresses, j'ai eu, j'ai encore tout cela, comme vous-même, marquis. En suis-je plus allègre ? Et toi, qui sans savoir pourquoi ni comment, as poussé un beau jour sur la terre espagnole ; toi, senor, opulent comme un satrape, es-tu satisfait de tes richesses ? T'ont-elles donné, parle, un matin, un soir, un jour, une nuit, une heure, une minute, une seconde de vraie joie ? Allons donc ! comme moi tu traînes le boulet. Triste existence. Ainsi que Sémiramis l'Asiatique, je me suis fait élever des jardins suspendus ; je monte à cheval comme le grand Alexandre, et mes coursiers valent ceux d'Achille ; j'ai non moins de maîtresses qu'en eut Louis XIV, et mes maîtresses éclipseraient les La Vallière, les Fontanges, les Montespan ; des odalisques ! .. j'en cueille à ma fantaisie, et le Seigneur de La Porte, oui, le Grand Turc lui-même n'en hama jamais de pareilles... Qu'est-ce que cela prouve, hélas ! puisque je m'ennuie !

Écoute ceci :

Les gueux me jalouent, et je me surprends, par aventure, à jalouser les gueux. Oui, la chose est patente, souvent, très-souvent, je me plais à me persuader que si j'étais pauvre la vie me serait possible et peut-être agréable. Écoute donc ! Si j'étais né paysan, par exemple, sans sou ni maille, quadrupède ambulante sur deux pattes, je crois que mon sort eût été plus facile et plus doux. Le paysan, — j'ai rencontré cet animal-là, — le paysan travaille, bouffe, se désaltère, éructe, rêve, ronfle en dormant, engendre, et il est content !...

Il grêle, — que fait-il ? — il embrasse sa femme.

Il fait soleil, — que fait-il ? — il embrasse sa femme.

Il ensemence son champ, — il embrasse sa femme.

Il met ses bœufs au joug, — il embrasse sa femme.

Il enfourche son âne ou bien en descend, ou bien encore il y remonte, — il embrasse sa femme.

Il vend son blé, il engraisse ses porcs, il coule son vin ; — il embrasse sa femme, il l'embrasse encore, il l'embrasse toujours, quoi qu'il dise ou fasse, et cela d'un si bon appétit que, le diable m'emporte ! lorsqu'il en est là, il ne troquerait pas sa place pour celle d'un roi, et il aurait, pardieu ! cinquante mille fois raison. Aimer sa femme et y trouver goût, c'est ce qu'il peut y avoir de

plus réjouissant sur la terre et même au ciel. Avoir goût à l'amour, ô cher ami, toute la félicité est là, toute.

En vérité, tu ne saurais imaginer, Narada, combien j'envie et combien j'admire le premier rustre venu qui se trouve sur mon chemin, lorsque je le vois se gaudir avec sa femelle en pleins champs ou sous les ramures des arbres. Ils sont là tranquilles, heureux, satisfaits, ne désirant rien que ce qu'ils sont et n'ayant au monde rien qu'eux-mêmes; à ne pouvoir en douter, ils s'aiment et fort. Et moi, de les voir, je m'irrite et je m'indigne. Hé quoi! me dis-je, cet animal, cette brute, ce monstre tire de son indescriptible et vraiment épouvantable laideron la joie, l'ivresse, la volupté, la félicité, la béatitude que moi, superbe Antinoüs — quadragénaire, hélas! — je réclame vainement à l'irréprochable beauté d'Aphrodite ou de Phryné? Quoi! ce singe immonde est heureux, lui! toujours heureux du baiser brutal de sa guenon, l'arome épais et bien connu de la tanière conjugale flatte sans cesse agréablement ses narines, et moi, délicat, je ne puis sans dégoût sentir trois jours de suite les mêmes lèvres entrer dans les miennes; je ne puis sans colère admettre une caresse prévue, égarer ma main dans une chevelure dont les parfums me sont familiers, supporter des regards dont l'éclat ou la langueur ne m'offrent rien d'inattendu.

Ce robuste appétit à l'amour dont jouissent les ignobles campagnards de l'un et l'autre sexe, oh! je donnerais, pour le connaître, tout, oui, tout ce qui me reste à vivre de jours ternes et maussades. Silence, marquis, ne crie point à l'exagération: ce que je te conte n'est que trop exact, et, loin d'aller au delà, je me tiens au contraire en deçà de la vérité. Si magnifiquement ciselé qu'il soit, entends-tu bien, un corps m'est haïssable dont je connais tous les contours et toutes les lignes; et puis, en outre, il m'est superlativement odieux de faire résonner une âme dont je sais par cœur toutes les notes: rondes, blanches, noires, croches, doubles et triples croches. En vérité, la sotte musique! « Oh! la femme aimée! les harmonies et les mélodies de sa voix! » geignent à l'envi les Lindors endurcis. Par tous les cieux!... que l'on me laisse en paix avec la voix musicale de ma maîtresse; que l'on ne me parle plus, jamais plus, de sa voix

rhythmique, cette voix toujours égale dont les ondes affluent et se roulent sur elles-mêmes plus monotones que ces atomes obstinés qui se meuvent et dansent au milieu des rayons du soleil. L'aigre, l'aiguë, l'irritante voix, qui ne varie jamais !...

S'il est une chose que j'exècre de tout mon cœur, tu le sais, Narada, c'est le piano. Eh bien, la femme *eue* me fait absolument l'effet de cet imbécile de piano qui jacasse, rit, soupire, pleure, jargonne, monotone, odieux aujourd'hui comme demain et demain comme aujourd'hui. Soyez triste, grave ou lyrique, jouez *Au clair de la Lune* ou le *Ranz des Vaches*, pan ! les notes de la maudite boîte à musique, ni plus attendries, ni moins ni plus molles ou fougueuses qu'elles ne l'étaient six jours, six mois, six ans auparavant, vous sautent impitoyablement aux oreilles et les déchirent, et vous donnent une envie démesurée de giffler ces touches d'ivoire et d'ébène, qui piaillent comme des idiots qu'elles sont toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, et qui, cependant, n'en peuvent mais.

Oui, je le dis, je l'affirme, je le répète encore et le répéterais sans remords aucun jusqu'à demain, rien au monde n'est intolérable comme le piano, si ce n'est la voix, l'œil, l'oreille, le nez et toute la personne, du crâne aux orteils, de votre amie, et je le prouve :

Il y a trois cent soixante-cinq jours et quatre saisons dans l'année, disent les almanachs. Qu'il en soit ainsi quelque part, je n'en disconviens aucunement ; mais à Paris rien ne va comme partout ailleurs, et personne n'y a jamais connu plus de deux saisons : l'hiver et l'été.

Nous sommes en hiver.

Il pleut...

Que faire?... Vous ordonnez qu'on attelle.

On obéit ..

Un moment après, vous roulez en carrosse, et bientôt, trop tôt, vous entrez chez *Elle*.

Qu'y faites-vous ?

Eh ! mon Dieu ! toujours la même chose.

Ou vous vous ennuyez ou bien elle s'ennuie, et quelquefois vous vous ennuyez simultanément, elle et vous, à qui mieux mieux.

Innocent tête-à-tête!...

Alors vous allumez un cigare, et vous le fumez comme vous en avez fumé tant d'autres, plutôt par habitude qu'avec plaisir. Vous fumez, assis devant la cheminée, les jambes au feu, la tête on ne sait où...

Vous fumez... Elle tousse ou vous regarde. Elle fait du bruit et vous vous apercevez qu'elle vous *adore*. Alors vous la taquinez un peu d'une main, tandis que de l'autre vous en avez à la bûche à demi consumée; et le temps passe comme cela! Cigare, bûche, *Elle*, personne ne vous a contrarié, vous avez fait à votre guise. Ah! que vous voilà bien plus avancé et bien plus grand homme quand la fumée et le suc de votre londrès vous ont desséché le palais et brûlé les lèvres, quand les miroitements du foyer vous ont aveuglé, quand vous vous êtes assuré une fois de plus que les prunelles de votre aimée sont aussi capiteuses et non moins irritantes, ma foi, qu'elles l'étaient la veille ou la semaine d'avant; que ses cheveux sont de la même nuance, ondulent exactement de la même façon, enfin qu'elle est telle que vous la laissâtes hier ou avant-hier. Sans doute, elle vous aura dit, je l'accorde, une fois de plus. « Je t'aime, ou je ne t'aime pas! » ce qui est tout un; mais, malheureux que tu es, elle a déjà fait entendre ce refrain mélodieux à tes prédécesseurs, à toi-même, et, comptes-y, l'un de ces quatre matins elle le roucoulera tel quel au Sénégalien, au Chinois, enfin à l'homme noir, blanc, jaune, rouge et même bleu, s'il en existe de cette nuance, qui te succédera, mon cher, dans ses bonnes grâces.

Oh! le gai tête-à-tête!

Hein! le ravissant tableau!

Je n'en connais aucun qui le vaille et qui puisse lui faire pendant, si ce n'est celui-ci :

Il fait soleil.

L'été rayonne.

Il y a dans l'air des odeurs de campagne.

On étouffe dans le centre de Paris, et les boulevards sont autant de fournaises où cuisent les imbecillités humaines. Un beau soir, fatigué de respirer les puanteurs du macadam, on se surprend à désirer un chalet, les montagnes, la mer. On avale-

rait le grand air avec plaisir, et celui du Bois est trop imprégné des émanations urbaines et ne vous suffit plus. Adieu Paris ! On fait ses malles, on monte en wagon, on part, on est parti. Le ronflement de la locomotive vous endort, on sommeille, on rêve d'Ève et du petit pommier..., et, le matin, à l'aurore, on ouvre de grands yeux et l'on est tout ébloui des splendeurs de la nature.

Océan, salut !

Les vagues grondent, et la falaise, impassible, les regarde se dérouler et les entend mugir à ses pieds.

Océan, salut !

Trois fois salut, Océan !

Hélas ! la volupté douce de la contemplation vous est interdite. Une voix bien connue murmure et jappe à votre oreille, et vous gâte le paysage. Elle est là, *Elle* ; elle a voulu vous suivre, elle a fait route avec vous.

Adieu les songes.

Il faut s'occuper de madame ici, là, toujours et partout.

Elle vous accable, elle vous surmène, elle vous harasse, et vous tombez haletant sur la litière : elle vous a tué.

Si vous ressuscitez, plus de joie. Oh ! vous avez beau la fuir, *Elle* vous suit comme votre ombre, et par elle bientôt tout vous est ennui. Rien ne peut plus vous charmer. Le ciel est bleu comme vous le saviez, pardieu ! bien. Les montagnes sont toujours les mêmes ; la mer se comporte comme elle a toujours fait, et votre invariable compagnon de route, votre moitié vous récite, pour vous distraire, les éternelles fadaïses qu'elle vous a susurrées l'hiver, au coin de l'âtre.

Et le temps passe, passe, passe lentement.

Un jour, vous avez froid ; les brises automnales sont piquantes : il faut repartir en toute hâte, quitter les champs et retourner à Paris.

On y revient, on s'y réinstalle, et votre existence reprend son train-train ordinaire.

Ouf !

La répétition journalière des mêmes actes, quel supplice ! Quel supplice que la monotonie de la vie ! Quel supplice que celui d'avoir prévu tout ce que l'on va faire ! Quel supplice et quel ennui !

Vrai, marquis, à force de souffrir et de m'ennuyer, de m'ennuyer et de souffrir, les deux font la paire, je suis devenu féroce et j'ai commis, très-cher, des crimes inouïs.

Exemples :

1° A Londres, lord Asvhey, dont les manchettes et le jabot antédiluviens t'amusaient tant autrefois, me fit cadeau d'une montre pas plus grosse qu'un louis de cinq francs, et qui sonnait très-distinctement les heures. D'abord cette miniature m'amusa ; mais elle me devint bientôt odieuse. Huit jours après qu'elle m'eût été donnée, afin de ne plus entendre ses avertissements incivils et d'un timbre si admirablement égal, je la jetai à un pick-pocket qui me harcelait pour me la prendre.

2° A Madrid, j'avais un cheval barbe qui n'avait pas son pareil : il faisait trente lieues d'une seule traite ; mais il se permettait de hennir chaque fois qu'il m'entendait venir ou parler ; un jour, je ne sus me défendre de lui loger une balle dans l'oreille : il en mourut et je fus délivré de lui.

3° . . Mais je m'arrête, car je pourrais multiplier ainsi les citations, et ma verve, en ce cas, serait intarissable.

Voilà, mon cher, l'hypocondre que je suis. Et si tu veux que je te confie enfin le secret de ma rupture avec M^{me} de Mioze, je vais le faire en peu de mots. Elle avait fini par produire sur mes nerfs exactement le même effet que la montre lilliputienne de lord Asvhey et que les hennissements d'Hermaphrodite, mon cheval barbe. Écoute bien, Narada, et juge mieux.

J'arrivais chez Séraphine : « Je t'aime ! » disait-elle ; je m'asseyais : « Je t'aime ! » je rêvais : « Je t'aime ! » je bâillais, je riais : « Je t'aime ! » je sortais : « Je t'aime ! » je rentrais : « Je t'aime ! » et sans cesse et partout le même refrain. Ah ! je voudrais bien savoir où réside un héros capable de résister à pareil traitement. Sans doute, et je le confesse sans peine, elle m'aimait, M^{me} de Mioze ; il fallait alors qu'elle inventât, pour se faire payer de retour, une méthode agréable et variée, au lieu de m'enlacer sans cesse et partout comme si j'eusse été chêne et elle lierre.

Entre nous soit dit, marquis, bien qu'elle fût très-belle et fort brûlante, il lui manquait ce je ne sais quoi que doit avoir

toute femme digne d'être aimée et conservée, ce je ne sais trop quoi que j'appellerai : l'imprévu. Pauvre Séraphine ! elle manquait totalement d'imaginative ; et moi, quand j'étais emprisonné dans son boudoir, — que veux-tu, c'était sa faute, — je voyageais à grandes ailes vers l'Andalouse ou vers l'Anglaise d'il y a cinq ans, ou je me surprenais souventes fois à pourchasser tel ou tel ange, rêvé, mais non expérimenté encore.

Enfin, cela devait être, M^{me} de Mioze me perdit, et je trouvai peu de temps après M^{lle} de Puy-la-Mouche.

Mais tu ne connais pas Mademoiselle Armande de Puy-la-Mouche.

Je la vis pour la première fois l'automne passé à Quer-Cloz, dans une partie de chasse.

Représente-toi, mon cher, une statue du Parthénon en amazone de velours noir, feutre à l'oreille, cheveux lumineux comme des rayons de soleil, ondulants et frissonnants comme une gerbe de couleuvres toutes mignonnes, avec cela, de grands yeux bruns comme la nuit, polis comme le jais, lèvre arquée et hautaine, enfin une femme charmante, adorable, et curieuse trois fois plus que grand'maman Ève avant sa chute.

Les prolégomènes de nos amours furent d'un long, d'un difficile et d'un embrouillé...

Vrai, mon cher Narada, je lui parlai de la pluie et du beau temps en pubère de fraîche date ; mes quarante ans, en somme, se comportèrent à merveille : je lui parus candide et divin comme un berger de Watteau, et, au fait, pour rendre la ressemblance parfaite, quelques rubans, une houlette et deux moutons blancs ou noirs eussent suffi.

Nous allions à travers champs, elle et moi, mains enlacées, souriant aux marguerites, aux bluets, aux coquelicots, les cueillant, les interrogeant, soupirant au soleil, parfois à la lune, ou parlant aux étoiles. Oh ! la douce idylle ! et que je me repens aujourd'hui, triple sot, de l'avoir trop brusquement interrompue !

Ce fut un soir de juin que ce grand malheur arriva. Nous avions folâtré dans les grands blés ; un malheureux papillon, enluminé comme la marge d'un missel et pourchassé à outrance, nous avait conduits dans un massif d'arbres où nous le perdîmes

de vue. Essoufflés, nous nous laissâmes, elle et moi, choir au pied d'un vieux hêtre sur l'écorce duquel elle entreprit de graver nos initiales embrassées ; je voulus prêter main-forte à ses mignons et débiles petits doigts, qui parvenaient à peine, les pauvres chéris, à excorier le tronc de l'arbre... Nos mains se rencontrèrent et s'unirent. Une heure après, j'étais le plus infortuné des hommes ! Je me disais que je n'aimais point Armande, que je ne l'avais jamais aimée, et qu'il me serait impossible de l'aimer un jour, une heure et moins encore!...

Incontestablement elle était aussi fort belle, et il ne m'avait fallu qu'une seule minute d'examen pour m'en convaincre, lorsque je la vis pour la première fois. Elle était fort belle, mais... un peu bête. Que veux-tu ! Si j'avais mis trois mois de temps à m'en apercevoir, au bout de trois mois je n'en pus plus douter. Enfin, ajoute à son grain de bêtise un vaste don d'ignorance et le plus incroyable sommeil du sang, et tu verras le sujet. Je parle sans rancune et sans aigreur, et, pour être décent, je vais te dire tout le bien que je pense de cette nouvelle Ariane : Taillée dans le marbre comme une Aphrodite de l'Attique, elle en a la rigidité et l'éclat. Tu vois que je ne lui ménage pas les coups d'encensoir. Je la considérerai non pas comme une femme, mais comme un objet d'art. A dire net et clair, un moment elle m'a fait éprouver ce bizarre amour que Pygmalion nourrissait pour sa statue. Je souhaitais qu'elle tressaillît, je m'efforçais à l'animer, je ne sus y réussir. A ce jeu, ma paresse s'offusqua, comme tu penses, et je résolus d'abandonner à ses destins ce marbre implacable. Y a-t-il au monde un amant capable de passer sa vie en extase devant un bloc de Pentélique ou de Paros, Cléomène, Phidias, Praxitèle, et tous les autres l'eussent-ils sculpté de concert?...

Armande et celle qui la précéda font bien la paire. Je crois t'avoir marqué déjà que j'avais planté là M^{me} de Mioze, parce qu'elle avait la pamoison d'une facilité insolente et qu'elle enflammait son atmosphère. Tu pénétreras sans effort que si je me délivrai de M^{lle} Puy-la-Mouche, ce fut pour tout autre motif. Je sentais venir le froid ; cette femme boréale eût fini par me geler de pied en cap.

Libre, heureux de l'être, je me répandis en tous sens, passant partout, ne m'établissant nulle part, vagabond. Je fis l'abeille, je butinai. Dieu seul sait le nombre de fleurs où s'est posée ma fantaisie; j'ai effeuillé bien des marguerites, dompté des orties d'un abord difficile, surpris des pâquerettes, incendié des lis; je me suis attiré la sollicitude et le regard de quelques héliotropes; je me suis livré aux étreintes des liserons, aux morsures des cactus, aux mélancolies des anémones, aux rires des coquelicots et des bluets, aux larmes des *vergissmein nicht*... Que les temps sont changés! A quarante ans, tout homme, fût-il royal, est quelque peu asthmatique. Mes exploits m'avaient essoufflé, je l'avoue, et je dus songer à quitter le harnois des guerres érotiques. Clopin-clopant, je gagnai les champs réparateurs de mon pays, et je vis, depuis tantôt six mois, sur mon domaine des Quobannes, au beau milieu du Quercy. Là je plante des choux et je m'y ennuie un peu plus que je ne m'ennuierais ailleurs. Autour de moi, je ne vois que des arbres et des animaux; par moments, je me sens devenir brute, et j'ai comme des envies de grogner; il me semble que mes membres se transforment en pattes et que je vais me traîner, comme un quadrupède, tête et ventre tournés vers le sol. En vérité, je te le jure, parfois je crois sentir des appendices germer au sommet comme à la base de mon triste individu.

Comme tu le vois, Narada, ma destinée est unique.

Une seule chose me préoccupe et me remplit quand je rentre dans mes fonctions d'être intelligent et pensant, une seule chose: les femmes! Les femmes, que je veux oublier, que je hais, que je dédaigne... et sans lesquelles je reconnais aussi que je ne saurais vivre.

Dépouiller le vieil homme et faire peau neuve, j'estimais cela facile; j'y ai échoué.

Bon gré, mal gré, tôt ou tard, entends-tu, marquis? je ne le sens que trop, il faudra que je recommence à marmotter la vieille oraison, à dire mon vieux chapelet. On me reverra, quoique j'en aie, longer ces mêmes sentiers que j'ai tant suivis, hanter les routes, manger aux crèches, dormir aux litières d'autrefois, et, un beau jour, finir comme j'ai toujours vécu : *aimeur*!

Te souviens-tu de quel verbe fanfaron j'affirmais jadis bruyamment que j'étais un desservant de l'amour ? Je le répète piteusement à cette heure, je ne suis et ne peux être autre chose. Hélas ! cher Narada, je suis condamné à mourir sur les royales galères de Vénus. Un joli sort que le mien, et bien fait pour être envié !

Marquis, je suis bien à plaindre... Tiens, je m'arrête ; si je continuais mon soliloque, je deviendrais élégiaque, peut-être même ferais-je de la politique, et celle-ci, selon moi, ne convient qu'aux pauvres... d'esprit.

A toi,

Chevalier des Quobannes,

P. C. C.

LÉON CLADEL.



UNE PARISIENNE, PAR MANET. Gravé par A. PRUNAIRE.

SCÈNE D'ATELIER

A ÉDOUARD MANET

*Sachant qu'elle est futile, et pour surprendre à l'aise
Ses poses, vous parliez des théâtres, des soirs
Joyeux, de vous, marin, stoppant près des comptoirs,
De la mer bleue et lourde attaquant la falaise.*

*Autour du cou, papier d'un bouquet, cette fraise,
Ce velours entourant les souples nonchaloirs,
Ces boucles sur le front, hiéroglyphes noirs,
Ces yeux dont vos récits calmaient l'ardeur mauvaise,*

*Ces traits, cet abandon opulent et ces tons
(Vous en étiez, je crois, au club des Mirlitons)
Ont passé sur la toile en quelques coups de brosse.*

*Et la Parisienne, à regret, du sofa
Se soulevant, dit : « C'est charmant ! » puis étouffa
Ce soupir : « Il ne m'a pas faite assez féroce ! »*

CHARLES CROS.

VILLÉGIATURE

I

Oh ! l'éternelle pluie, l'ennuyeuse pluie, la pluie grise qui met un crêpe au ciel de mai et de juin ! On va à la fenêtre, on soulève un coin du rideau. Le soleil est noyé. Entre deux ondées, il surnage, blafard, verdi, pareil à un corps d'astre qui s'est suicidé de désespoir, et que quelque marinier céleste ramène d'un coup de croc.

Vous rappelez-vous la brise aigre du printemps, quand il a plu ? On a quitté Paris avec le printemps des poètes, le printemps rêvé dans le cœur, une saison tiède, des nappes de fleurs, des crépuscules alanguis. On arrive à la nuit tombante. Le ciel est mort, pas un brin de braise n'allume le couchant, morne foyer de cendres froides. Il faut enjamber les flaques des sentiers, avec l'humidité pénétrante des feuillages sur les épaules. Et quand on entre dans la grande pièce mélancolique, où l'hiver a mis tous ses frissons, on grelotte, on ferme portes et fenêtres, on allume un feu de sarments, en maudissant les paresseuses du soleil.

Pendant huit jours, la pluie vous tient au logis. Au loin, au milieu du lac des prairies inondées, toujours le même rideau de peupliers qui se fondent en eau, ruisselants, amaigris, vagues dans la buée qui les noie. Puis, une mer grise, une poussière de pluie roulant et barrant l'horizon. On bâille, on cherche à s'intéresser aux canards qui se risquent sous l'averse, aux parapluies bleus des paysans qui passent. On bâille plus largement, les

cheminées fument, le bois vert pleure sans brûler ; il semble que le déluge monte, qu'il gronde à la porte, qu'il pénètre par toutes les fentes, comme un sable fin. Et, de désespoir, on reprend le chemin de fer, on rentre à Paris, niant le soleil, niant le printemps.

II

Et pourtant rien ne me désespère davantage que ces fiacres que l'on rencontre filant vers les gares. Ils sont chargés de malles, ils traversent la ville avec la mine souriante de prisonniers dont on vient de lever l'écrou.

Je bats de mes pieds les trottoirs, je les regarde rouler vers les rivières bleues, les grandes eaux, les grands monts, les grands bois. Celui-ci va peut-être à un trou dans les rochers, que je connais près de Marseille: on est bien, au fond de ce trou, où l'on peut se déshabiller comme dans une cabine, et où les vagues viennent vous chercher. Celui-là, certainement, court en Normandie, dans le coin de verdure que j'aime, près de ce coteau qui produit ce vin aigre dont le bouquet gratte si agréablement le gosier. Cet autre part sans doute pour l'inconnu, ici ou là, quelque part où l'on sera très-bien, à l'ombre, au soleil peut-être, je ne sais, enfin là où je brûle d'aller.

Les cochers tapent leurs rosses du bout de leurs fouets. Ils ne semblent guère se douter qu'ils fouettent mon rêve. Eux se disent que les malles sont lourdes et que les pourboires sont légers. Ils ne savent même pas qu'ils font le deuil des pauvres garçons qui passent, en voiture dans leurs souliers, et qui sont condamnés à roussir leurs semelles à Paris, sur l'ardent pavé de juillet.

Oh! cette file de fiacres, chargés de malles, roulant vers les gares! cette vision de la grande cage ouverte, des oiseaux heureux prenant leur volée! cette raillerie cruelle de la liberté traversant les galères de nos rues et de nos places! ce cauchemar de tous mes printemps, qui me trouble dans mon cachot et m'emplit du désir inassouvi des feuillages et des cieux libres!

III

Je voudrais me faire tout petit, tout petit, et me glisser dans la grande malle de cette dame en chapeau rose, dont le coupé se dirige vers la gare de Lyon. On doit être bien, dans la malle de cette dame. Je devine des jupes soyeuses, des linges fins, toutes sortes de choses douces, parfumées, tièdes. Je me coucherai sur quelque soie claire, j'aurai sous le nez des mouchoirs de batiste, et si j'ai froid, ma foi, tant pis ! je mettrai tous les jupons sur moi.

Elle est fort jolie, cette dame. Vingt-cinq ans au plus. Un menton ravissant, avec une fossette qui doit se creuser quand elle rit. Je voudrais la faire rire, pour voir. Ce diable de cocher est bien heureux de la promener dans sa boîte. Elle doit aimer la violette. Je suis sûr que son linge est parfumé à la violette. C'est exquis. Je roule dans sa malle, pendant des heures, pendant des jours. J'ai fait mon trou, dans le coin à gauche, entre le paquet des chemises et un grand carton qui me gêne un peu. J'ai eu la curiosité d'entre-bâiller le couvercle du carton ; il contient quatre chapeaux, un petit portefeuille plein de lettres, puis des choses que je n'ai pas voulu voir. J'ai mis le carton sous ma tête, et m'en suis fait un oreiller. Je roule, je roule. Les bas sont à ma droite ; j'ai sous moi trois costumes, et je sens à ma gauche des objets plus résistants, que je crois reconnaître pour des paires de petites bottes. Mon Dieu, qu'on est donc bien dans tous ces chiffons musqués !

Où pouvons-nous donc aller comme ça ? Nous arrêterons-nous en Bourgogne ? Ferons-nous un détour vers la Suisse, ou descendrons-nous jusqu'à Marseille ? Je rêve que nous allons au trou de rochers, vous savez, celui où l'on se déshabille comme dans une cabine, et où les vagues viennent vous chercher. Elle se baignera. On est à cent lieues des imbéciles. Au fond, le golfe s'arrondit, avec l'immense bleuissement de la Méditerranée. Il y a trois pins, en haut, au bord du trou. Et, pieds nus sur

les larges plaques de rochers qui dallent la mer, nous arracherons des arapèdes du bout de nos couteaux. Elle n'a pas l'air pim-bêche. Elle aimera le grand air, et nous ferons les gamins. Si elle ne sait pas nager, je lui apprendrai.

La malle est rudement secouée. Nous devons monter la rue de Lyon. Et que ce sera délicieux, lorsque, arrivée à Marseille, elle ouvrira sa malle ! Elle sera bien surprise de me trouver là, dans le coin à gauche. Pourvu que je ne lui chiffonne pas trop les volants sur lesquels je suis couché ! « Comment, Monsieur, vous êtes là, vous avez osé ! — Mais certainement, Madame : on ose tout pour sortir de prison... » Et je lui expliquerai, et elle me pardonnera.

Ah ! nous voilà arrivés à la gare. Je crois qu'on m'enregistre...

IV

Hélas ! hélas ! il pleut, et la dame au chapeau rose s'en va toute seule par la pluie, avec sa grande malle, bâiller chez quelque vieille tante de province, où elle grelottera, dans la mauvaise humeur du printemps frileux.

ÉMILE ZOLA.

Le croquis de M. Auguste Préault que nous donnons ici est bien une primeur puisque la statue qu'il représente ne sera finie en marbre que pour le salon de 1875.

Jacques Cœur, choisi par le maître, nous est à la fois sympathique en lui-même et à cause de l'idée générale qu'il représente. Le commerce et la finance sont choses que les chercheurs de pittoresque facile, les antiquaires incapables de voir sans les yeux des artistes anciennement admis ont repoussés et déclarés antipoétiques, antiartistiques. Auguste Préault, et d'autres avec lui, voient la source vraie de la poésie et de l'art dans la vie plantureuse, inouvementée et normale. Ils préparent ainsi des œuvres que l'avenir ne pourra pas regarder comme des redites.

L'odeur musquée des pays du levant, le parfum salé de races lointaines, les splendeurs révélées par Marco Polo, enfin la variété infinie des beautés écloses sur la terre, la totalité de l'œuvre actuelle de Dieu, voilà ce que la contemplation des transactions commerciales et financières promet à l'artiste.

Qu'il travaille sincèrement sur ces données encore vierges des contacts scolaires, il fera du nouveau toujours valable et, s'il le peut, du beau vivace.



JACQUES CŒUR, PAR PRÉAULT.

Gravé par A. Prunaire.

LE CONVIVE INCONNU

L'Inconnu, c'est la part du lion.

FRANÇOIS ARAGO.

I

Le Commandeur de pierre peut venir souper avec nous : il peut nous tendre la main ! Nous la prendrons encore. Peut-être sera-ce lui qui aura froid.

Un soir du carnaval de l'année 186..., C..., l'un de mes amis, et moi, par une circonstance absolument due aux hasards de l'Ennui « ardent et vague », nous étions seuls dans une avant-scène au bal de l'Opéra.

Depuis quelques instants nous admirions, à travers la poussière, la mosaïque tumultueuse des masques hurlant sous les lustres et s'agitant sous l'archet sabbatique de Strauss.

Tout à coup la porte de la loge s'ouvrit, trois dames, avec un frou-frou de soie, s'approchèrent à travers les chaises lourdes et, après avoir ôté leurs masques, nous donnèrent le bonsoir.

C'étaient trois jeunes femmes d'un esprit et d'une beauté exceptionnels. Nous les avions parfois rencontrées dans le monde artistique de Paris. Elles s'appelaient : Clio la Cendrée, Antonie Chantilly et Annah Jakson.

« Et vous venez faire ici l'école buissonnière, Mesdames ? demanda C... en les priant de s'asseoir.

— Oh ! nous allions souper seules, parce que les gens de cette soirée, aussi horribles qu'ennuyeux, ont attristé notre imagination, dit Clio la Cendrée.

— Oui, nous allions nous en aller quand nous vous avons aperçus, dit Antonie Chantilly.

— Ainsi donc, venez avec nous, si vous n'avez rien de mieux à faire, conclut Annah Jakson ; nous sommes en toilette sous nos dominos.

— Joie et lumière ! nous acceptons, répondit tranquillement C... Élevez-vous une objection grave contre la Maison-d'Or ?

— Bien loin cette pensée ! dit l'éblouissante Annah Jakson en dépliant son éventail.

— Alors, mon cher, continua C... en se tournant vers moi, prends ton carnet, retiens le salon rouge et envoie porter le billet par le chasseur de Miss Jakson.

— Monsieur, me dit Miss Jakson, si vous vous sacrifiez jusqu'à bouger pour nous, vous trouverez ce personnage vêtu en oiseau phénix et se prélassant au foyer. Il répond au pseudonyme transparent de Baptiste ou de Lapierre. Ayez cette complaisance ?... Et revenez bien vite nous aimer sans cesse. »

Depuis un moment je n'écoutais personne, je regardais un étranger placé dans une loge en face de nous : un homme de trente-cinq ou trente-six ans, d'une pâleur orientale ; il tenait une lorgnette et m'adressait un salut. « Eh ! c'est mon inconnu de Wiesbaden ! » me dis-je tout bas après quelque recherche. Comme ce monsieur m'avait rendu, en Allemagne, un de ces services légers que l'usage permet d'échanger entre voyageurs (oh ! tout bonnement à propos de cigares, je crois, dont il m'avait indiqué le mérite au salon de conversation), je le reconnus et lui rendis le salut qu'il me donnait.

L'instant d'après, au foyer, comme je cherchais du regard le phénix en question, je vis venir l'étranger au-devant de moi. Son abord ayant été des plus aimables, il me parut de bonne courtoisie de lui proposer notre assistance, s'il se trouvait trop seul en ce tumulte.

— Et qui dois-je avoir l'honneur de présenter à ma petite compagnie ? lui demandai-je, en souriant, lorsqu'il eut accepté.

— Le baron Van H..., me dit-il. Toutefois, vu les allures insoucieuses de ces dames, les difficultés de prononciation et ce

beau soir de carnaval, laissez-moi prendre, pour une heure, un autre nom. Le premier venu, ajouta-t-il : tenez... (il se mit à rire) : le baron Saturne, si vous voulez. »

Cette bizarrerie me surprit un peu, mais, comme il s'agissait d'une folie générale, je l'annonçai froidement à nos élégantes, selon la donnée mythologique à laquelle il acceptait de se réduire.

Sa fantaisie prévint en sa faveur : on voulut bien croire à quelque roi des *Mille et une Nuits* voyageant incognito. Clio la Cendrée, joignant les mains, alla jusqu'à murmurer le nom d'un nommé Jud, alors célèbre, sorte de criminel encore introuvé, et que différents meurtres avaient, paraît-il, illustré et enrichi exceptionnellement.

Les compliments une fois échangés :

— Si le baron nous faisait l'honneur de souper avec nous, pour la symétrie désirable ? » demanda la toujours prévenante Annah Jakson, entre deux bâillements irrésistibles.

Il voulut se défendre.

« Susannah vous a dit cela comme Don Juan à la statue du Commandeur, répliquai-je en plaisantant : ces Écossaises sont d'une solennité !

— Il fallait proposer à M. Saturne de venir tuer le Temps, à l'instar des Dieux ! dit C... qui, froid, voulait inviter d'une façon régulière.

— Le suicide serait des plus attrayants, en vérité !... répondit l'interlocuteur. Plaignez-moi de ce qu'une circonstance d'un intérêt vraiment capital m'appelle ce matin d'assez bonne heure.

— Un duel pour rire ? une variété de vermouth ? demanda Clio la Cendrée en faisant la moue.

— Non, madame, une... *rencontre*, puisque vous daignez me consulter à cet égard, dit le baron.

— Bon ! quelque mot de corridors d'Opéra, je parie ! s'écria la belle Annah Jakson. Votre tailleur, infatué d'un costume de cheval-léger, vous aura traité d'artiste ou de démagogue. Cher monsieur, ces remarques ne pèsent pas le moindre fleuret : vous êtes étranger, cela se voit.

— Je le suis même un peu partout, madame, répondit en s'inclinant le baron Saturne.

— Allons! vous vous faites désirer?

— *Rarement, je vous assure!...* murmura, de son air à la fois le plus galant et le plus équivoque, le singulier personnage.

Nous échangeâmes un regard, C... et moi; nous n'y étions plus : que voulait dire ce monsieur? La distraction, toutefois, nous paraissait assez amusante.

Mais, comme les enfants qui s'engouent de ce qu'on leur refuse :

« Vous nous appartenez jusqu'à l'aurore, et je prends votre bras! » s'écria M^{lle} Antonie.

Il se rendit; nous quittâmes la salle.

Il avait donc fallu cette fusée d'inconséquences pour entraîner ce bouquet final : nous allions recevoir dans une intimité assez relative un homme dont nous ne savions rien, sinon qu'il avait joué au casino de Wiesbaden et qu'il avait étudié les goûts divers des cigares de la Havane.

Sur le boulevard, Clio la Cendrée se renversa, rieuse, au fond de la calèche, et comme son tigre métis attendait en esclave :

« A la Maison-Dorée! » dit-elle.

Puis, se penchant vers nous :

« Je ne connais pas votre ami : quel homme est-ce? Il m'intrigue infiniment.

— Notre ami?... répondis-je, à peine l'ai-je vu deux fois, la saison dernière, en Allemagne. »

Elle me considéra d'un air étonné :

« Quoi donc? repris-je, il vient nous saluer dans notre loge, et vous l'invitez immédiatement à souper, sur la foi d'une présentation de bal masqué? En admettant que vous ayez commis une imprudence digne de mille morts, il est un peu tard pour vous alarmer touchant notre convive. Si les invités sont peu disposés demain à continuer connaissance, ils se salueront comme la veille : voilà tout. Un souper ne signifie rien.

— Comment, vous ne savez pas mieux quels sont les gens?

— Ne vous ai-je pas décliné son nom? le baron Saturne? Est-ce que vous craignez de le compromettre, petite Cendrée?

— Vous êtes un jeune homme intolérable, vous savez!

— Quoi de plus délicieux que notre aventure? et, surtout, de plus *naturel*? .. demandai-je avec un grand sérieux.

— Il me paraît assez bien, ce M. Saturne, dit C...

— Va pour le gentilhomme païen! » acheva Miss Jakson, se moquant également.

Les chevaux partirent, le carrosse de l'étranger nous suivit. Antonie Chantilly (plus connue sous le nom de guerre, un peu mièvre, Yseult d'Yeuse) y avait accepté sa compagnie.

Une fois installés dans le salon rouge, nous enjoignîmes à Joseph de ne laisser pénétrer jusqu'à nous aucun être vivant, à l'exception des ostende, de lui, Joseph, et de notre illustre ami le fantastique petit docteur Les Eglisottes, si, d'aventure, il venait sucer sa proverbiale écrevisse.

Une bûche ardente s'écrasait dans la cheminée. Autour de nous s'épandaient de fades senteurs d'étoffes, de fourrures quittées, de fleurs d'hiver. Les lueurs des candélabres étreignaient, sur une console, les seaux argentés où se gelait le triste vin d'Aï. Les camélias, dont les touffes se gonflaient au bout de leurs tiges d'archal, débordaient les cristaux sur la table.

Au dehors il faisait une pluie terne et fine, semée de neige; une nuit glaciale; — des bruits de voitures, des cris de masques, la sortie de l'Opéra, les hallucinations de Gavarni.

Pour étouffer ces rumeurs, les rideaux étaient soigneusement drapés devant les fenêtres closes.

Les convives étaient donc le baron westphalien Van H..., le flave et smynthien C... et moi; puis Annah Jackson, Clio la Cendrée et Antonie Chantilly.

Pendant le souper, qui fut rehaussé de folies étincelantes, je me laissai tout doucement aller à ma manie d'observation — et, pour être franc, je ne fus pas sans m'apercevoir bientôt que mon vis-à-vis méritait, en effet, quelque curiosité. Non, ce n'était pas un homme folâtre, que ce convive de passage!... Ses traits et son maintien ne manquaient point sans doute de cette distinction convenue qui fait tolérer les personnes : son accent n'était point fastidieux comme celui de quelques étrangers; — seulement, en vérité, sa pâleur prenait, par intervalles, des tons singulièrement blêmes, et même blafards; ses lèvres étaient plus étroites qu'un trait de pinceau; les sourcils demeuraient toujours un peu froncés, même dans le sourire.

Ayant remarqué ces points et quelques autres, avec attention, je regrettai de l'avoir introduit, tout à fait à la légère, en notre compagnie et je me promis de l'effacer, à l'aurore, de notre liste d'habitues. — Je parle ici de C... et de moi, bien entendu ; car le bon hasard qui nous avait octroyé, ce soir là, nos hôtes féminins devait les remporter, comme des visions, à la fin de la nuit.

Et puis l'étranger ne tarda pas à captiver notre attention par une bizarrerie spéciale. Sa causerie, sans être hors ligne par la valeur intrinsèque des idées, tenait en éveil par le sous-entendu très-vague que le son de sa voix semblait y glisser intentionnellement.

Ce détail nous surprenait d'autant plus qu'il nous était impossible, en examinant ce qu'il disait, d'y découvrir un sens autre que celui d'une phrase mondaine. Et, deux ou trois fois, il nous fit tressaillir, C... et moi, par la façon dont il soulignait ses paroles, et par l'impression d'arrière-pensées qu'elles nous laissaient.

Tout à coup, au beau milieu d'un accès de rire universel, dû à certaine facétie du baron, — et qui était, vraiment, des plus divertissantes, — j'eus je ne sais quelle idée obscure d'avoir déjà vu ce gentilhomme dans une toute autre circonstance que celle de Wiesbaden.

Mais quelle était cette circonstance, je m'efforçais en vain de le préciser en mon esprit. Céderai-je même à la tentation d'énoncer les confuses notions qu'elle éveillait en moi ?

C'étaient celles d'un événement pareil à ceux que l'on voit dans les songes.

Où *cela pouvait-il* bien s'être passé ? Comment accorder mes souvenirs habituels avec ces intenses idées lointaines de meurtre, de silence profond, de brume, de faces effarées, de flambeaux et de sang, qui surgissaient dans ma conscience, avec un air de *positivisme* insupportable, à la vue de ce personnage ?

« Ah ! ça, balbutiais-je très-bas, est-ce que j'ai la berlue, ce soir?... »

Je bus un verre de champagne.

Les ondes sonores du système nerveux ont de ces vibrations mystérieuses. Elles assourdissent, pour ainsi dire, par la diversité de leurs échos, l'analyse du coup initial qui les a produites. La

mémoire distingue le milieu ambiant de la chose, et la *chose* elle-même se noie dans cette sensation générale, jusqu'à demeurer opiniâtrément indiscernable.

Il en est de cela comme de ces figures autrefois familières qui, revues à l'improviste, troublent, avec une évocation tumultueuse d'impressions encore ensommeillées, et qu'*alors* il est impossible de nommer.

Mais les hautes manières, la réserve enjouée, la dignité gracieuse, presque princière, de l'inconnu, m'induisirent à traiter ce rapprochement comme un fait imaginaire, comme une sorte de perversion visuelle née de la fièvre et de la nuit : et je résolus de faire bon visage au festin, selon mon devoir et mon plaisir!...

Le dessert une fois venu, les fusées des éclats de rire vinrent se mêler avec les boutades harmonieuses frappées au hasard sur le piano par des doigts légers.

J'oubliai donc toute préoccupation. Ce furent bientôt des scintillements de concetti, des feux de sourires et de diamants : la magie des profonds miroirs réfléchissait, silencieusement, à l'infini, en longues files bleuâtres, les lumières, les gestes.

C... et moi nous nous abandonnâmes au rêve à travers la conversation.

Les objets se transfigurent selon le magnétisme des personnes qui les approchent.

Ainsi, le *moderne* de ces dorures violentes, de ces meubles lourds et de ces cristaux unis, était racheté par les regards de mon camarade lyrique C... et par les miens.

Pour nous, ces candélabres *étaient*, nécessairement, d'un or vierge, et les ciselures en étaient signées par un Quinze-Vingt authentique, orfèvre de naissance. Positivement, ces meubles ne pouvaient émaner que d'un tapissier luthérien devenu fou, sous Louis XIII, par terreurs religieuses. De qui ces cristaux devaient-ils provenir sinon d'un verrier de Prague dépravé par quelque amour penthésiléen?... Ces draperies de Damas n'étaient autres, à coup sûr, que des pourpres anciennes enfin retrouvées à Herculanium, dans le coffre aux *velaria* sacrés des temples d'Asclépios ou de Pallas. La crudité, vraiment singulière, du tissu, s'expliquait par l'action corrosive de la terre et de la lave,

et — imperfection précieuse — le rendait unique dans l'univers.

Quant au linge, notre âme conservait un doute sur son origine. Il y avait lieu d'y saluer des échantillons de bures lacustres. Tout au moins ne désespérions-nous pas de retrouver, dans les signes brodés sur la trame, les inscriptions cunéiformes d'un menu rédigé sous Nemrod : nous jouissions déjà de la surprise et de la joie de M. Oppert, lorsqu'il apprendrait cette découverte enfin récente.

Puis la Nuit jetait ses ombres, ses effets étranges et ses demi-teintes sur les objets, renforçant la bonne volonté de nos convictions et de nos rêves.

Le café fumait dans les tasses transparentes : C... consumait doucereusement un havane et s'enveloppait de flocons de fumée blanche, comme un demi-dieu dans un nuage

Le baron Saturne, les yeux demi-fermés, étendu sur un sofa, l'air un peu banal, un verre de champagne dans sa main pâle qui pendait sur le tapis, paraissait écouter avec attention les prestigieuses mesures de la Coupe — dans *La Walkyrie* de Wagner, — que jouait Annah Jakson, en détaillant les modulations incestueuses avec beaucoup de sentiment. Antonie et Clio la Cendrée, enlacées et radieuses, marchaient, pendant les accords lentement résolus par cette bonne musicienne.

Moi, plein d'insomnies, je tortillais des camélias avec une sollicitude distraite.

Chacune de nos belles invitées avait choisi le velours, ce soir-là.

La touchante Yseult d'Yeuse, aux yeux de violettes, était en noir, sans une dentelle. Mais la ligne de velours de sa robe n'était pas ourlée : ses épaules et son col, en véritable carrare, tranchaient durement sur l'étoffe. Elle portait un mince anneau d'or à son petit doigt et trois bluets de saphirs resplendissaient dans ses cheveux châtains, lesquels tombaient sur ses talons en deux nattes calamistrées.

Au moral, un personnage auguste lui ayant demandé, un soir, si elle était « honnête... »

« Oui, Monseigneur, avait répondu Yseult, honnête, en France, n'étant plus que le synonyme de poli. »

C'était une gazelle.

Clio la Cendrée, une exquise blonde aux yeux noirs, — la déesse de l'Impertinence! — (une jeune désenchantée que le prince Solt... avait baptisée à la russe, en lui versant de la mousse d'Aï sur les cheveux,) — était en robe de velours vert, et une rivière de rubis lui couvrait la poitrine.

On citait cette jeune créole de vingt ans comme le modèle de toutes les vertus répréhensibles. Elle eût enivré les plus austères philosophes de la Grèce et plusieurs des sages de l'Allemagne, un seul excepté. Des dandies sans nombre s'en étaient épris jusqu'au coup d'épée, jusqu'à la lettre de change, jusqu'au bouquet de violettes.

Elle revenait de Bade, ayant laissé quatre ou cinq mille louis sur le tapis, en riant comme une enfant.

Au moral, une vieille dame germaine et d'ailleurs squalide, pénétrée de ce spectacle, lui avait dit, au Casino :

« Mademoiselle, prenez garde : il faut manger un peu de pain, quelquefois, vous l'oubliez.

— Madame, avait répondu en rougissant la belle Clio, merci du conseil. En retour, apprenez de moi que, désormais, le pain est un préjugé sur la terre. »

C'était une antilope.

Annah, ou plutôt Susannah Jakson, la Circé écossaise, aux cheveux plus noirs que la nuit, aux regards de sarisses, aux petites phrases acidulées, étincelait, indolemment, dans le velours rouge.

Celle-là, ne la rencontrez pas, jeune Étranger! L'on vous assure qu'elle est pareille aux sables mouvants : elle enlise le système nerveux. Une longue crise malade, énervante et folle serait votre partage. Elle compte des deuils divers dans ses souvenirs. Son genre de beauté, dont elle est sûre, enfièvre les simples mortels jusqu'à la frénésie.

Quelque raffiné que vous vous supposiez être dans un âge peut-être encore tendre, jeune Étranger, si votre mauvaise étoile permet que vous vous trouviez sur le chemin de Susannah Jakson, nous n'aurons qu'à nous figurer un tout jeune homme s'étant exclusivement sustenté d'œufs et de lait pendant vingt

ans consécutifs, et soumis tout à coup, sans vains préambules, à un régime exaspérant — (continuel!) — d'épices extramordantes et de condiments dont la saveur ardente et fine lui convulse le goût, le brise et l'affole, pour avoir votre fidèle portrait la quinzaine suivante.

La savante charmeuse s'est amusée, parfois, à tirer des larmes de désespoir à des vieux lords blasés, car on ne la séduit que par le plaisir. Son projet, d'après quelques phrases, est d'aller s'ensevelir dans un cottage d'un million sur les bords de la Clyde, avec un bel enfant qu'elle se distraira, languissamment, à tuer à son aise.

Au moral, le sculpteur G... la raillait, un jour, sur le terrible petit signe noir qu'elle possède près de l'un des yeux.

« L'Artiste inconnu qui a taillé votre marbre, lui disait-il, a négligé cette petite pierre.

— Ne dites pas de mal de la petite pierre, répondit Susannah : c'est celle qui fait tomber. »

C'était une panthère.

Chacune de ces femmes nocturnes avait à la ceinture un loup de velours, vert, rouge ou noir, aux doubles faveurs d'acier.

Quant à moi (s'il est bien nécessaire de parler de ce convive), je portais aussi un masque; moins apparent, voilà tout.

Comme au spectacle, dans une stalle éloignée, on assiste, pour ne pas déranger ses voisins, — par courtoisie, en un mot, — à quelque drame écrit dans un style fatigant et dont le sujet nous déplaît, ainsi je vivais par politesse.

Ce qui ne m'empêchait point d'arborer joyeusement une fleur à ma boutonnière, en vrai chevalier de l'ordre du Printemps.

II

Sur ces entrefaites, Susannah quitta le piano. Je vins lui offrir mon énorme bouquet avec des yeux railleurs.

— Vous êtes, lui dis-je, une *diva*!... Portez ces fleurs pour l'amour des amants inconnus.

Elle choisit un brin d'hortensia qu'elle plaça, non sans amabilité, à son corsage.

« Je ne lis pas les lettres anonymes !... répondit-elle en posant le reste de mon « sélam » sur le piano.

La profane et brillante créature joignit ses mains sur l'épaule de l'un d'entre nous — pour retourner à sa place sans doute.

« Madame, lui dis-je, vous voir devrait suffire aux plus insatiables !

Ceci (soit dit pour la province) était une impertinence.

A ce moment, Joseph entra, nous apportant (bizarrerie !) du punch glacé, car nous avions résolu de nous griser comme des pairs.

Depuis une minute je regardais le baron Saturne. Il paraissait impatient, inquiet. Je le vis tirer sa montre, donner un brillant à M^{lle} Yseult et se lever.

— Par exemple, seigneur des lointaines régions, m'écriai-je, à cheval sur une chaise et entre deux bouffées de cigare, vous ne songez pas à nous quitter avant une heure ? Vous passeriez pour mystérieux, et c'est de mauvais goût, vous le savez !

— Mille regrets, me répondit-il, mais il s'agit d'un devoir qui ne se peut remettre et qui, désormais, ne souffre plus aucun retard. Veuillez bien recevoir mes actions de grâces pour les instants si agréables que je viens de passer.

— C'est donc vraiment un duel ? demanda Chantilly.

— Bah ! m'écriai-je, croyant effectivement à quelque méchante querelle, vous vous exagérez, j'en suis sûr, l'importance de cette affaire. Votre homme est sous quelque table. Avant de réaliser le pendant du tableau de Gérôme, envoyez le chasseur à votre place, au rendez-vous, savoir si l'on vous attend : en ce cas vos chevaux sauront bien réparer le temps perdu ; mais n'ajoutez qu'une foi médiocre aux fendants de bals masqués.

— Certes !... appuya C... tranquillement. Courtisez plutôt la belle Susannah qui se meurt à votre sujet : vous économiserez un rhume, et vous vous en consolerez en gaspillant un ou deux millions. Contemplez, écoutez et décidez.

— Messieurs, je vous avouerai que je suis aveugle et sourd le plus souvent que Dieu me le permet ! » dit le baron.

Et il accentua cette énormité inintelligible de manière à nous plonger dans les conjectures vagues. Nous en étions à nous regarder, le sourire aux lèvres, les uns les autres, ne sachant que penser de cette plaisanterie, lorsque, soudain, je ne pus me défendre de jeter une exclamation : je venais de me rappeler où j'avais vu le baron pour la première fois !

Et il me sembla, brusquement, que les cristaux, les figures, les draperies, que le festin de la nuit s'éclairait d'une lueur mauvaise, d'une rouge lueur sortie de notre convive, pareille à certains effets de théâtre.

Je me passai la main sur le front pendant un instant de silence, puis je m'approchai du baron.

« Monsieur, chuchotai-je à son oreille, pardonnez si je fais erreur... mais il me semble avoir eu l'honneur de vous rencontrer, il y a cinq ou six ans, dans une grande ville du midi, à Lyon, je suppose ? vers quatre heures du matin, sur une place publique. »

Le baron Saturne leva lentement la tête et, me considérant avec attention :

« Ah ! dit-il, c'est possible. »

— Oui ! continuai-je, en le regardant fixement aussi et dans le blanc des yeux. Attendez donc ! il y avait même sur cette place un objet des plus mélancoliques, au spectacle duquel je m'étais laissé entraîner par deux étudiants de mes amis, et que je me promis bien de ne jamais revoir !...

— Vraiment ! dit le baron. Et quel était cet objet, s'il n'y a pas indiscrétion ?

— Ma foi, quelque chose comme l'échafaud, une guillotine, monsieur ! si j'ai bonne mémoire. — Oui, c'était la guillotine !... Maintenant, j'en suis sûr !... »

Ces quelques paroles s'étaient échangées très-bas, oh ! tout à fait bas, entre le baron et moi. C... et les dames causaient, dans l'ombre, à quelques pas de nous, près du piano.

« C'est cela ! je me souviens !... ajoutai-je en élevant la voix. Hein ?... qu'en pensez-vous, monsieur ?... Voilà, voilà, je l'espère, de la mémoire ?... Quoique vous ayez passé très-vite devant moi, votre voiture, un instant retardée par la mienne, m'a laissé vous entrevoir aux lueurs des torches. La circonstance incrusta votre

visage dans mon esprit. Vous aviez justement alors l'expression que je remarque sur vos traits à présent.

— Ah! ah!... dit le baron, c'est vrai! Ce doit être, ma foi, de la plus scrupuleuse exactitude, je l'avoue!»

Le rire strident de ce monsieur me donna l'idée d'une paire de ciseaux coupant des cheveux.

« Un détail, entre autres, continuai-je, me frappa... Je vous vis, de loin, descendre vers l'endroit où était dressée la machine... et à moins que je ne sois trompé par une ressemblance?...

— Vous ne vous êtes pas trompé, *cher* monsieur!... c'était bien moi! » répondit-il.

A cette parole, je sentis que la conversation était devenue glaciale et que, par conséquent, je manquais, peut-être, de la stricte politesse qu'il était en droit d'exiger de nous : je cherchais donc une banalité pour changer le cours des pensées qui nous enveloppaient tous les deux, lorsque la belle Antonie se détourna du piano en disant avec un air de nonchalance :

« A propos, mesdames et messieurs, vous savez qu'il y a, ce matin, une exécution?

— Ah?... m'écriai-je, remué d'une manière insolite par ces quelques mots.

— C'est ce pauvre de X..., continua tristement M^{lle} Yseult; il m'avait soignée autrefois. Pour ma part, je ne le blâme que de s'être défendu devant les juges; je lui croyais plus d'estomac. Lorsque le sort est fixé d'avance, on rit, tout au plus, au nez de ces robins. M. de X... s'est oublié!...

— Quoi! c'est aujourd'hui? définitivement?... demandai-je en m'efforçant de prendre une voix indifférente.

— A cinq heures, messieurs et mesdames!... répondit Antonie. Ossian, le bel avocat, la coqueluche du faubourg Saint-Germain, est venu me l'annoncer, pour me faire sa cour à sa manière, hier au soir. Je l'avais oublié. Il paraît même qu'on a fait venir un étranger pour aider M. de Paris, vu la solennité du procès et la distinction du coupable. »

Je me tournai vers M. Saturne.

Il se tenait debout devant la porte, enveloppé d'un grand manteau noir, le chapeau à la main, l'air officiel.

Le punch me troublait un peu la cervelle.

— Monsieur le baron, lui dis-je en souriant, d'après vos sous-entendus fallacieux, nous serions presque en droit de vous demander, si ce n'est pas comme la Loi que vous êtes sourd et aveugle aussi souvent que Dieu vous le permet? »

Il s'approcha de moi, se pencha d'un air plaisant, et me répondit à voix basse : « Mais taisez-vous donc! il y a des dames! »

Il salua circulairement et sortit, me laissant muet, blême, un peu frémissant et ne pouvant en croire mes oreilles.

C..., qui, pendant les derniers mots, nous avait rejoints, me frappa légèrement sur l'épaule après un silence.

« Perds-tu la tête?... me demanda-t-il.

— Comment l'entends-tu? lui répondis-je d'une voix assez rauque.

— Bon! dit C..., ne vas-tu pas supposer qu'il est réellement attaché à la cérémonie en question? »

Je regardai C...

« Tu n'as donc pas saisi le sens de notre petite causerie, mon cher!... lui dis-je : courte, mais instructive! Sans sa présence d'esprit, j'eusse essuyé une déconvenue, en ce qu'il eût effrayé ces jeunes personnes.

— Allons donc!... s'écria C... : un exécuteur en équipage de trente mille francs? qui donne des diamants à sa voisine? qui soupe à la Maison-d'Or la veille de prodiguer ses soins à un client?... Bois un verre de punch! Ton M. Saturne est un assez mauvais plaisant, tu sais?... »

A ces mots, il me sembla que la logique était du côté de mon ami C. — Je brisai donc tranquillement mon verre contre la muraille, puis, prenant mon chapeau, et surtout mes gants, je me précipitai vers la porte, en murmurant :

« S'il n'a pas fait danser l'anse du panier, maperlotte, il dansera lui-même !

— Tu as raison, dit C...

— Le sarcasme a duré très-longtemps, je ne l'ai point mérité!... dis-je, en ouvrant ; et, puisque le baron parlait tant de rencontres, ma foi, je vais à la sienne.

— Compte sur moi, naturellement?... dit C...

— C'est inutile!... Restez, restez, mon cher X...! » prononça, derrière mon épaule, une voix allègre et bien connue.

En effet, notre illustre ami, le petit docteur Florian Les Eglisottes, était entré pendant nos dernières paroles : il était devant moi, tout sautillant, dans son witchoûra couvert de neige.

— Mon cher docteur, lui dis-je, dans un instant je suis à vous, mais... »

Il me retint.

« Lorsque je vous aurai conté l'histoire de l'homme qui sortait de ce salon quand je suis arrivé, continua-t-il, je parie que vous ne vous souciez plus de lui demander compte de ses saillies?... D'ailleurs, il est trop tard : sa voiture l'a emporté loin d'ici déjà. »

Il prononça ces mots sur un ton qui m'arrêta définitivement.

— Voyons l'histoire, docteur, dis-je en me rasseyant, assez contrarié, après un moment. — Mais songez-y, Les Eglisottes!... Vous répondez de mon inaction, et la prenez sous votre bonnet!...

Le prince de la science posa dans un coin sa canne à pomme d'or, effleura, galamment, du bout des lèvres, les doigts de nos trois belles interdites, se versa un peu de madère et, au milieu du silence fantastique dû à l'incident — et à son entrée personnelle, — commença en ces termes :

« Je comprends toute l'aventure de ce soir. Je me sens au fait de tout ce qui vient de se passer comme si j'avais été des vôtres!... Ce qui vous est arrivé, sans être précisément alarmant, est néanmoins une chose qui aurait pu le devenir.

— Hein? dit C...

— Ce monsieur est bien, en effet, le baron de H...; il est d'une haute famille d'Allemagne; il est riche à millions; mais... »

Le docteur nous regarda.

« Mais le prodigieux cas d'aliénation mentale dont il est frappé, ayant été bien constaté par les facultés médicales de Munich et de Berlin, présente la plus extraordinaire et la plus incurable de toutes les monomanies enregistrées jusqu'à ce jour!... acheva le docteur du même ton que s'il se fût trouvé à son cours de physiologie.

— Un fou!... Qu'est-ce à dire, Florian, que signifie cela?... » murmura C... en allant pousser le verrou léger de la serrure.

Ces dames, elles-mêmes, avaient changé de sourire à cette révélation.

Quant à moi, je croyais positivement rêver depuis quelques minutes.

« Un fou !... s'écria M^{lle} Chantilly : — mais, — on renferme ces personnes, il me semble ?

— Je croyais avoir fait observer que notre gentilhomme était plusieurs fois millionnaire, répliqua fort gravement Les Eglisottes. C'est donc lui qui renferme les autres, ne vous en déplaît.

— Et quel est son genre de manie ?... demanda Susannah. Je le trouve très-gentil, moi, ce monsieur, je vous en préviens !

— Vous ne serez peut-être pas de cet avis tout à l'heure, madame !... » continua le docteur en allumant une cigarette.

Le petit jour livide teintait les vitres, les bougies jaunissaient, le feu s'éteignait ; ce que nous entendions nous donnait la sensation d'un cauchemar. Le docteur n'était pas de ceux auxquels la mystification est familière : ce qu'il disait devait être aussi froidement réel que la machine dressée là-bas sur la place... (la place de *la Roquette*, je crois.)

« Il paraîtrait, continua-t-il entre deux gorgées de madère, qu'aussitôt sa majorité, ce jeune homme taciturne s'embarqua pour les Indes orientales ; il voyagea beaucoup dans les contrées de l'Asie. Là commence le mystère épais qui cache l'origine de son accident. Il assista, pendant certaines révoltes, à Singapour ou à Calcutta, — peut-être ailleurs, — à ces supplices rigoureux que les lois de ces pays infligent aux rebelles et aux coupables. Mais, à la vue de ces supplices, il paraîtrait que les instincts d'une cruauté qui dépasse les capacités de conception connues s'émurent en lui, troublèrent son cerveau, empoisonnèrent son sang et le rendirent l'être singulier qu'il est devenu. Figurez-vous qu'à force d'or, le baron de H... pénétra dans les vieilles prisons des villes principales de la Perse, de l'Indo-Chine et du Thibet, et qu'il obtint plusieurs fois des gouverneurs d'exercer les horribles fonctions de justicier, au lieu et place des exécuteurs orientaux. S'il faut en croire les rapports des capitaines Hobbs et Egginson, les atrocités que sa monomanie croissante lui suggéra dans ces occasions ont surpassé, de toute la

hauteur de l'Absurde, celles des Tibère et des Héliogabale, et toutes celles qui sont mentionnées dans les annales récentes de l'Humanité!... Car, ajouta le docteur, un fou ne saurait être égalé, en perfection, sur le point où il déraisonne. »

Le docteur Les Eglisottes s'arrêta et nous regarda, tour à tour, d'un air goguenard.

A force d'attention, nous avons laissé nos cigares s'éteindre pendant ce discours.

« Une fois de retour en Europe, continua le docteur, — le baron de H..., blasé jusqu'à faire espérer sa guérison, fut bientôt ressaisi par sa fièvre chaude. Il n'avait qu'un rêve, un seul, — plus fou, plus glacé, plus tenace que toutes les grossières folies du marquis de Sade! — c'était, tout bonnement, de se faire délivrer le brevet d'exécuteur des hautes œuvres *général* de toutes les capitales de l'Europe. Il prétendait que les bonnes traditions et que l'habileté périllicitaient dans cette branche artistique de la civilisation; qu'il y avait, comme on dit, péril en la demeure, et, fort des services qu'il avait rendus en Orient (écrivait-il dans les placets qu'il a souvent envoyés), il espérait (si les souverains daignaient l'honorer de leur confiance), arracher aux prévaricateurs les hurlements les plus modulés que jamais oreilles de magistrat aient entendus sous la voûte d'un cachot.

« Il échoua toujours, comme bien vous le pensez, et c'est grâce aux démarches de ses héritiers qu'on ne l'a pas enfermé selon ses mérites. En effet, des clauses du testament de son père, feu le baron de H..., forcent sa famille à éviter sa mort civile, à cause des énormes préjudices d'argent que cette mort entraînerait pour les proches parents de ce personnage. Il voyage donc. Il est au mieux avec tous ces messieurs de la justice capitale. Sa première visite est pour eux, dans toutes les villes où il passe. Il leur a souvent offert des sommes très-fortes pour le laisser opérer à leur place, — et je crois, entre nous (ajouta le docteur en clignant de l'œil), qu'il en a débauché quelques-uns.

« A part ces équipées, on peut dire que sa folie est inoffensive, puisqu'elle ne s'exerce que sur des personnes désignées par la Loi; et, toute aliénation à part, le baron de H... a la renommée d'un homme de mœurs paisibles et, même, engageantes.

« Toutefois, il parle souvent de l'Orient avec quelque regret, et doit incessamment y retourner. La privation du diplôme de tortionnaire en chef du globe l'a plongé dans une mélancolie noire. Sa monomanie s'empire de jour en jour. Aussi, toutes les fois qu'il se présente une exécution, en est-il averti par des émissaires secrets avant les bourreaux eux-mêmes ! Il court, il vole, il dévore la distance, et sa place est réservée au pied de la machine. Il y est, en ce moment où je parle : il ne dormirait pas tranquille s'il n'avait pas obtenu le dernier regard du condamné.

« Voilà, messieurs et mesdames, le gentleman avec lequel vous avez eu l'honneur de frayer cette nuit. J'ajouterai que, sorti de sa folie et dans ses rapports avec la société, c'est un homme du monde vraiment irréprochable, et le causeur le plus entraînant, le plus enjoué, le plus...

— Assez!... docteur!... par grâce! s'écrièrent Antonie Chantilly et Clio la Cendrée, que le badinage sardonique du docteur avait impressionnées extraordinairement.

— Mais c'est la nostalgie de la guillotine!... murmura Susannah Jakson.

— Vraiment, si je ne vous connaissais pas, docteur, balbutia C...

— Vous ne croiriez pas? interrompit Les Eglisottes. Je ne l'ai pas cru, moi-même, pendant longtemps; mais, si vous voulez, nous allons aller là-bas. J'ai justement ma carte; nous pourrions parvenir jusqu'à lui, malgré la haie de cavalerie. Je ne vous demanderai que d'observer son visage, voilà tout, pendant l'accomplissement de la sentence. Après quoi vous ne douterez plus.

— Grand merci de l'invitation! s'écria C..., je préfère vous croire, malgré l'absurdité mystérieuse du fait.

— Ah! c'est un type que votre baron!... continua le docteur en attaquant un buisson d'écrevisses resté vierge miraculeusement.

Puis, nous voyant tous devenus moroses :

« Il ne faut pas vous étonner, ni vous affecter outre mesure de mes confidences à ce sujet ! dit-il. Ce qui constitue la hideur de la chose, c'est la *particularité* de la monomanie. Quant au reste, un fol est un fol, rien de plus. Lisez les aliénistes : vous relèverez des cas d'une étrangeté presque aussi surprenante ; et ceux qui en

sont atteints, je vous jure que nous les coudoyons en plein midi, à chaque instant, sans en rien soupçonner.

— Mes chers amis, continua C... après un moment de saisissement général je n'éprouverais pas, je l'avoue, d'éloignement bien précis à choquer mon verre contre celui que me tendrait un bras séculier. Je n'en chercherais pas l'occasion, mais si elle s'offrait à moi, je vous dirais, sans trop déclamer (et Les Églisottes me comprendra), que l'aspect ou même la compagnie de ceux qui exercent les fonctions capitales ne saurait m'impressionner en aucune façon. Je n'ai jamais compris les effets théâtraux et les brocards des mélodrames à ce sujet. Mais la vue d'un homme devenu fou parce qu'il ne peut remplir *légalement* cet office, ah ! ceci, par exemple, me fait quelque impression. Et je n'hésite pas à le dire : s'il est, parmi l'Humanité, des âmes échappées d'un enfer, notre convive de ce soir est une des pires que l'on puisse rencontrer. Vous aurez beau l'appeler fol, cela n'explique pas sa nature originelle. Un bourreau réel me serait indifférent ; votre affreux maniaque me fait frissonner d'un frisson indéfinissable !... Voilà tout. »

Le silence qui accueillit les paroles de C... fut solennel comme si la Mort eût laissé voir brusquement sa tête chauve entre les candélabres.

« Je suis un peu indisposée, dit Clio la Cendrée d'une voix que la surexcitation nerveuse et le froid du matin entrecoupait. Ne me laissez point toute seule. Venez à la villa. Tâchons d'oublier cette aventure, messieurs et amis ; venez : il y a des bains, des chevaux, et des chambres pour dormir. C'est au milieu du Bois, nous y serons dans vingt minutes. Comprenez-moi, je vous en prie. L'idée de ce monsieur me rend presque malade, et, si j'étais seule, j'aurais quelque appréhension de le voir entrer tout à coup, une lampe à la main, éclairant son fade sourire qui fait peur !

— Voilà, certes, une nuit énigmatique ! » dit Susannah Jakson.

Les Églisottes s'essuyaient les lèvres d'un air satisfait, ayant terminé son buisson.

Nous sonnâmes : Joseph parut.

Pendant que nous en finissions avec lui, l'Écossaise, en se touchant les joues d'une petite houppe de cygne, murmura, tranquillement, auprès d'Antonie :

— N'as-tu rien à dire à Joseph, petite Yseult?...

— Si fait, répondit la jolie et toute pâle créature, et tu m'as devinée, folle! »

Puis, se tournant vers l'intendant :

« Joseph, continua-t-elle, prenez cette bague : le rubis en est un peu foncé pour moi ; tous ces diamants ont l'air de pleurer autour de cette goutte de sang. Vous la ferez vendre aujourd'hui et vous en remettrez le montant aux mendiants qui passent devant la maison. »

Joseph prit la bague, s'inclina et sortit pour faire avancer les voitures, pendant que ces dames achevaient de rajuster leurs toilettes, s'enveloppaient de leurs longs dominos de satin noir et remettaient leurs masques.

Six heures sonnèrent.

Au sixième coup, tout le monde tressaillit légèrement, et je regardai, pensif, la tête d'un démon de cuivre, aux traits crispés, qui soutenait, dans une patère, les flots sanglants des rideaux rouges.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

SCIENCES

L'ALCHIMIE MODERNE

Aujourd'hui, les souffleurs de fourneaux, les gens à cornues, les abstracteurs de quintessences, dûment instruits par les égarements de leurs ancêtres, ne cherchent plus à imiter Dieu, à changer la durée de la vie humaine, à transmuter le plomb en mercure et le mercure en or.

Chaque métal passe aujourd'hui, à juste titre probablement, pour avoir un atome de grandeur et de figure toutes spéciales. Changer cette grandeur et cette figure paraît un œuvre qui dépasse la puissance du chimiste : les rêveurs d'Eldorados ont dû tourner d'un autre côté leurs batteries.

L'or et l'argent ne sont pas les seules substances rares et précieuses. Les diamants scintillants, les saphirs profonds, les rubis aux fulgurations opulentes, les fraîches émeraudes, les topazes, glaçons de vieux vins dépouillés; les opales irisées, changeantes suivant le temps comme les femmes; les pudiques turquoises qui meurent parfois d'un contact insolent; toutes ces gemmes sont, comme l'or, comme l'argent, du bonheur condensé, des talismans sans limites.

Ceux qui, se parant d'une calvitie trop vraie et d'un sérieux trop fictif, prétendent que chercher à créer de toutes pièces ces substances belles est un but futile, doivent être traités d'hypocrites ou d'ineptes. Ineptes, il y en a beaucoup; hypocrites, il y en a quelques-uns, dont je veux ici signaler la trace, pour rendre aux vrais méritants le désir d'entreprendre la recherche, et l'espoir d'y réussir.

On a fait des diamants, des saphirs, des rubis, des émeraudes et peut-être encore d'autres gemmes. Les secrets de tels résultats ont été, soit par transmission fortuite, soit par découvertes personnelles, aussi fortuites, en la possession de gens parfois indignes de pareilles ressources.

Que ceux qui ont envie de chercher et en sont capables profitent de ce que je vais dire.

Dès les premiers temps de la chimie analytique moderne, on a dit que le diamant était du charbon cristallisé. Aussi, bien des chimistes, bien des physiciens, ont cherché, chacun chez soi, à faire cristalliser le charbon. De leurs recherches rien n'a été explicitement publié que de ridicule. On savait que le diamant exposé à une température élevée se détruit, se transforme en une sorte de coke; et l'on essayait, prétendait-on, de faire cristalliser le charbon dissous dans la fonte liquide, ou, ce qui est plus fantasmagorique encore, d'obtenir ces cristaux par volatilisation du charbon à la température ultra-volcanique nécessaire à cette opération.

C'était réellement beaucoup compter sur la crédulité publique.

Quoi qu'il en soit, des tentatives sérieuses ont été faites depuis longtemps; leur résultat est resté ignoré comme il convient. C'est ce que je veux simplement montrer ici. Alors on pensera qu'il est légitime, pour tous ceux qui veulent conquérir une puissance financière étendue, d'entreprendre la recherche.

Du charbon cristallisé... Il faut pour l'obtenir faire évaporer une solution qui en contiendrait, ou le précipiter lentement d'une de ses combinaisons à une température où le diamant ne se détruit pas.

Je le dis tout de suite, je ne connais que Balzac qui ait parlé de ce problème d'une façon raisonnable et savante. Il avait cherché, lui aussi, à faire du diamant, s'appuyant sur l'idée éminemment scientifique, sinon pratique, de décomposer à froid le sulfure de carbone par la pile. Je ne veux pas citer beaucoup de recettes de ce genre, susceptibles d'une critique spéciale à chacune d'elle. Il s'agit ici du fait bien plus romanesque de dissimulation qui apparaît (sous quelle influence?) dans tous les traités de chimie.

L'idée la plus simple, la plus naïve, qui pouvait naître dans la cervelle d'un chimiste, à ce sujet, était de décomposer l'oxyde de carbone par un corps avide d'oxygène à une température relativement basse.

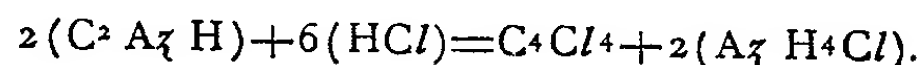
On a donc fait passer le gaz oxyde de carbone sur du potassium, et, sans doute contre l'attente du premier expérimentateur, le carbone n'a pas été isolé. Il s'est formé des sels dont l'étude présente, au point de vue exclusivement scientifique, un très-haut intérêt. On a nommé ces sels : croconate de potasse, rhodizonate de potasse. L'un est jaune, l'autre est rouge ; ils sont tous deux bien cristallisés et de compositions parfaitement définies.

Qu'y a-t-il, en effet, pour la chimie moderne, très-justement nommée la chimie du carbone, de plus intéressant que deux acides composés simplement de carbone et d'oxygène ? Qu'y a-t-il de plus rare que les sels colorés de soude et de potasse, — je parle des sels dont l'acide dérive d'un métalloïde ? — Or, le rhodizonate et le croconate de potasse ou de soude, résultats de l'expérience précitée et, ce qui est mieux, produits accidentels, inévitables, de la fabrication industrielle du sodium, sont déclarés, dans tous les livres de chimie, totalement dénués d'intérêt et indignes d'étude.

Il y a quelque chose là-dessous. Si, dans la première tentative de décomposition de l'oxyde de carbone par un métal alcalin, le carbone n'a pas été isolé, il est certain que les produits obtenus contiennent, à l'état de combinaison, une remarquable quantité de carbone. Et, en continuant, par des méthodes analogues, à augmenter encore cette quantité, on pouvait espérer de voir le carbone s'isoler et peut-être cristalliser. L'essai en a été fait certainement. Mais de cet essai pas un mot dans les livres. A-t-il réussi ? Je n'en sais rien.

Autre chose. Les chlorures de carbone doivent attirer évidemment par leur composition l'attention de ceux qui veulent isoler le carbone. Prendre le chlore, laisser le charbon, rien ne paraît plus simple. Le chlorure C_4Cl_4 , à nombres égaux d'équivalents, est celui à qui l'on pensera tout d'abord. Il serait séduisant de voir se former dans ce liquide des cristaux clairs et durs qui rémunèrent des épuisements de la recherche, ou bien encore de

condenser sa vapeur en rosée désormais fixée et scintillante; car la nature a procédé peut-être de ces deux manières. Eh bien! ce chlorure est annoncé en chimie comme un être bizarre, forcé, exceptionnel. On le fait dériver de substances précaires, de l'alcool, de l'éthyl, corps récemment formés sur terre, sans doute bien après le diamant. Il n'y a qu'à réfléchir cependant, comme je l'ai fait, pour voir que ce chlorure de carbone peut être produit directement par l'action du chlore ou de l'acide chlorhydrique sur le cyanogène ou sur l'acide prussique. L'une des formules est la suivante :



Cette espèce de préparation est pourtant connue dès Berthollet et indiquée incidemment dans les traités; mais on n'en parle jamais s'il s'agit précisément du chlorure de carbone. Pourquoi?

J'ajoute un détail qui a son importance : le diamant n'est rien moins que du carbone pur. Divers observateurs ont brûlé des diamants parfaitement limpides et ont constaté que ces diamants laissaient toujours des cendres, mais sans donner la composition de ces cendres.

J'en pourrais dire plus long, sauf ennui du lecteur, à propos du diamant. Mais je passe aux corindons, rubis, saphirs, émeraudes orientales. On a fait de ces pierres, il n'en faut pas douter. Ebelmen a, du reste, montré des corindons et surtout des spinelles cristallisés dans l'acide borique à l'aide d'une évaporation lente (puisqu'elle durait dix-huit mois) à une chaleur blanche que fournissait libéralement la manufacture de Sèvres. Tâchez d'en fabriquer par ce moyen.

MM. Deville et Caron procèdent plus rapidement. Ils décomposent, à une température inabordable aux petites bourses, le fluorure d'aluminium par l'acide borique en vapeur. C'est joli. On obtient, en effet, des corindons en cristaux plats, sans aucune valeur, nous avouent les auteurs du procédé. Essayez de faire mieux, cherchez un tour de main pour épaisir ces cristaux. Il faut chauffer, et cela coûte un prix fou. Je suppose que vous ayez fabriqué assez de fluorure d'aluminium, substance dont

la possession est plus difficile que celle de la prude la plus endurcie.

Gaudin, l'éminent atomiste, a fait aussi cristalliser l'alumine, mais en cristaux microscopiques et incolores; il obtient très-facilement le-corindon saccharoïde. J'ai obtenu aussi des corindons de bien des manières, entre autres en décomposant l'aluminate de soude par le chlorure d'aluminium, lentement. J'ai fait aussi des spinelles par des procédés que je décrirai quelque part, s'il y a lieu.

Je ne prends pas d'exemples plus nombreux. Ceux que j'ai cités suffisent à montrer que les gens vraiment sérieux et capables cherchent, trouvent peut-être. Dans tous les temps, certaines réussites, brillantes, au point de vue de la fortune et de la réclame, ne peuvent être attribuées qu'à la possession de secrets analogues, car il ne faut pas supposer sceptiquement des services rendus à la raison d'État. Quand un chimiste, d'abord humble servant de laboratoire, est devenu riche, puissant et célèbre sans jamais avoir fait de travaux industriels, cherchez dans ses théories, dans ses actes, dans tout ce que vous pourrez savoir de sa biographie: vous y trouverez quelques chatoiements profitables.

CHARLES CROS.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE

A mi-côte, poésies, par M. LÉON VALADE. — Un vol. in-18,
chez ALPH. LEMERRE, éditeur.

Voici qu'un poète connu déjà pour avoir publié deux volumes de vers en collaboration, M. Léon Valade, vient soumettre au jugement du public une œuvre personnelle d'une saveur toute spéciale.

Deux procédés généraux, en dehors de toute autre classification, établissent entre les poètes une ligne de démarcation bien nette. Les uns (peut-être les moins nombreux aujourd'hui), jaloux de ne perdre aucune des sensations de la vie, les retracent en leurs vers, après les avoir éprouvées et soigneusement analysées. Les autres, plus intellectuels, éternels amants de la fiction, imaginent la vie au lieu de la subir, et leurs productions ont une couleur de rêve d'une charme réel à notre époque, plus mystique qu'on ne croit. C'est, de préférence, à cette dernière catégorie que nous semble appartenir l'auteur de *A mi-côte*.

M. Léon Valade est, à coup sûr, des plus habiles en l'art de faire le vers, et peu de poètes possèdent comme lui le talent de fixer avec une exquise délicatesse de très-fines et très-fugitives impressions. Son livre témoigne à chaque page de l'aisance avec laquelle l'auteur surmonte les grandes difficultés du langage poétique, et ceci est d'autant plus remarquable que, pour la plupart, les poèmes sont composés dans une gamme demi-lumineuse, d'une couleur atténuée, même un peu uniforme. De là une note particulière, d'un charme qui s'accroît lorsque l'on comprend

la parfaite harmonie qui existe entre la manière de l'auteur et ce qui nous est révélé de sa nature par la substance du livre. Peu soucieux de l'action, le poète, qui vit peut-être un peu la vie des autres, semble l'adapter à son être, après l'avoir, comme d'une parure légère, revêtue de la fantaisie un peu mélancolique qui lui est propre. Tout spécialement dans cette manière, *Double Rêve*, *La Saint-Jean*, *Dans la Forêt*, *Fille du peuple*, *Sigisbéisme*, *Tantale*, *Au lever*, sont des poésies charmantes.

A mi-côte contient de petits tableaux parisiens dont l'un, *Bataille de Dames*, nous semble un petit chef-d'œuvre d'esprit et de grâce, qui caractérise admirablement le talent fin et délicat de M. Valade.

*Le ciel bleu ne vit point s'engager la bataille
Dans une plaine rase ou dans nos vieux faubourgs ;
Les armes dans la chair n'ouvrèrent point d'entaille ;
Le choc ne se fit pas à la voix des tambours.*

*C'était au beau milieu d'une paisible foule,
Sous l'estrade où chantaient les tendres violons.
Aux accords de Mozart, doux comme une eau qui coule,
Deux regards se croisaient étincelants et longs.*

*Nul ne vit cette haine ardente jusqu'au crime
(La divine musique eût apaisé des loups!)
Et j'assistai muet à la muette escrime,
Seul témoin du combat et seul juge des coups.*

*« Bravo, les rubans blancs ! » — « Ferme, les rubans roses ! »
J'acclamais tour à tour chacune des couleurs ;
Je me remémorais la guerre des Deux-Roses,
Et j'évoquais ton nom, vierge de Vaucouleurs.*

*Les coups d'œil vipérins, lames entre-choquées,
Simulaient à merveille un jeu de fleurets clairs...
Comme de noirs tromblons les jumelles braquées
Lançaient obliquement de livides éclairs.*

*Et je me demandais, surpris des frénésies
Par qui les doux yeux bleus flambent sinistrement,
Ce qui peut allumer de telles jalousies :
La primeur d'une mode? ou le cœur d'un amant?*

*Étaient-ce la Finance et l'Aristocratie ?
Toutes deux à l'église avaient-elles quêté ?
— Énigme ! qui pour moi ne fut pas éclaircie :
Mais c'était un assaut terrible, en vérité !*

*Chacune eût du Mépris figuré la statue,
Le col gonflé, l'œil fixe et la narine au vent ;
Pâle... Et si l'on pouvait croire qu'un regard tue,
Le duel, certes, n'eût pas laissé de survivant.*

*Mais cette furia française, ou plutôt corse,
Ne pouvait, par bonheur, aller qu'en décroissant ;
L'attaque et la défense étaient d'égale force :
Il fallut s'arrêter avant le premier sang.*

*Chacune, lentement, détourna la paupière...
Tels ces preux, que leur bras puissant fit renommer,
Échangeaient, tout un jour, de grands coups de rapière
Et se quittaient le soir, n'ayant pu s'entamer.*

Dans un genre plus intime, nous avons remarqué, entre autres, la pièce intitulée *la Goutte de sang*, que nous regrettons de ne pouvoir citer jusqu'au bout :

*Quand celle dont la grâce en mon âme est empreinte
M'a dit, un peu craintive et riant de sa crainte,
Qu'elle s'était piquée au doigt : « Tenez, voyez ! »
Lorsque j'ai vu, parmi ses autres doigts ployés,
A l'annulaire qui dans ma main tremble et bouge,
Une goutte de sang perler brillante et rouge,
Avant que mon esprit troublé ne raisonnât,
Mes yeux avidement en ont bu l'incarnat ;
Et j'ai senti venir une soif à ma lèvre
Telle, que j'ai pressé la piqûre avec fièvre
Dans l'aspiration brusque d'un long baiser
Tandis que, rougissante à demi sans oser
Se fâcher, son visage où le sourire joue
Essayait d'exprimer l'horreur dans une moue,
Et que sa voix, si peu tragique, m'appelait
« Buveur de sang ! »*

*Ainsi moi, le buveur de lait,
Moi que l'Idylle au miel de ses ruches convie,
J'ai connu la saveur auguste de la Vie.*
.....

Il ne serait peut-être pas hors de propos de dire ici un mot des attaques auxquelles sont en butte les poètes justement préoccupés de la *forme*. Non qu'il soit question de défendre leur poésie : elle n'en a certes pas besoin, mais pour mettre au jour une des causes de l'animosité contre eux de certains hommes de lettres, pasteurs des peuples, trop peu désintéressés. Parmi les plus acharnés contempteurs et les plus influents se trouvent précisément quelques ex-rimeurs *désabusés* dont les vers, espoir des mirlitons de l'avenir, nous sont connus seulement par les échantillons que nous en a donnés le journal *la Renaissance*, dans une série de très-spirituels articles intitulés *les Poètes morts jeunes*. — Oh ! rassurez-vous, les poètes morts jeunes se portent aussi bien que vous et moi, et sont guéris de leur amour malheureux pour la muse ! — Mais ne plus aimer une femme pour qui l'on a tout fait, et qui, l'ingrate ! n'a jamais rien voulu faire pour vous, n'est pas une raison suffisante pour combler de bienfaits anonymes les rivaux préférés.

En ce qui concerne M. Léon Valade, on voit que nous avons volontiers usé de la citation pour rendre compte de son livre. C'est incontestablement la meilleure façon de donner l'idée du talent d'un écrivain, et, pour cette raison, on doit regretter de ne pouvoir reproduire tout ce qui semble le plus remarquable dans un volume. Mais le cadre d'un article a ses exigences, auxquelles il faut obéir. Nous nous contenterons donc d'indiquer encore, parmi les pièces, toutes intéressantes, de *A mi-côte : Donna Nera, Chanson, l'Hôte importun, l'Épitaphe*, et *Délicatesse*, où l'on trouve les vers suivants qui pourraient servir d'épigraphe au livre :

*— Mais un raffinement, qui peut-être est faiblesse,
Pour moi met la plus forte attraction parmi
Les fuyantes douceurs que l'on goûte à demi :
Et les choses vraiment que je prise entre toutes*

*Sont le verre où l'on boit à peine quelques gouttes,
L'accord lointain, qu'émette une brise à son gré ;
Le vers su par hasard d'un poète ignoré,
Les paysages vus en passant, et les fièvres
Subtiles d'un baiser surpris au coin des lèvres.*

Après avoir payé au poète notre tribut de sympathie, si nous avons à lui reprocher quelque chose, ce serait de ne pas nous avoir donné plus tôt son volume, dont quelques pièces, beaucoup même, croyons-nous, datent de plusieurs années. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'on annonce l'apparition prochaine d'un autre recueil de vers de M. Léon Valade : *Tableaux vénitiens*.

Nous attendons avec confiance, car nous savons maintenant à qui nous avons affaire, et chaque nouveau livre d'un vrai poète est une bonne fortune pour nous.

Nous avons, au commencement de cet article, fait allusion à deux volumes de poésies faites en société, premières publications de l'auteur de *A mi-côte*. Le collaborateur de M. Léon Valade était M. Albert Méral, poète de talent, couronné par l'Académie française, dont on a parlé il y a quelques mois au sujet d'un charmant petit livre de vers, *l'Adieu*, publié par l'éditeur Lemerre au mois d'octobre dernier, et que nous recommandons bien volontiers à nos lecteurs.

H. MERCIER.

CHRONIQUE

Ici j'appuie doucement le bout de mes doigts sur le bras du lecteur qui grommelle : « *Le Monde nouveau! le Monde nouveau...* Il y a longtemps que je connais beaucoup de ces gens-là; et d'ailleurs ce qu'ils disent n'est pas mal, mais n'est pas si nouveau, si baroque que cela. » J'interromps donc ce grommèlement et j'observe :

Il y a eu beaucoup de siècles : celui de Périclès, celui d'Auguste,

je passe les suivants jusqu'à 1830 inclus, qui de leur propre vivant ne se doutaient pas qu'ils étaient des siècles. Nous croyons donc, — nous malins, — que 1830 ayant donné et fini sa note, l'époque présente doit attaquer la sienne et concourir ainsi à un titre futur quelconque. Époque de mouvement ou d'arrêt intellectuel, tendance progressiste ou rétrograde, épuisement ou pléthore, transition ou apogée, nous serons quelque chose pour les temps à venir.

Comptant donc sur son flair pour éviter le grotesque et le vilain, qui d'ailleurs n'expriment aucune époque, la *Revue du Monde nouveau* veut être la serre où s'épanouissent les fleurs de l'esprit moderne, sans préjuger si elles sont salutaires ou vénéneuses : le parfum suffit.

Dans tous les millésimes, outre les êtres du présent, il y a les précurseurs et les attardés ; il serait donc niais de réclamer pour les noms déjà illustres qui figurent ici, même si quelque jour étaient admis des collaborateurs posthumes, ou proposées des gloires futures. Il suffit que la *Revue* affirme sa sympathie pour l'actuel ; les œuvres actuelles y afflueront.

Ces quelques mots suffisent, et nous terminons en nous félicitant des hautes et lucides sympathies que nous avons rencontrées dans le *high life* de l'art et de la science, — sympathies positives puisqu'elles nous ont fourni ce que voit, lit et écoute le possesseur du présent numéro. Tout le monde a signé, sauf M. Henri Cros, à qui nous devons le frontispice. Cette femme svelte et fière, assise sur un chapeau que l'incendie ou les obus ont éraillé, a pris une giroflée sur cette ruine et l'élève pour en charmer et parfumer le monde.

C'est bien nous, qui croyons toujours à l'art, à la royauté de l'esprit, après que de si grands désastres nous isolent et nous distinguent d'autrefois.

THÉÂTRES ET CONCERTS

Il faut parler des théâtres pour avoir des billets. Cela fait toujours du bien, d'ailleurs, de dilater sa rate sur ce qui ravit, de vider son foie sur ce qui indigne et de bavarder sur ce qui vous est égal.

*
* * *

En fait de premières, j'ai vu la *Branche cassée*, pièce exclusivement composée de réticences qui ne coûtent pas beaucoup à l'auteur.

Judic et Peschard sont toujours riantes comme des ciels d'avril et fines comme l'ambre fin. Mais ne pourrait-on pas en jouer d'une façon un peu plus variée? Tout ça, ce sont des théories; on s'amuse tout de même aux Bouffes.

*
* * *

Il n'y a pas tant de réserves à faire pour le drame que MM. Denery et Cormon donnent à la Porte-Saint-Martin, *les Deux Orphelines*. On peut dire que le sujet est millie-christinesque, que les effets en sont usés, que les moyens d'émotion sont de vieilles ficelles, que le début prophétise trop clairement la fin, que cette fin est pillée partout et mal pillée; il n'est pas moins vrai qu'on écoute jusqu'au bout. J'en perdais l'envie de fumer.

Il y a un acte, je ne sais plus lequel sur les huit, qui a bouleversé les plus froids. Les deux orphelines s'y retrouvent enfin, après tant de séparations agaçantes; elles s'y retrouvent très-bien. M^{lle} Moreau a éclipsé M^{lle} Dica Petit; elle a moins de sanglots et plus d'âme. Mentionnons la prestance de Fraizier, marquis de Presle, débauché conservateur que tue Regnier, chevalier de Vaudraye, moraliste révolutionnaire non moins élégant. M^{me} Bédard-Murray a fait un paradis de la Salpêtrière. Taillade a été vrai, profond, superbe. M^{me} Doche joue une grande dame, et rayonne par sa mélancolie repentante, sa bienfaisance et sa grâce sur toutes les tristesses du drame.

*
* * *

Le huitième concert populaire était brillant. Un quintette de Robert Schumann a été exécuté d'une manière absolue par Jaëll, Léonard, Colblain, Sivori et Franchomme. C'est de la musique de chambre. On a rarement un stock de pareils virtuoses dans une chambre. Est-

ce le talent profond de Jaëll, est-ce l'intention de Schumann qui faisait dire à côté de moi : « C'est un concerto de piano accompagné par un quatuor inouï. » Comme Franchomme chantait bien !

M. J. Tem Brinck connaît l'orchestre à fond, en ses plus subtiles ressources. Son *ouverture* a des agilités éoliennes. Son andante est plein, mais banal ; son scherzo — à deux temps — est scolaire ; mais sa *polonaise* a du parfum et de la majesté. J'ai tout à fait retrouvé Sivori dans la *sérénade* d'Haydn et dans le *menuet* de Bocherini. C'est toujours ce talent qui au contraire de celui d'Amphion qui bâtissait, fait crouler les salles de concert sous les trépignements enthousiastés.

Puis, pour finir, l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. Malgré l'envie de s'en aller après tant de musique, on est resté sous l'attraction despotique du grand maître des mélodistes, des harmonistes et des orchestreurs. Des orchestreurs, car je ne connais personne qui sache comme lui faire gratter les cordes dans tous les sens, frôler les cymbales, effleurer la grosse caisse, chuchoter les cuivres, enfin faire croire à l'auditeur fin qu'une volée de papillons, de mouches bourdonnantes, de bruits de feuilles le surprennent en pleine campagne, ou bien qu'on ouvre brusquement une fenêtre donnant sur une rue populeuse.

*
* * *

Je sors du concert national du Châtelet, où j'ai vu que le précédent paragraphe a tort. Liszt est aussi un grand maître et a trouvé, comme Berlioz, une manière puissante et exclusivement personnelle de se servir de l'orchestre. En écoutant *Mazeppa*, après tout ce qu'on connaît de musique, l'impression est analogue à celle qu'on éprouve au Salon quand, après avoir vu de la peinture, on arrive devant les toiles de Manet, pleines de sombres violences, de fraîcheurs printanières, de tempêtes, d'éclairs inattendus. *Mazeppa* débute sans exorde par un coup de fouet — froissement bref d'une cymbale — qui surprend les habitués de quatuors raisonnables. Le cheval est parti sous le coup ; sa course affolée, les âpres steppes, les arbres noirs sur le ciel gris, les rayures du terrain qui se succèdent sur la rétine éblouie de l'homme sanglant : voilà ce que dit l'entrée féroce des violons en sa mélodie démesurée de longueur, vertigineuse, effrayante de vitesse.. Puis les pauvres maisons. Rien ne bouge dans le village. Le cheval

s'est abattu; des portes se sont ouvertes et des gens à bonnets coniques, forts sous leurs fourrures grossières, entourent la bête et l'homme, s'apitoyant dans une langue inconnue sur ces épuisés. Et l'on ne sait si ce sont des larmes ou la buée de leur haleine qui s'attache aux poils fauves de leurs grandes moustaches et de leurs barbes rudes.

Il y a de l'indignation dans ces grandes plaintes tristes qu'on entend dans le village tout à l'heure silencieux. Mais Mazeppa est sauvé par cette bienfaisance exotique. — La scène change, les cuivres entonnent des déclarations solennelles. Grande fête, puis des danses où Liszt le Hongrois s'est souvenu des *csardas*. Tout finit dans la gaieté, les danses, les splendeurs royales. Mazeppa, couvert du prestige de son supplice légendaire et illuminant cet Orient sombre de quelques lueurs de l'Idée d'Occident, est nommé roi des vastes pays aimés du cheval.

* * *

ROSES ET MUGUETS

POÉSIE DE CHARLES GROS.

MUSIQUE DE CRESSONNOIS.

Allegretto.

PIANO.

Dans le val - lon qu'ar -

- ro - se L'eau cou - ran - te, j'al - lais Un

jour cueil - lir la ro - se, La rose et les mu -

ROSES ET MUGUETS

73

- guets. Mon a-mou-reux qui n'o-se rien me

dire y pas-sait, Moi je cueil-lais la ro-se, La

- rose et le mu-guet. Oh! vi-lain! oh! mo-

- ro-se! Au nez je lui ri-ais Tout

ROSES ET MUGUETS

poco rit.
en cueillant la ro - se, La rose et les mu -

Cresc. *Segue.*

A tempo.
- guets! Sur l'her - be je me po - se, En

Cresc.
je - tant mon bou-quet, Mon beau bou-quet de

Cresc.

sans retard.
ro - se De rose et de mu - guet! —

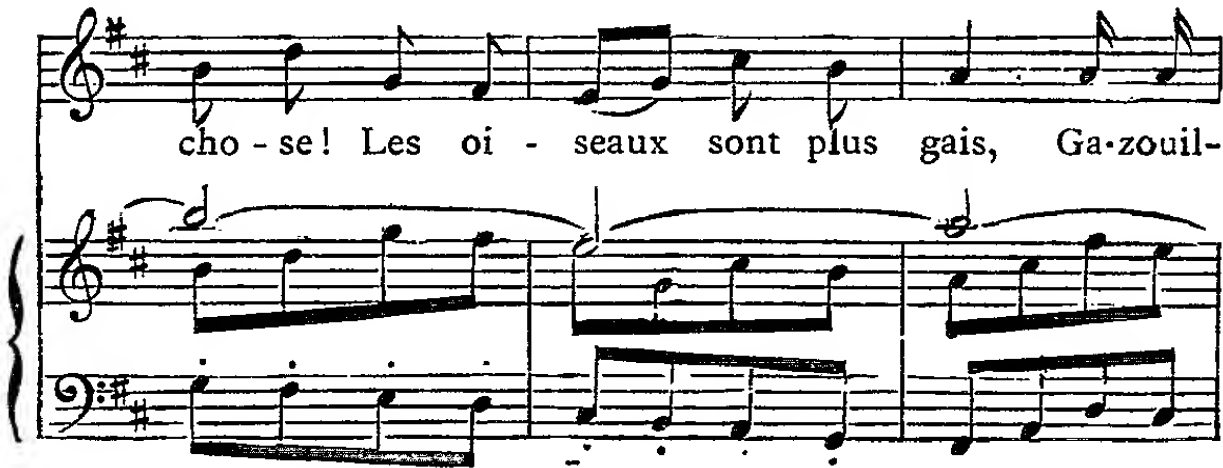
The musical score is written for voice and piano. It consists of four systems of music. The first system has a vocal line and a piano accompaniment. The piano part has a 'Cresc.' marking and a 'Segue.' marking. The second system also has a vocal line and a piano accompaniment. The third system has a vocal line and a piano accompaniment. The fourth system has a vocal line and a piano accompaniment. The score is in G major (one sharp) and 4/4 time. The tempo markings are 'poco rit.', 'A tempo.', and 'sans retard.'. The dynamics include 'Cresc.' (crescendo) and 's' (forte).

PIANO.



Dis moi donc quel-que

pp



cho-se! Les oi-seaux sont plus gais, Ga-zouil-



- lant — à la ro-se, Becque - tant — les mu -

- guets. N'ay-e pas — peur qu'on glo - se, Le

The first system of the musical score. It consists of a vocal line and a piano accompaniment. The vocal line is in treble clef with a key signature of one sharp (F#). The piano accompaniment is in grand staff (treble and bass clefs) with the same key signature. The lyrics are: "- guets. N'ay-e pas — peur qu'on glo - se, Le".

lézard fait le guet, Cou - ché sur u - ne ro - se, Ca-

The second system of the musical score. It continues the vocal line and piano accompaniment. The lyrics are: "lézard fait le guet, Cou - ché sur u - ne ro - se, Ca-".

- ché dans le mu-guet. Mais sur ma bou-che

The third system of the musical score. The lyrics are: "- ché dans le mu-guet. Mais sur ma bou-che".

clo - se, Son bai - ser — me nar - guait, Tes

Cresc. sf

The fourth system of the musical score. The lyrics are: "clo - se, Son bai - ser — me nar - guait, Tes". The piano accompaniment features a crescendo and fortissimo (sf) marking.

ROSES ET MUGUETS

77

poco rit.

lè - vres sont de ro - se Et tes dents de mu -

Cresc. *Segue.*

A tempo.

- guet. Le mé - chant! il est cau - se, Moi,

p

Cresc.

qui tant me mo - quais, Que dans l'eau court ma

Cresc.

sans retard.

ro - se, Ma rose, et mes mu - guets.

f

SOUFFLES DE L'AIR

POÉSIE ET MUSIQUE DE CABANER.

PIANO.

Poco andante. *Rit. poco a poco.*



p Poco andante.

1^{re} St^e Souf - - fles de l'air ——— pleins d'har - mo - ni - es,



Souf - fles em-bau - més Qui pas - - se - rez ra -



- pi - - des sur — son toit,



SOUFFLES DE L'AIR

79

p

Pour vous les je - ter, Je chan - ge en tris - tes sons

Dim

Mes ——— lar - mes.

Dim. *mf*

2^e STROPHE.

Je chante afin que sur vos ailes
Mes refrains plaintifs
S'en aillent vers les lieux que je chéris,
Et que, l'effleurant,
Comme une illusion
Ils passent.

3^e STROPHE.

Dans ton esprit, belle oublieuse,
Du passé charmant
Peut-être renaitra le souvenir!
Puisses-tu, rêvant,
Te retracer ces jours
D'ivresse! ..

STROPHE.

Souffles de l'air, si de ses lèvres
S'échappait encor,
Comme autrefois, ce lied passionné,
Ce chant amoureux
Que j'écoutais, assis
Près d'elle,

5^e STROPHE.

Ah! revenez, revenez vite,
Portez-le vers moi
Pour ranimer mon âme qui s'éteint!..
Vain espoir, hélas!
Elle repoussera
Loin d'elle

p CODA. *Rit.* FIN.

Mon — sou-ve - nir qui l'im - por - tu - ne.

Più andante.

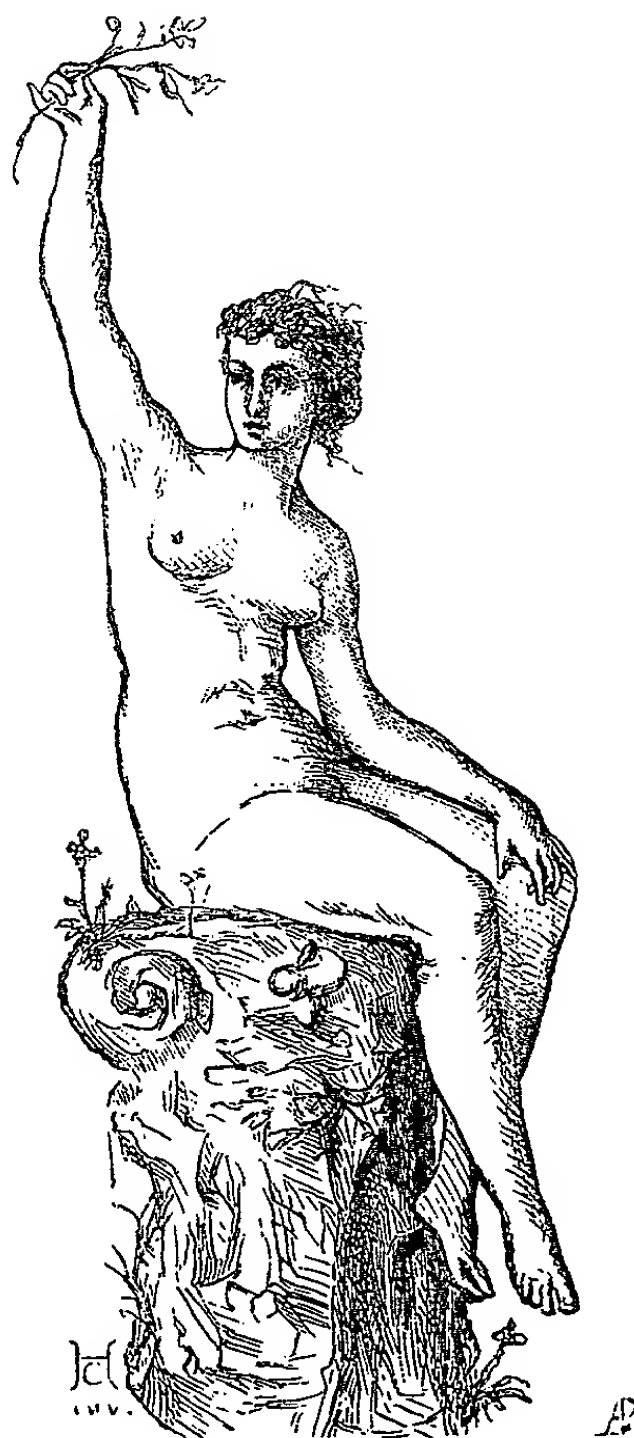
Rédacteur en chef :
CHARLES CROS

REVUE
DU

Directeur :
HENRI MERCIER

MONDE NOUVEAU

Littéraire, Artistique, Scientifique.



N° 2 — 1^{er} AVRIL 1874

PARIS

ADMINISTRATION, BUREAUX D'ABONNEMENT ET RÉDACTION

21, rue du Faubourg-Montmartre

DÉPOT PRINCIPAL : LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

338, rue Saint-Honoré

PREMIER VOLUME. — LIVRAISON 2.

SOMMAIRE

POÉSIES

La Vie idéale.	CHARLES CROS.
La Rupture	LÉON VALADE.
La Terre de Khèmi	JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.
Rêve claustral.	GERMAIN NOUVEAU.

POÈMES EN PROSE

Excelsior.	
Les Goupes.	
Les Muets	A. TOUPIÉ-BÉZIER.

DESSIN

Madame Viole	HENRI CROS.
------------------------	-------------

NOUVELLES

En Camargue	ALPHONSE DAUDET.
La Sourieuse.	GERMAIN NOUVEAU.
La Science de l'amour.	CHARLES CROS.

BIBLIOGRAPHIE ET VARIÉTÉS

Quatre-vingt-treize, de Victor Hugo	LÉON VALADE.
Les Chansons joyeuses, de Maurice Bouchor.	POLÉMON.
Le Candidat, de G. Flaubert	VILLIERS DE LISLE-ADAM
Poèmes de Provence, de J. Aicard. —	
Voyage en Asie, de Th. Duret.	A. DUCROS.
La Sémiramide.	J. BADOCHÉ.
Revue littéraire, Théâtres, Concerts, etc.	***

MUSIQUE

Le Printemps, poésie de F. Desnoyers. . .	O. MÉTRA.
---	-----------

POÉSIES

LA VIE IDÉALE

*Une salle avec du feu, des bougies,
Des soupers toujours servis, des guitares,
Des fleurets, des fleurs, tous les tabacs rares,
Où l'on causerait pourtant sans orgies...*

*Au printemps, lilas, roses et muguet;
En été, jasmins, œillets et tilleuls,
Rempliraient la nuit du grand parc, où seuls,
Parfois, des rêveurs fuiraient les bruits gais.*

*Les amis seraient tous de bonne race,
Dompteurs familiers des Muses hautaines,
Et les femmes, sans cancans et sans haines,
Illumineraient les soirs de leur grâce.*

*Et l'on songerait, parmi ces parfums
De la gaze, des mouchoirs, des peignoirs,
Des fins cheveux blonds, des lourds cheveux noirs,
Aux pays lointains, aux siècles défunts.*

CHARLES CROS.

LA RUPTURE

*Ma bien-aimée, en la saison
Riante où bleuit l'horizon,
Voulut faire œuvre de raison,*

*La chère folle! et, comme un rêve
Trop doux qui jamais ne s'achève,
Clôre notre liaison brève.*

*Je l'entendis me dire, sans
Qu'elle pût aux mots caressants
Oter la rigueur de leur sens,*

*Que fidélité, c'est chimère!
Et que le caprice éphémère,
Lui seul, n'a point de suite amère.*

*Trop prévoyante, ayant trop peur
Des maux de l'avenir trompeur,
Elle dit sans voir ma stupeur :*

*« Je veux rompre la douce chaîne
Dont la lassitude prochaine
Vous ferait, hélas! une gêne. »*

*Vainement, sûr des lendemains,
Contre ces projets inhumains
Je luttais, retenant ses mains :*

*Mes pleurs, mes plaintes, bagatelles!
Mais, dans ces minutes mortelles,
Ses petites mains tremblaient-elles*

*En décroisant ce rets subtil
Que les jours tressent fil à fil?
Je ne sais pas. Toujours est-il*

*Qu'après que, dénouant les trames
De l'union conclue entre âmes,
Pour jamais nous nous séparâmes.*

*L'Amour sourit, nous retrouvant
Liés, ô succès décevant!
Par un lien plus jort qu'avant.*

LÉON VALADE

LA TERRE DE KHÈMI

I

*Dans son lit de roseaux le Nil sommeille encor,
Bercé par la rumeur des brises apaisées;
Les astres, jaillissant ainsi que des fusées,
Dans l'éther qui blanchit effeuillent leurs fleurs d'or.*

*Parfois une gazelle, au lointain, vers Louqsor,
Se dresse sur le ciel teint de lueurs rosées,
Immobile, un instant hume l'air des rosées,
Et fuit, et de ses pieds précipite l'essor.*

*Au milieu des rougeurs de plus en plus splendides,
L'Est flamboie, et, couvrant de feu les Pyramides,
Comme un trait de métal vibre un rayon vermeil :*

*C'est le jour. Un soupir, un chant insaisissable
Flotte et semble onduler sur l'océan de sable :
C'est la voix de Memnon saluant le soleil.*

II

*Midi. L'air brûle, et sous la terrible lumière,
Le vieux fleuve alangui roule des flots de plomb.
Du zénith aveuglant le jour tombe d'aplomb,
Et l'implacable Phré couvre l'Égypte entière.*

*Les grands sphinx qui jamais n'ont baissé la paupière
S'allongent sur leur flanc que baigne un sable blond,
Et suivent d'un regard mystérieux et long
L'élan démesuré des aiguilles de pierre.*

*Seul, tachant d'un point noir le ciel blanc et serein,
Au loin tourne sans fin le vol des gypaètes.
La flamme immense endort les hommes et les bêtes.*

*Le sol ardent petille ; et l'Anubis d'airain,
Immobile au milieu de cette chaude joie,
Silencieusement vers le soleil aboie.*

III

*Par la rizière immense et le désert torride,
Comme un ruban d'acier, morne et silencieux
Le fleuve, sous l'azur incandescent des cieux,
Se déployant sans fin, roule des eaux sans ride.*

*Et ta barque, ô Soleil ! que de son sceptre guide
Ammon-Ra, le nocher resplendissant des Dieux,
Enflammant derrière elle un sillon glorieux,
Plonge comme un bloc rouge en des flots d'or fluide.*

*C'est l'heure où les fellahs vers l'eau sainte du Nil,
Par les champs de maïs qu'un pâle rayon dore,
Descendent, deux à deux, brunes au doux profil ;*

*Au rythme de leurs pas se balance l'amphore ;
Elles vont, et dans l'air où court un vent brûlant
S'égrène en frais éclats le rire étincelant.*

IV

*Superbe, effarouchant dans leurs nids les oiseaux,
Un buffle nubien entre dans la rizière,
Tel qu'Apis, éclatant d'une blancheur entière
Et de son sabot lourd écrasant les roseaux ;*

*Il s'avance. La soif qui fume à ses naseaux
L'a chassé du sommeil de l'antique litière,
Et, noyant ses grands yeux dans la pourpre dernière,
Il beugle largement vers la fraîcheur des eaux.*

*Mais le jour par degrés à l'occident recule
Et décroît. Il s'éteint. L'ombre du crépuscule
Dans un brouillard doré s'allonge sur le sol.*

*Et, brusquement, voici que la Nuit solennelle,
Au ciel immense et sombre où frissonne son vol,
S'élance, enveloppant l'Égypte d'un coup d'aile.*

V

*La Lune sur le Nil, sinistre et froide, luit.
Et voici que s'émeut la nécropole antique
Où chaque roi, gardant la pose hiératique,
Gît sous la bandelette et le funèbre enduit.*

*Tel qu'aux jours des Rhamsès, innombrable et sans bruit,
Du peuple de Khèmi le cortège mystique,
Multitude qu'absorbe un calme granitique,
S'ordonne et se déploie et marche dans la nuit.*

*Se détachant des murs brodés d'hiéroglyphes,
Ils suivent la Bari que portent les pontifes
D'Ammon-Ra, le grand Dieu conducteur du Soleil.*

*Et les Sphinx, les Béliers ceints du disque vermeil,
Éblouis, d'un seul coup se dressant sur leurs griffes,
S'éveillent en sursaut de l'éternel sommeil.*

VI

*Et la foule grandit plus innombrable encor ;
Et le sombre hypogée où s'alignent les couches
Est vide. Du milieu déserté des cartouches
Les éperviers sacrés ont repris leur essor.*

*Bêtes, peuples et rois, ils vont. L'uræus d'or
S'enroule, étincelant, autour des fronts farouches ;
Mais le bitume épais scelle les maigres bouches.
En tête les grands dieux : Bouto, Phtha, Neith, Hathor,*

*Puis tous ceux que conduit Toth Ibiocéphale ;
Tous couronnés du pschent et portant le lotus,
Graves et beaux. La pompe errante et triomphale*

*Ondule dans l'horreur des temples abattus :
Et la lune, éclatant au pavé froid des salles,
Prolonge étrangement des ombres colossales.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

RÊVE CLAUSTRAL

*Je vous connais comme elle, ô murs, travail des nonnes,
Préaux fleuris d'amours furtifs, silencieux
Parloirs, où, par la nuit, l'âme des lunes bonnes
Se distille, rosée errante de leurs yeux ;*

*Cour grise où tourne le soulier lacé des grandes,
Couvrant sous de longs cils des yeux endoloris,
S'imaginant, le soir des mystiques offrandes,
Causer dans les rideaux avec de purs esprits.*

*Je vous ai vus, ô lents tours noirs où les plus braves
Rentrent avec l'effroi du parler patelin ;
Et je vous aime aussi, novices, pour les graves
Désirs tapis aux plis de vos jupes de lin.*

*Dortoirs religieux, vous me bercez comme elle :
Là, le sommeil est le seul des péchés permis,
Et l'on entend monter, bouffonne et solennelle,
Leur jeune haleine aux dents des anges endormis.*

*Je vous adore, froid parfum des sacristies,
Chœur d'agate où le jour, sous un rideau sanglant,
Voit éclore, parmi la danse des hosties,
Le rêve violet d'un doux évêque blanc ;*

*Chapelle de soupirs, grilles, ombre jalouse
D'où la pensionnaire aux essors fabuleux
Reluque avec le cœur d'une petite épouse
Un séraphin charmant, pâle au fond des cieux bleus ;*

*Prises de voile, où la vierge, en des frissons vagues,
Sur l'autel, dont la marche a sacré ses genoux,
Écoute sa toison, qui va fleurir en bagues,
Choir sous les ciseaux saints, terrifiants et doux.*

*Celle qu'avec le nard pudique d'un roi mage
J'encense dans mon cœur se meurt là ; j'ai pu voir
Ses yeux, lampes d'amour où brûle mon image,
Et je m'en suis allé, bien ivre... un certain soir!...*

*O toi qui vis dans ces solitudes de femme
Et qui n'as dû garder de ton été premier
Qu'à peine assez de corps pour contenir une âme,
Colombe en route pour l'éternel colombier ;*

*Cieux choisis d'où l'on voit pleuvoir encor des mannes
Et descendre sur les fronts des langues de feu,
Ma bouche — en vous rêvant — faite aux argots profanes,
Bégaie une oraison : je me trompe avec Dieu.*

*Vergers mûrs où la sainte a le respect des mouches,
Cours grises, encensoirs berceurs, avents jeûnés,
Vers vous — comme à vos pieds, chères saintes nitouches —
Je m'agenouille avec la larme des damnés.*

GERMAIN NOUVEAU.

POÈMES EN PROSE

EXCELSIOR!

A M^{lle} HÉLÈNE FUHRMANN

C'était par une belle nuit de Printemps.

Tout Mai était en fleurs.

Et l'Herbe, qui frémissait à la brise du soir, disait :

« Que ne suis-je Chèvrefeuille !

« Ah ! si j'étais Chèvrefeuille... Rien ne manquerait à mon bonheur. »

Le Chèvrefeuille disait :

« Mon parfum est peu de chose, à côté de ce doux chant qui de la feuillée tombe en perles jusqu'à moi.

« Ah ! si j'étais Rossignol... Rossignol !

« Rien ne manquerait à mon bonheur. »

Le Rossignol chantait, faisait silence, et, ravi, s'admirait. Mais, tout bas, l'artiste mélodieux regardant l'Étoile qui s'allumait dans un coin du Ciel bleu :

« Ah ! si j'étais Étoile... Étoile ! »

L'Étoile disait : « Ma lumière est belle, mais mes sœurs sont nombreuses aux cieux ! Ah ! si j'étais Soleil ! les hommes m'adoreraient ! »

* * *

Le Poète disait : « Nous sommes peu sur Terre, moins que ce Chèvrefeuille embaumé, moins que ce Rossignol heureux qui chante pour charmer sa compagne. Regarde, amie, comme les Étoiles sont belles, et que l'homme est loin des Cieux ! »

* * *

Mais la Bien-Aimée :

« Ingrat envers ton bonheur, ingrat envers ton Dieu ! N'est-ce rien que l'Amour ? Aime et crois, Ami ; et ton âme sera plus parfumée que le chèvrefeuille des bois. Comme l'oiseau elle aura des ailes ! mieux que l'oiseau elle chantera !

« Aime et crois, et n'envie rien, Ami. Après Dieu, l'Homme est roi ! »

* * *

Et la Bien-Aimée l'attira doucement, et doucement le retint près d'Elle.....

C'était par une belle nuit de Printemps, et, sous le ciel blanc d'Étoiles,

Tout Mai était en fleurs !..

LES COUPES

A MON AMI ANTOINE GROS

L'homme a reçu trois coupes.

Il doit les remplir toutes, et, selon l'âge, y boire à longs traits l'essence même de ce qu'il est.

La première coupe est faite de jeunesse et de beauté :

Que l'homme la remplisse de jeunesse.

La seconde coupe est faite de dévouement et de courage :

Que l'homme la remplisse de courage, et, s'il le faut, qu'il s'enivre jusqu'au sacrifice !

La troisième coupe est faite de lumière et de vérité.

C'est un rayon de la sagesse, de la raison divine.

Homme, quand l'âge est venu où l'ivresse des sens s'est ralentie, ne brise pas la coupe de jeunesse ; ne renie pas tes joies passées.

Le corps est la coupe dont l'âme se sert pour boire la vie.

Mais prends cette coupe, à l'heure où tu es encore plein de force et de jeunesse, et d'une main amie verse-la dans la coupe plus grande de l'amour.

Puis, plus tard, ne va pas renier davantage ce qui était aimant, généreux en toi. Mais verse à temps la seconde coupe d'amour dans la coupe plus grande encore de la sagesse, de la lumière ; et ton hiver sera plein de jours de printemps.

— Mélange sans cesse ces sources premières; n'en rejette aucune.

Car le corps en sa beauté, l'âme en sa tendresse, la vérité en sa beauté suprême, sont Trois et sont Un : Triangle dont la base et le sommet sont en Dieu !

Jeune homme, homme fait, vieillard, tiens toujours d'une main ferme ta coupe pleine.

Et toi aussi, poète, que ton Livre soit fait à l'image de l'homme.

Qu'il ait et la beauté du corps, et la beauté de l'âme.

Que le Beau, le Vrai, le Divin, s'y rencontrent, se tenant par la main, — comme les Grâces vêtues de lumière. — Poète, verse dans ton œuvre

Les Trois coupes pleines.

LES MUETS

A MON AMI EDMOND GOT

de la Comédie-Française

Vous voilà bien, Troupeaux de Muets, loups à face de brebis bêlante.....

Je ne sais ce que c'est que la haine, et cependant j'ai au fond de mes entrailles pour vous une haine profonde!.....

..... Tout mal vient de vous !

Vous êtes les Recéleurs, les Muets qui laissez tout faire.

Après quoi, vous n'avez qu'un cri pour maudire Ponce-Pilate. — Pilate est homme, et nous en tenons tous.

Pilate parle du moins, et crie : « Cet homme est innocent ! » — Puis le cœur lui défaille, et le malheureux se lave les mains !

Mais vous, Muets ! pourquoi vous couronnez-vous ?

Vous, si nombreux qu'un seul de vos cris ferait tomber toute chaîne. — Mais vous faites les Morts, cachés derrière vous-mêmes, tapis dans votre peur comme dans un suaire. —

Que le Crime vous connaît bien ! — Son espoir est en vous ! — Et Il passe calme, souriant... — On dirait une fiancée qui se rend au Temple !

O race de Muets, Vipères à tête plate qui vous prenez pour des Colombes ! Mains infâmes, mains cachées qui partout faites le silence et l'ombre ! — Et qui, ensuite, vous réveillez criant : « Pilate ! Pilate s'est lavé les mains ! »

Muets ! partout je vous retrouve ! — Jeanne est au bûcher ! Et vous voilà criant : « C'est Pilate mon frère d'Angleterre... » Et que faisiez-vous, quand la Fille de France mourait au milieu de vous, et que le feu du bûcher vous dardait au visage ?

Vous regardiez brûler ! ô Muets !

Puis, quand tout cet héroïsme ne fut plus qu'un peu de cendres, vous avez crié : « Anathème !... Nous n'y sommes pour rien. Nous sommes muets de naissance. »

Cependant, quelquefois, quand votre porte est close, —

après boire, — un reste d'âme se fait jour malgré vous. Le cœur vous monte aux lèvres, délie votre Langue, et vous vous surprenez murmurant tout bas :

« On a versé le sang innocent. »

Et voilà deux mille ans que les Christs passent si près de nous que leurs larmes mouillent nos mains ! et que leurs croix nous barrent le passage !

Et voilà deux mille ans que les grandes Douleurs, Vertus mutilées, Calvaires sublimes, et le bûcher de Jeanne, et la Coupe de Socrate, et des Lambeaux vivants de Nations, passent devant nous, nous tendant les mains !

Mais peut-être qu'il n'y a point encore assez de servitude dans le Crime, en la maison humaine. — La Patience est une force, et vous êtes des anges patients qui repliez vos ailes !

Ah ! Maîtres Muets ! si l'on touchait à la haie vive qui garde vos espaliers ; si un enfant, en souriant, gravait son nom sur l'écorce d'un de vos arbres, ô Muets, à la fois, comme vous parleriez tous, criant : « Sacrilège ! »

De vous, qui donc fera des hommes ?

Quand à nouveau on nous demandera : « Barrabas ou Jésus ? »

..... Qui vous fera crier, élevant vos mains comme des palmes : « Jésus ! qu'il marche devant nous, le Divin affamé de justice, et nous entraîne vers les sommets lumineux où le cœur de l'homme est en fête, où il fait sa gerbe de rayons ! »

O Muets ! accourez tous ; parlez ! et Pilate ne se lavera plus les mains et Judas ne trahira plus.

Pardonne, Judas ! Nous t'avons méconnu. Il faut t'en prendre à la Bêtise humaine, — à la grande *Couveuse*. Elle

couve tout ce qu'on lui donne — Un Caillou ou une Étoile, mensonge ou vérité — avec la même conscience.

Pardonne, Judas ! pardonne, car tu fus rejeter les trente pièces d'argent.

Puis, seul, face à face avec toi, tu appelas Judas le Traître devant Judas l'Honnête Homme.

Judas le Vendeur criait grâce.

Judas le Juge allait faiblir : on peut s'aimer.

Mais, tout à coup, se dressa devant toi le baiser donné !...

A tes lèvres était resté sans doute un peu de l'âme de ton Ami Jésus, et dans ton regard son regard. Et, comme un honnête homme, loyalement, tout droit, sans t'écouter, tu fus te pendre :....

Pardonne, Judas. — Les Muets embrassent, — mais ils ne rendent pas les pièces d'argent. Ils trahissent et... Et ne se pendent plus.

ACHILLE TOUPIÉ-BÉZIER.

NOUVELLES

EN CAMARGUE¹

I

LE DÉPART

Grande rumeur au château. Le messenger vient d'apporter un mot du garde moitié en français, moitié en provençal, annonçant qu'il y a eu déjà deux ou trois beaux passages de *galéjons*, de *charlottines*, et que les oiseaux de *prime* non plus ne manquent pas. Depuis ce moment-là tout le monde a la fièvre. L'un fabrique des cartouches, l'autre essaye des housseaux. Dans de grands paniers fragiles, à cause des bouteilles entourées de paille, les provisions s'entassent, s'entassent, comme si on partait pour le désert... Enfin tout est prêt. Un matin, au petit jour de quatre heures, le break attelé s'arrête au bas du perron.

Dans la basse-cour à demi réveillée les chiens bondissent de joie, se pressent à la grille en voyant luire les fusils. Le vieux Miracle, doyen du chenil, Ramette, Miraclet, tous prennent place entre nos jambes dans la voiture; et bientôt nous roulons

1. Extrait du nouveau livre de M. Alph. Daudet, récemment paru chez Dentu : *Robert Helmont, Études et Paysages*. — 1 vol. in-18.

sur la route d'Arles, un peu sèche, un peu dépouillée, par ce matin de décembre où la verdure pâle des oliviers est à peine visible, et la verdure crue des chênes-kermès un peu trop hivernale et factice. Les étables se remuent... Il y a des réveils avant jour qui allument la vitre des fermes ; et dans les découpures de pierre de l'abbaye de Montmajour, des orfraies encore engourdies de sommeil battent de l'aile parmi les ruines. Pourtant nous croisons déjà le long des fossés de vieilles paysannes qui vont au marché au trot lent de leurs bourriquets. Elles viennent de la Ville-des-Baux. Six grandes lieues pour s'asseoir une heure sur les marches de Saint-Trophyme et vendre des petits paquets de simples ramassés dans la montagne...

Maintenant voici les remparts d'Arles, des remparts bas et crénelés comme on en voit sur les anciennes estampes où des guerriers armés de lances apparaissent en haut de talus moins grands qu'eux. Nous traversons au galop cette merveilleuse petite ville, une des plus pittoresques de France avec ses balcons sculptés, arrondis, s'avancant comme des moucharabies jusqu'au milieu des rues étroites, ses vieilles maisons noires aux petites portes mauresques, ogivales et basses, qui vous reportent au temps de Guillaume Court-Nez et des Sarrasins. A cette heure, il n'y a encore personne dehors. Le quai du Rhône seul est animé. Le bateau à vapeur qui fait le service de la Camargue chauffe au bas des marches, prêt à partir. Des *ménagers* en veste de cadis roux, des filles de la Roquette qui vont se louer pour les travaux des fermes, montent sur le pont avec nous, causant et riant entre eux. Sous les longues mantes brunes rabattues à cause de l'air vif du matin, la haute coiffure arlésienne fait la tête élégante et petite avec un joli grain d'effronterie, une envie de se dresser pour lancer le rire ou la malice plus loin... La cloche sonne ; nous partons. Avec la triple vitesse du Rhône, de l'hélice, du mistral, les deux rivages se déroulent. D'un côté c'est la Crau, une plaine aride, pierreuse. De l'autre, la Camargue, plus verte, qui prolonge jusqu'à la mer son herbe courte et ses marais pleins de roseaux.

De temps en temps le bateau s'arrête près d'un ponton, à gauche ou à droite, à Empire ou à Royaume, comme on disait au

moyen âge, du temps du royaume d'Arles, et comme les vieux mariniers du Rhône disent encore aujourd'hui. A chaque ponton, une ferme blanche, un bouquet d'arbres. Les travailleurs descendent chargés d'outils, les femmes leur panier au bras, droites sur la passerelle. Vers Empire ou vers Royaume peu à peu le bateau se vide, et quand il arrive au ponton du Mas-de-Giraud où nous descendons, il n'y a presque plus personne à bord.

Le Mas-de-Giraud est une vieille ferme des seigneurs de Barbentane, où nous entrons pour attendre le garde qui doit venir nous chercher. Dans la haute cuisine, tous les hommes de la ferme, laboureurs, vigneron, bergers, bergerots, sont attablés, graves, silencieux, mangeant lentement et servis par les femmes, qui ne mangeront qu'après. Bientôt le garde paraît avec la carriole. Vrai type à la Fenimore, trappeur de terre et d'eau, garde-pêche et garde-chasse, les gens du pays l'appellent *lou Roudeïroù* (le rôdeur), parce qu'on le voit toujours dans les brumes d'aube ou de jour tombant caché pour l'affût parmi les roseaux, ou bien immobile dans son petit bateau occupé à surveiller ses nasses sur les *clairs* (les étangs) et les *roubines* (canaux d'irrigation). C'est peut-être ce métier d'éternel guetteur qui le rend aussi silencieux, aussi concentré. Pourtant, pendant que la petite carriole chargée de fusils et de paniers marche devant nous, il nous donne des nouvelles de la chasse, le nombre de passages, les quartiers où les oiseaux voyageurs se sont abattus. Tout en causant, on s'enfonce dans le pays.

Les terres cultivées dépassées, nous voici en pleine Camargue sauvage. A perte de vue, parmi les pâturages, des marais, des roubines luisent dans les salicornes. Des bouquets de tamaris et de roseaux font des îlots comme sur une mer calme. Pas d'arbres hauts. L'aspect uni, immense, de la plaine n'est pas troublé. De loin en loin, des parcs de bestiaux étendent leurs toits bas presque au ras de terre. Des troupeaux dispersés, couchés dans les herbes salines, ou cheminant serrés autour de la cape rousse du berger, n'interrompent pas la grande ligne uniforme, amoindris qu'ils sont par cet espace infini d'horizons bleus et de ciel ouvert. Comme la mer unie malgré ses vagues, il se dégage de cette plaine un sentiment de solitude, d'immensité accru encore

par le mistral qui souffle sans relâche, sans obstacle, et de son haleine puissante semble aplanir, agrandir le paysage. Tout se courbe devant lui. Les moindres arbustes gardent l'empreinte de son passage, en restent tordus, couchés vers le sud dans l'attitude d'une fuite perpétuelle....

II

LA CABANE

Un toit de roseaux, des murs de roseaux desséchés et jaunes, c'est la cabane. Ainsi s'appelle notre rendez-vous de chasse. Type de la maison camarguaise, la cabane se compose d'une unique pièce, haute, vaste, sans fenêtre, et prenant jour par une porte vitrée qu'on ferme le soir à volets pleins. Tout le long des grands murs crépis, blanchis à la chaux, des râteliers attendent les fusils, les carniers, les bottes de marais. Au fond, cinq ou six berceaux sont rangés autour d'un vrai mât planté au sol et montant jusqu'au toit auquel il sert d'appui. La nuit, quand le mistral souffle, et que la maison craque de partout, avec la mer lointaine et le vent qui la rapproche, porte son bruit, le continue en l'enflant, on se croirait couché dans la chambre d'un bateau.

Mais c'est l'après-midi surtout que la cabane est charmante. Par nos belles journées d'hiver méridional, j'aime à rester tout seul près de la haute cheminée où fument quelques pieds de tamaris. Sous les coups du mistral ou de la tramontane, la porte saute, les roseaux crient, et toutes ces secousses sont un bien petit écho du grand ébranlement de la nature autour de moi. Le soleil d'hiver, fouetté par l'énorme courant, s'éparpille, joint ses rayons, les disperse. De grandes ombres courent sous un ciel bleu admirable. La lumière arrive par saccades, les bruits aussi, et les sonnaillles des troupeaux entendues tout à coup, puis oubliées, perdues dans le vent, reviennent chanter sous la porte ébranlée avec le charme d'un refrain... L'heure exquise, c'est le crépuscule,

un peu avant que les chasseurs n'arrivent. Alors le vent s'est calmé. Je sors un moment. En paix le grand soleil rouge descend, enflammé, sans chaleur. La nuit tombe, vous frôle en passant de son aile noire toute humide. Là-bas au ras du sol la lumière d'un coup de feu passe avec l'éclat d'une étoile rouge avivée par l'ombre environnante. Dans ce qui reste de jour, la vie se hâte. Un long triangle de canards vole très-bas comme s'il voulait prendre terre, mais tout à coup la cabane, où le *cœleil* est allumé, les éloigne. Celui qui tient la tête de la colonne dresse le cou, remonte, et tous les autres derrière lui s'emporent plus haut avec des cris sauvages.

Bientôt un piétinement immense se rapproche, pareil à un bruit de pluie. Des milliers de moutons, rappelés par les bergers, harcelés par les chiens dont on entend le galop confus et l'haleine haletante, se pressent vers les parcs, peureux et indisciplinés. Je suis envahi, frôlé, confondu dans ce tourbillon de laines frisées, de bêlements, une houle véritable où les bergers semblent portés avec leur ombre par des flots bondissants... Derrière les troupeaux, voici des pas connus, des voix joyeuses. La cabane est pleine, animée, bruyante. Les sarments flambent. On rit d'autant plus qu'on est plus las. C'est un étourdissement d'heureuse fatigue, les fusils dans un coin, les grandes bottes jetées pêle-mêle, les carniers vides, et à côté les plumages roux, dorés, verts, argentés, tout tachés de sang. La table est mise; et dans la fumée d'une bonne soupe d'anguilles, le silence se fait, le grand silence des appétits robustes, interrompu seulement par les grognement féroces des chiens qui lapent leur écuelle à tâtons devant la porte...

La veillée sera courte. Déjà près du feu, clignotant lui aussi, il ne reste plus que le garde et moi. Nous causons, c'est-à-dire nous nous jetons de temps en temps l'un à l'autre des demi-mots à la façon des paysans, de ces interjections presque indiennes, courtes et vite éteintes comme les dernières étincelles des sarments consumés. Enfin le garde se lève, allume sa lanterne, et j'écoute son pas lourd qui se perd dans la nuit...

III

A L'ESPÈRE! (A L'AFFUT!)

L'espère! quel joli nom pour désigner l'affût, l'attente du chasseur embusqué, et ces heures indécises où tout attend, *espère*, hésite entre le jour et la nuit. L'affût du matin un peu avant le lever du soleil, l'affût du soir au crépuscule. C'est ce dernier que je préfère, surtout dans ces pays marécageux où l'eau des *clairs* garde si longtemps la lumière...

Quelquefois on tient l'affût dans le *negochin* (le nayechien), un tout petit bateau sans quille, étroit, roulant au moindre mouvement. Abrité par les roseaux, le chasseur guette les canards du fond de sa barque, que dépassent seulement la visière d'une casquette, le canon du fusil, et la tête du chien flairant le vent, happant les moustiques, ou bien de ses grosses pattes étendues penchant tout le bateau d'un côté et le remplissant d'eau. Cet affût-là est trop compliqué pour mon inexpérience. Aussi, le plus souvent, je vais à *l'espère* à pied, barbotant en plein marécage avec d'énormes bottes taillées dans toute la longueur du cuir. Je marche lentement, prudemment, de peur de m'envaser. J'écarte les roseaux pleins d'odeurs saumâtres et de sauts de grenouilles...

Enfin, voici un îlot de tamaris, un coin de terre sèche où je m'installe. Le garde, pour me faire honneur, a laissé son chien avec moi, un énorme chien des Pyrénées à grande toison blanche, chasseur et pêcheur de premier ordre, et dont la présence ne laisse pas que de m'intimider un peu. Quand une poule d'eau passe à ma portée, il a une certaine façon ironique de me regarder en rejetant en arrière, d'un coup de tête à l'artiste, deux longues oreilles flasques qui lui pendent dans les yeux; puis des poses à l'arrêt, des frémissements de queue, toute une mimique d'impatience pour me dire : « Tire... tire donc! » Je tire, je manque.

Alors, allongé de tout son corps, il bâille et s'étire d'un air las, découragé et insolent !...

Eh bien, oui, j'en conviens, je suis un mauvais chasseur. L'affût, pour moi, c'est l'heure qui tombe, la lumière diminuée, réfugiée dans l'eau, les étangs qui luisent, polissant jusqu'au ton de l'argent fin la teinte grise du ciel assombri. J'aime cette odeur d'eau, ce frôlement mystérieux des insectes dans les roseaux, ce petit murmure des longues feuilles qui frissonnent. De temps en temps une note triste passe et roule dans le ciel comme un ronflement de conque marine. C'est le butor qui plonge au fond de l'eau son bec immense d'oiseau-pêcheur et souffle... rrrououou !... Des vols de grues filent sur ma tête. J'entends le froissement des plumes, l'ébouriffement du duvet dans l'air vif, et jusqu'au craquement de la petite armature surmenée. Puis plus rien. C'est la nuit, la nuit profonde, avec un peu de jour resté sur l'eau...

Tout à coup j'éprouve un tressaillement, une espèce de gêne nerveuse, comme si j'avais quelqu'un derrière moi. Je me retourne et j'aperçois le compagnon des belles nuits, la lune, une large lune toute ronde qui se lève doucement avec un mouvement d'ascension d'abord très-sensible, et se ralentissant à mesure qu'elle s'éloigne de l'horizon.

Déjà un premier rayon est distinct près de moi, puis un autre un peu plus loin... Maintenant tout le marécage est allumé. La moindre touffe d'herbe a son ombre. L'affût est fini, les oiseaux nous voient ; il faut rentrer. On marche au milieu d'une inondation de lumière bleue, légère, poussiéreuse, et chacun de nos pas dans les *clairs*, dans les *roubines*, y remue des tas d'étoiles tombées et des rayons de lune qui traversent l'eau jusqu'au fond.

IV

LE ROUGE ET LE BLANC

Tout près de chez nous, à une portée de fusil de la cabane, il y en a une autre qui lui ressemble, mais plus rustique. C'est là

que notre garde habite avec sa femme et ses deux aînés ; la fille, qui soigne le repas des hommes, raccommode les filets de pêche ; le garçon, qui aide son père à relever les nasses, à surveiller les *martilières* (vannes) des étangs. Les deux plus jeunes sont à Arles chez la grand'mère, et ils y resteront jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire et qu'ils aient fait leur *bon jour* (première communion) ; car ici on est trop loin de l'église et de l'école, et puis l'air de la Camargue ne vaudrait rien pour ces petits. Le fait est que, l'été venu, quand les marais sont à sec et que la vase blanche des *roubines* se crevasse à la grande chaleur, l'île n'est vraiment pas habitable.

J'ai vu cela une fois au mois d'août, en venant tirer les halles-brands, et je n'oublierai jamais l'aspect triste et féroce de ce paysage embrasé. De place en place, les étangs vidés fumaient au soleil comme d'immenses cuves, gardant tout au fond un reste de vie qui s'agitait, un grouillement de salamandres, d'araignées, de mouches d'eau cherchant des coins humides. Il y avait là un air de peste, une brume de miasmes lourdement flottante qu'épaississaient encore d'innombrables tourbillons de moustiques. Chez le garde, tout le monde grelottait, tout le monde avait la fièvre, et c'était pitié de voir les visages jaunes, tirés, les yeux cerclés trop grands de ces malheureux condamnés à se traîner pendant trois mois sous ce plein soleil inexorable qui brûle les fiévriers sans les réchauffer... Triste et pénible vie que celle de garde-chasse en Camargue ! Encore celui-là a sa femme et ses enfants près de lui ; mais à deux lieues plus loin, dans le marécage, demeure un gardien de chevaux qui, lui, vit absolument seul d'un bout de l'année à l'autre et mène une véritable existence de Robinson. Dans sa cabane de roseaux, qu'il a construite lui-même, pas un ustensile qui ne soit son ouvrage, depuis le hamac d'osier tressé, les trois pierres noires assemblées en foyer, les pieds de tamaris taillés en escabeaux, jusqu'à la serrure et la clef de bois blanc fermant cette singulière habitation.

L'homme est au moins aussi étrange que son logis. C'est une espèce de philosophe silencieux comme les solitaires, abritant sa méfiance de paysan sous d'épais sourcils en broussailles. Quand il n'est pas dans le pâturage, on le trouve assis devant sa

porte, déchiffrant lentement, avec une application enfantine et touchante, une de ces petites brochures roses, bleues ou jaunes qui entourent les fioles pharmaceutiques dont il se sert pour ses chevaux. Le pauvre diable n'a pas d'autre distraction que la lecture, ni d'autres livres que ceux-là. Quoique voisins de cabane, notre garde et lui ne se voient pas. Ils évitent même de se rencontrer. Un jour que je demandais au *roudeïrou* la raison de cette antipathie, il me répondit d'un air grave : « C'est à cause des opinions... Il est rouge, et moi je suis blanc. »

Ainsi, même dans ce désert dont la solitude aurait dû les rapprocher, ces deux sauvages, aussi ignorants, aussi naïfs l'un que l'autre, ces deux bouviers de Théocrite, qui vont à la ville à peine une fois par an et à qui les petits cafés d'Arles, avec leurs dorures et leurs glaces donnent l'éblouissement du palais des Ptolémées, ont trouvé moyen de se haïr au nom de leurs convictions politiques!

V

LE VACCARÈS

Ce qu'il y a de plus beau en Camargue, c'est le Vaccarès. Souvent, abandonnant la chasse, je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce dessèchement, de cette aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, le Vaccarès, sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante, des centaurees, des trèfles d'eau, des gentianes et ces jolies *sala-delles* bleues en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère, et dans une floraison ininterrompue marquent les saisons de leurs tons divers.

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter, trans-

former leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime des *clairs*, des *roubines* apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout, prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici l'impression est grande, large. De loin ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses, des hérons, des butors, des flamands au ventre blanc, aux ailes roses, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale; et puis des ibis, de vrais ibis d'Égypte, bien chez eux dans ce soleil splendide et ce passage muet. De ma place, en effet, je n'entends rien que l'eau qui clapote, et la voix du gardien qui rappelle ces chevaux dispersés sur le bord. Ils ont tous des noms retentissants: « Cifer!... (Lucifer)... L'Estello!... L'Estournello!... » Chaque bête, en s'entendant nommer, accourt, la crinière au vent, et vient manger l'avoine dans la main du gardien...

Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux. De temps en temps j'aperçois au-dessus d'un bouquet de tamaris l'arête de leurs dos courbés, et leurs petites cornes en croissant qui se dressent. La plupart de ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir dans les *ferrades*, les fêtes de villages; et quelques-uns ont des noms déjà célèbres par tous les cirques de Provence et de Languedoc. C'est ainsi que la *manado* voisine compte entre autres un terrible combattant appelé *le Romain*, qui a décousu je ne sais combien d'hommes et de chevaux aux courses d'Arles, de Nîmes, de Tarascon. Aussi ses compagnons l'ont-ils pris pour chef; car dans ces étranges troupeaux les bêtes se gouvernent elles-mêmes, groupées autour d'un vieux taureau qu'elles adoptent pour conducteur. Quand un ouragan tombe sur la Camargue, terrible dans cette grande plaine où rien ne le détourne, ne l'arrête, il faut voir la *manado* se serrer derrière son chef, toutes les têtes baissées tournant du côté du vent ces larges fronts où la force du bœuf se condense. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la bano au giscle* — tourner la corne au vent. Et malheur aux troupeaux qui ne s'y conforment pas. Aveuglée par la pluie, entraînée par le vent, la

manado en déroute tourne sur elle-même, s'effare, se disperse, et les bœufs éperdus, courant devant eux pour échapper à la tempête, se précipitent dans le Rhône, dans le Vaccarès ou dans la mer.

ALPHONSE DAUDET.

LA SOURIEUSE

Il y avait autrefois une fille très-belle, mais qui était très-froide.

Peu à peu, toutes ses amies s'étaient éloignées d'elle à cause de sa grande froideur, mais elle avait pas mal d'envieuses à cause de sa beauté, et quand on lui rapportait de méchants propos sur son compte, elle avait l'habitude de répondre fort tranquillement : « C'est la jalousie. »

Or, il advint qu'un pauvre garçon, un cornemuseux du village voisin, se déclara amoureux d'elle. Franchement, il n'était pas indigne de sa main. Il était pauvre, c'est vrai, mais elle n'était pas plus riche que lui ; d'ailleurs, il connaissait assez son métier pour en tirer un bon parti. Au surplus, il était de mine agréable, avec de beaux yeux noirs et de charmants cheveux, un joli vêtement de velours, des jambes bien guêtrées et des rubans de couleur autour de son chapeau. Il lui fit la cour, mais la belle resta froide. Il fut repoussé dédaigneusement.

Toutefois, on put la voir un beau matin à l'église, en robe blanche à beaucoup de volants, avec de riches affiquets, un gros bouquet au sein, une couronne d'oranger très-délicate au front, et des souliers d'un satin si pâle que celles qui la virent s'avancer ainsi au milieu des bancs vers l'autel en restèrent émerveillées pour la vie. Mais elle n'épousait qu'un homme laid, un veuf, dont on pouvait compter les cheveux sur le dessus de la tête. Seulement, c'était un des riches de l'endroit, ayant une

boutique où se vendaient énormément des comestibles de toute sorte, des denrées coloniales, et jusqu'à des drogues pharmaceutiques.

Les noces faites et les réjouissances terminées, elle s'établit derrière son comptoir et n'en bougea plus. Chose bien naturelle dans une femme aussi privée de sentiment, elle eut tout de suite l'esprit du négoce, la ruse de la petite marchande. Insensiblement le bout de son nez s'affina et parut se tendre vers l'argent, à qui il dut trouver une odeur particulière, et ses doigts s'allongèrent pour mieux courir sur le comptoir, où ils agrippaient au vol les sous de la pratique avec une étonnante agilité.

Elle restait belle malgré tout, et cela lui attirait des clients du matin au soir. La boutique ne désemplassait pas. Dès qu'ils avaient le pied sur le seuil, tout en les servant, et jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement sortis, elle leur souriait pour mieux les engluer. C'était un sourire calculé, vénal, si faux que ceux qui en voyaient le fond éprouvaient quelque chose de semblable à un vent glacé qui leur aurait passé sur le cœur.

Mais elle en avait pris l'habitude au point qu'un jour le cornemuseux lui-même étant venu acheter quelque chose chez elle, elle se mit à lui sourire comme aux autres; lui, alors, qui était resté triste, gravement lui demanda :

« Pourquoi souriez-vous ? »

Il était sorti qu'elle souriait encore; il devait être loin qu'elle souriait toujours; et cela, cette fois, bien malgré elle. Elle était seule, personne dans sa boutique, pourquoi continuait-elle à sourire? Elle se troubla. Elle courut se planter devant son miroir et se trouva bête. Mais elle souriait toujours; elle finit par se trouver effrayante. Pour la première fois, sa tranquillité la quittait. Alors elle appela son mari, comme on appelle au secours, d'une voix lamentable. Celui-ci accourut; mais, voyant que sa femme souriait, il crut qu'elle se moquait de lui, et dut lui signifier « qu'il n'aimait pas ces plaisanteries-là. »

Alors une grande honte la prit; elle n'osa détromper son mari ni s'ouvrir à lui. D'abord, le moyen d'expliquer une chose aussi invraisemblable! Elle se résigna, ne croyant du reste qu'à moitié à un châtimement aussi extraordinaire, se disant qu'après tout

elle pouvait bien être simplement le sujet d'une hallucination passagère. Mais non ! retournée à son comptoir, elle continua à sourire fatalement, immuablement, obstinément, comme si une main invisible lui eût imprimé sur la face cette grimace aimable, comme si ce sourire vide se fût gelé à jamais sur sa bouche. Elle sentit bien, la malheureuse, qu'aucune grande douleur, qu'aucune joie sérieuse, car le bonheur aussi rend grave, ne saurait fondre ce glaçon de son cœur qui lui était comme remonté aux lèvres. Et ce fut dès lors navrant, ce sourire qui se résignait.

Au début de cette singulière infirmité, sa réputation se releva un peu de l'accusation de froideur qu'elle s'était méritée ; car elle tâcha de donner à sa physionomie une cause dans l'amabilité de ses paroles, dans la douceur de son caractère. Elle réussit à ramener à elle quelques voisines qui ne prononcèrent plus son nom sans y ajouter l'épithète d'aimable. Mais un jour que l'une d'elles, toute en larmes, lui apprenait la mort de son père et de sa mère, frappés du même coup de foudre :

« C'est affreux ! » s'écria-t-elle en souriant.

La voisine ne la revit de sa vie, et le bruit courut partout que décidément ce n'était qu'un mauvais cœur.

Et elle n'osait toujours pas s'ouvrir à personne, et souffrait toute seule, en silence. Si au moins elle avait pu pleurer ! Elle y pensait sans cesse, s'ingéniant à pleurer comme un enfant qui boude ; mais ces sources-là semblaient taries en elle. Un soir pourtant, au chevet de sa mère agonisante, deux longues larmes coulèrent bien sincèrement du fond de ses yeux creusés par l'idée fixe, mais elles se perdirent en vain dans les plis railleurs de ce damné sourire. Et deux jours après, malgré sa robe de deuil, les passants la purent voir, à travers les vitres, qui souriait toujours derrière les balances de sa boutique, auxquelles son doigt imprimait une oscillation machinale.

Et la sourieuse (c'est ainsi que les gens du pays la surnommèrent) vécut encore longtemps, supportant sans oser se plaindre tout le poids d'une existence maudite. Volontiers elle restait enfermée chez elle ; mais s'étant mise à fréquenter l'église, espérant ainsi apaiser les colères du ciel, chaque dimanche toute la rue la voyait passer, pâle en coiffe sombre, mais souriant sans trêve,

souriant au vent et à la neige, à la pluie et au soleil, aux tableaux gais comme aux spectacles tristes, aux regards amis comme aux visages étrangers ; à la façon d'un portrait sur la toile, indifféremment.

Enfin, Dieu mit un terme à sa honte : elle mourut. Mais quand on transporta son corps à l'église, la bière découverte selon la mode du pays, toutes les bonnes âmes s'effrayèrent de ce sourire, qui ne la quitta pas même avec la vie. Car ce n'était pas le sourire de la béatitude, qu'après leur mort on voit s'attarder sur les lèvres des saints, des confesseurs et des vierges : c'était le terrible sceau de la malédiction éternelle.

La sourieuse, sa fin surtout, fit une impression profonde sur les imaginations naïves de la contrée, à preuve cette épitaphe que nous avons lue, à demi effacée, sur une très-vieille croix de pierre, dans le cimetière où elle est enterrée :

*Prions Dieu qu'elle n'arde
D'enfer, en ce moment,
Car son souris elle emporte
Au dernier jugement.*

GERMAIN NOUVEAU.

LA BELLE VIOLE. — CIRE DE H. CROS.

Dessin de l'auteur, gravé par A. Prunaire.



*La Dame qu'a fait vivre à jamais Du Bellay,
De ses doigts en fuseaux gratte ici la viole,
Chantant quelque orgueilleuse et rythmique parole
Échappée à l'amant de bonheur accablé.*

LA SCIENCE DE L'AMOUR

Très-jeune, j'eus une belle fortune et le goût de la science. Non de cette science en l'air qui, prétentieuse, croit pouvoir créer le monde de toutes pièces et voltige dans l'atmosphère bleue de l'imagination. J'ai pensé toujours, d'accord avec la cohorte serrée des savants modernes, que l'homme n'est qu'un sténographe des faits brutaux, qu'un secrétaire de la nature palpable ; que la vérité conçue non dans quelques vaines universalités, mais dans un volume immense et confus, n'est abordable partiellement qu'aux gratteurs, rogneurs, fureteurs, commissionnaires et emmagasineurs de faits réels, constatables, indéniables ; en un mot qu'il faut être fourmi, qu'il faut être ciron, rotifère, vibrion, qu'il faut n'être rien ! pour apporter son atome dans l'infinité des atomes qui composent la majestueuse pyramide des vérités scientifiques. Observer, observer, surtout ne jamais penser, rêver, imaginer : voilà les splendeurs de la méthode actuelle.

C'est avec ces saines doctrines que je suis entré dans la vie ; et, dès mes premiers pas, un projet merveilleux, une vraie aubaine scientifique m'est venue à l'esprit.

Quand j'apprenais la physique, je me suis dit :

On a étudié la pesanteur, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la lumière. L'équivalent mécanique de ces forces est ou sera sans conteste déterminé d'une façon rigoureuse. Mais tous ceux qui travaillent à l'expression de ces éléments du savoir futur n'ont dans le monde qu'un piètre rôle.

Il est d'autres forces que l'observation sagace et patiente doit

soumettre à l'esprit du savant. Je ne ferai pas de classifications générales, parce que je les considère comme funestes à l'étude et que je n'y entends rien. Bref, j'ai été amené (comment et pourquoi, je ne sais pas) à entreprendre l'étude *scientifique* de l'amour.

Je n'ai pas un physique absolument désagréable, je ne suis ni trop grand ni trop petit, et personne n'a jamais affirmé que je fusse brun ou blond. J'ai seulement les yeux un peu petits, pas assez brillants, ce qui me donne un aspect d'hébétude utile dans les sociétés savantes, mais nuisible dans le monde.

De ce monde, d'ailleurs, malgré tant d'efforts méthodiques, je n'ai pas une connaissance bien nette, et c'est un vrai chef-d'œuvre de sang-froid que d'y avoir pu, sans attirer l'attention, poursuivre mon but austère.

Je m'étais dit : Je veux étudier l'amour, non comme les Don Juan, qui s'amuse sans écrire, non comme les littérateurs qui sentimentalisent nuageusement, mais comme les savants sérieux. Pour constater l'effet de la chaleur sur le zinc, on prend une barre de zinc, on la chauffe dans l'eau à une température rigoureusement déterminée au moyen du meilleur thermomètre possible ; on mesure avec précision la longueur de la barre, sa ténacité, sa sonorité, sa capacité calorique, et on en fait autant à une autre température non moins rigoureusement déterminée.

C'est par des procédés aussi exacts que je me proposai (projet remarquable à un âge si tendre — vingt-cinq ans à peine) d'*étudier* l'amour. Difficile entreprise.

Généralement, je ne sais par quelle répugnance gênante et même coupable les gens amoureux se soustraient obstinément à tout examen scientifique ; et cela particulièrement dans les instants où l'examen serait fructueux. Ceci acquis, mon plan fut bien vite arrêté.

Pour étudier l'amour, me dis-je, il faut prendre le meilleur poste d'observation. Le confident le plus intime est congédié lors des minutes caractéristiques. Il n'y a que les meubles, quelquefois un chien, un chat, qui assistent à ces mystères qu'une inexplicable fatalité a dérobés jusqu'ici à l'analyse. Je n'ai donc

qu'une ressource, c'est de jouer personnellement le rôle d' amoureux.

N'ayant guère de charmes, vu que le peu qui m'en avait été accordé par la nature s'était étioilé à l'ombre des bibliothèques et aux odeurs des laboratoires, j'eus recours à mon profond savoir pour me rendre digne des rêves féminins.

Oh ! les merveilleux cosmétiques, rouge puéril insoluble, noir bleuâtre des yeux sans sommeil, huiles pour rendre la peau diaphane, galvanisations pour me donner du galbe aux jambes, que j'ai inventés, à cette époque ! Mais je n'étais pas assez naïf pour compter seulement sur l'aspect de ma physionomie, sur l'allure de ma personne. Il me fallait apprendre à fond ces riens charmants qui séduisent les jeunes filles, ces futilités ridicules qui nous soumettent le beau sexe.

J'allai trouver Chopin et lui demandai :

« Vous avez beaucoup joué du piano dans le monde. Quelle est la musique qui plaît le plus aux femmes ? »

Il me répondit sans hésiter : « La Rêverie de Rosellen. »

— Quarante mille francs, si vous voulez m'enseigner à jouer parfaitement cette rêverie. »

Chopin, ridiculement impratique, se récusa et me recommanda M. K**, un de ses élèves, comme plus fort que lui-même (ce qui était du reste vrai). M. K** accepta les quarante mille francs, et, probe, m'apprit uniquement à jouer la Rêverie de Rosellen.

J'étais armé de ce côté.

J'allai trouver Musset et lui demandai : « Quelle est la poésie qui plaît le plus aux femmes ? »

Musset posa l'index sur le sourcil et me dit : « L'Acrostiche. »

— Voici cinquante mille francs, apprenez-moi l'Acrostiche.

Musset, bohème indécrottable, ne comprit pas que j'étais sa providence et me renvoya à M. W** (je ne veux pas révéler son nom), élève que je trouve bien plus fort que son maître.

W** prit les cinquante mille francs et me fit une exquisite collection d'acrostiches, sur tous les noms du martyrologe féminin. Chaque nom avait trois versions, blonde, brune et châtaine. Il y

eut en outre promesse écrite de livraison pour les cas imprévus. Ainsi muni, j'entrai résolûment dans le monde.

Après de nombreux insuccès (tant il est vrai qu'on n'apprend rien que par expérience), insuccès inutiles à raconter, je trouvai enfin mon affaire. Ce fut dans une famille habitant le Marais, dans un de ces vieux hôtels de président du Parlement.

Tout le premier étage servait de magasin de papier, et par le grand escalier de pierre à rampe patiemment forgée on montait d'interminables marches jusqu'à l'étage supérieur, où habitait M. D*** et sa famille. L'aspect honnête, oublié, de cette maison me plut tout d'abord la première fois que j'y vins.

M. D*** avait cédé au mari de sa fille aînée le magasin de papier d'au-dessous. Autrefois, la plume à l'oreille et l'œil aux ballots, il y avait acquis une fortune assez ronde pour assurer une dot raisonnable à sa fille cadette, tout en se gardant de quoi irriter les *espérances* de ses gendres.

On recevait tous les samedis. De toutes petites réceptions, thé, petits gâteaux, etc. C'était pour marier la fille qu'on se livrait à ces joies simples, et qu'en outre les autres soirs de la semaine on promenait ladite fille dans toutes les maisons du même monde. J'avais parcouru un nombre immense de ces intérieurs, sautant consciencieusement au bruit des polkas et des quadrilles que les mamans complaisantes font suinter de leurs doigts mous. Comme on me rencontrait partout, je sus me faire inviter chez M. D***. J'avais déterminé, par une suite d'examens comparatifs, que la complexion de M^{lle} D*** était, plus que celle de toute autre jeune fille proposée, convenable à mes projets.

La position était excellente. On me recevait en vue d'un mariage possible; on faisait donc attention à moi, on me mettait en relief, adroitement, de manière à ne pas rebuter le caractère peut-être fantasque de la jeune personne.

Mais j'avais mon plan arrêté. Comme il est de notoriété ancienne que le mariage n'a aucun rapport avec l'amour, il fallait manœuvrer pour éviter cette conclusion désastreuse qui m'avait déjà été offerte souvent et que j'avais fuie, non sans me compromettre un peu.

Je commençai donc à donner quelques conseils à la mère au sujet de son embonpoint exagéré, cela dans les limites de la politesse la plus exquise et même de la plus candide bienveillance, bien entendu.

Ces conseils lui firent prendre une voix aigre-douce, et provoquèrent une profession de foi politique pour laquelle je pris quelques réserves. Je m'en tins là cependant, ne voulant pas hâter les choses, et je me mis à causer, l'air un peu triste et préoccupé, avec la demoiselle. Je m'arrêtais au milieu de phrases dont le diable, pas plus que moi, n'eût trouvé la suite :

« Il y a des cas où l'âme doit planer au-dessus des complexités... »

Ou bien :

« Le cœur est un esclave dont la chaîne... Le cœur est un esclave qui ne saurait obéir..., etc. »

Puis, après un soupir, j'allais m'asseoir au piano et l'irrésistible Réverie de Rosellen me valait de délicieux regards de soumission par-dessus l'épaule de la jeune personne versant le thé.

Elle s'appelait Virginie et elle était châtaine. Ma collection d'acrostiches contenait ce cas particulier sous la forme qu'on va lire :

*V*ous ne connaissez pas tous nos rêves de fièvre
*I*ndomptable, où le feu qui brûle notre lèvre
*R*end la vie impossible en ces salons railleurs.
*Q*u'à force pourtant à vos regards (j'en suis comme ivre,
*I*vre d'azur profond), je me reprends à vivre,
*N*âif, aimant les bois. Si nous étions ailleurs,
*I*l faudrait oublier famille, honneur, patrie,
*E*t penser que je suis tout cela, ma chérie.

Ces vers, corrigés par mon ami le poète W*** d'après la situation, se prêtaient merveilleusement à mes projets de détournement. Dès que je les eus adroitement glissés dans la main moite de Virginie, la pauvre fut désormais soumise à ma puissance.

Un soir, en prenant ma tasse de thé, je pressai ses petits doigts par-dessous la soucoupe Émotion, ou peut être intention de ma part, la tasse tomba, se cassa sur le coin du piano, et le thé, bouil-

lant, sucré, avec son nuage de lait, inonda mon superbe pantalon gris perle.

« Maladroit que je suis ! dis-je en pâlisant sous la brûlure, insignifiante du reste. Je vous ai perdu votre robe, mademoiselle.

— Tu n'en fais jamais d'autres, Virginie, dit la mère.

— Madame, je vous assure que c'est moi, en posant la tase sur le bord du piano...

— D'ailleurs, la bonne peut offrir le thé et les sirops. »

La jeune fille disparut. Oh ! si j'avais pu assister à la nuit qu'elle dut passer !

Bref, je pondérai si bien mes faits et gestes que la froideur des parents crût exactement comme l'amour de la fille. Subséquemment j'eus des mots à voix basse avec celle-ci : elle était malheureuse, ses parents me détestaient... il fallait les ménager, etc.

J'ai l'air de faire du roman, mais on se tromperait en me croyant une pareille légèreté d'esprit. Ce que j'ai dit, aussi brièvement que possible, était nécessaire. Maintenant la science proprement dite commence.

Nous échangeâmes nos portraits. Le mien était photographié sur émail, encadré d'or, avec une chaînette minuscule, pour être porté sous les vêtements.

Ce portrait contenait, caché entre une plaque d'ivoire et l'émail, deux thermomètres à *maxima* et à *minima*, deux chefs-d'œuvre de précision sous des dimensions si petites.

Ainsi je pouvais vérifier les modifications à la température normale d'un organisme affecté d'amour.

Sous des prétextes souvent difficiles à inventer, je me faisais rendre pour quelques heures le portrait, je prenais note des nombres à leur date et j'amorçais de nouveau les thermomètres.

Un soir que j'avais dansé deux fois avec une petite dame brune, je me rappelle avoir constaté un abaissement de température de quatre dixièmes, suivi ou précédé (rien ne m'a fait connaître l'ordre des phénomènes) d'une élévation de sept dixièmes. Voilà des faits.

Quoi qu'il en soit, tout étant préparé, je pris les mesures sui-

vantes. Je dis à M. D*** : « La propriété, c'est le vol » (ce n'est pas de moi, ce n'est pas neuf, mais ça porte toujours); à M^{me} D**, qui avait fait une fausse couche dont elle parlait trop souvent : « La femme, au point de vue économique et social, peut et doit être considérée comme une usine à fétus » ; et je fredonnai, sur l'air *Près d'un berceau*, quelques vers d'une chanson de W***, intitulée : *Près d'un bocal* :

... Je le voyais en blanc faux-col,
Frais substitut aux dignes poses..
S'il n'était pas dans l'alcool,
Comme il eût fait de grandes choses !

Puis j'insinuai dans la main de Virginie ce billet :

« Je vous expliquerai tout, après. Brouille absolue entre vos parents et moi. L'idéal, le rêve, le prisme de l'impossible, voilà ce qui nous attend. Pour vivre il faut aimer... Il y a une berline en bas : viens, ou je me tue et tu es damnée. »

C'est ainsi que je l'enlevai.

Les facilités que j'avais trouvées dans cette entreprise me stupéfiaient, lorsqu'en chemin de fer je regardai cette jeune fille, élevée tranquillement, destinée peut-être à quelque employé médiocre, et qui me suivait à la faveur d'une série de formules sentimentales, que je n'avais pas inventées, du reste, et que vraiment j'expliquerais insuffisamment.

Nous allions quelque part, on le suppose.

J'avais en effet depuis longtemps préparé, avec ma sagacité personnelle, une délicieuse et méthodique installation dont le but apparaîtra ci-dessous.

Il y avait trois heures de chemin de fer, beaucoup de temps pour l'effarement, les sanglots, les palpitations. Heureusement que nous n'étions pas seuls dans le compartiment.

J'avais préalablement étudié, autant qu'il se peut, la situation dans des romans :

« Tu... Vous me sacrifiez tout... Comment reconnaître... » Puis après un silence : « Je t'aime, je vous aime... Oh ! les voyages avec la bien-aimée ! L'horizon rougit le soir, ou le matin s'emperle à

l'aurore, et l'on est tous deux face à face, après la distraction ou le sommeil, dans des pays à parfums nouveaux. »

Je m'étais fait faire la phrase par mon ami le poète W***.

Nous arrivons, elle comme un oiseau mouillé, moi ravi du succès initial de mes recherches. Car, sans me laisser entraîner à la vanité romanesque de cet *enlèvement*, j'avais durant tout le voyage, en rassurant la pauvre jeune fille effarouchée, adroitement appliqué entre sa dixième et sa onzième côte un cardiographe à fonctionnement prolongé, si exact que M. le Dr Maret, à qui j'en dois la description idéale, se l'était refusé par économie.

Puis, une voiture nous prit à la gare. Terreur, embarras, ivresse inquiète de la demoiselle. Faiblement repoussés, mes embrassements permettaient au cardiographe d'enregistrer les expressions viscérales de la situation.

Et dans le délicieux boudoir où, mettant ses mains sur ses yeux, elle se reprochait sa rupture définitive avec les exigences de la morale et de l'opinion, je pus heureusement procéder à la détermination exacte (le moment était d'absolue importance) du poids de son corps. Voici comment :

Elle s'était laissée aller sur un sofa, perdue en ses pensées. M'arrêtant, ému, ravi de la contempler, je pressai du talon un bouton de sonnerie électrique ménagé sous le tapis, et, à côté, dans un cabinet secret, au bout du levier de bascule dont le sofa occupait l'autre bout, Jean (domestique dévoué et prévenu) put constater le poids de la demoiselle habillée.

Je me jetai à côté d'elle et je lui prodigai toutes les consolations possibles, caresses, baisers, massage, hypnotisme, etc., consolations pourtant non définitives, vu mon plan de recherches.

Je passe sur les transitions qui m'amènèrent à faire tomber ses derniers vêtements, toujours sur le sofa, et à l'emporter dans l'alcôve où elle oublia famille, opinion, société.

Pendant ce temps-là, Jean pesait les habits laissés, bas et bottines compris, sur ledit sofa, de manière à obtenir par soustraction le poids net du corps de la femme.

D'ailleurs, dans la chambre où, ivre d'amour, elle s'abandon-

nait à mes transports fictifs (car je n'avais pas à perdre mon temps), nous étions comme dans une cornue. Les murs doublés de cuivre empêchaient tout rapport avec l'atmosphère; et l'air, à son entrée d'abord, à sa sortie ensuite, était analysé d'une manière rigoureuse. Les solutions de potasse des appareils à boule révélaient, heure par heure, à d'habiles chimistes la présence quantitative de l'acide carbonique. Je me souviens de nombres curieux à ce sujet, mais ils manquent de la précision justement exigée dans les tables, puisque ma respiration à moi, non amoureux, était mêlée à la respiration de Virginie, vraie amoureuse. Qu'il me suffise de mentionner en gros l'excès d'acide carbonique lors des nuits tumultueuses où la passion atteignait ses *maxima* d'intensité et d'expression numérique.

Des bandes de papier de tournesol habilement distribuées dans les doublures de ses vêtements m'ont révélé la réaction constamment très-acide de la sueur. Puis les jours suivants, puis les nuits suivantes, que de nombres à enregistrer sur l'équivalent mécanique des contractions nerveuses, sur la quantité de larmes sécrétées, sur la composition de la salive, sur l'hygroscopie variable des cheveux, sur la tension des sanglots inquiets et des soupirs de volupté!

Les résultats du *compteur pour baisers* sont particulièrement curieux. L'instrument, qui est de mon invention, n'est pas plus gros que ces appareils que les bateleurs se mettent dans la bouche pour faire parler Polichinelle, et qu'on désigne sous le nom de *pratique*. Dès que le dialogue devenait tendre et que la situation s'annonçait comme opportune, je mettais, en cachette, bien entendu, l'appareil monté entre mes dents.

J'avais eu jusque-là assez de dédain pour ces expressions de « mille baisers » qu'on met à la fin des billets amoureux. Ce sont, me disais-je, des hyperboles passées dans la langue vulgaire, d'après certains poètes de mauvais goût, comme Jean Second, par exemple. Eh bien, je suis heureux d'apporter une vérification expérimentale à ces formules instinctives que bien des savants avaient, avant moi, considérées comme absolument chimériques. Dans l'espace d'une heure et demie à peu près, mon compteur avait enregistré *neuf cent quarante-quatre baisers*.

L'instrument placé dans ma bouche me gênait; j'étais préoccupé de mes recherches, et d'ailleurs les activités feintes n'égalaient jamais les réelles. Si l'on tient compte de tout cela, on verra que ce nombre de neuf cent quarante-quatre peut être souvent dépassé par les gens violemment amoureux.

Cette exquise période de bonheur pour elle et de fructueuses études pour moi dura quatre-vingt-sept jours. J'avais établi la série de faits décisifs sur lesquels la *science de l'amour* doit nécessairement se fonder, sauf la neuvième et dernière partie dans ma subdivision. Cette neuvième partie a pour titre : *Les effets de l'absence et du regret*.

L'étude devenait délicate, heureusement que je pouvais compter sur Jean (domestique dévoué) et sur mes fidèles préparateurs, physiciens, chimistes, naturalistes.

« Virginie, dis-je donc un matin, rêve bleu de ma vie, étoile de mon avenir blafard, j'ai oublié dans tes bras quelques billets à ordre qu'on a protestés. Je dois donc momentanément me soustraire aux lueurs de tes yeux, au magnétisme de tes baisers, à l'éblouissement de tes étreintes, et aller laver cette tache de ma vie commerciale. »

La scène qu'elle me fit compléta ce que j'avais déterminé dans quelques scènes précédentes relativement au *Mécanisme du dépit*.

Et je partis, inflexible, non sans laisser des instructions précises à tous mes préparateurs pour qu'ils prissent les dernières notes nécessaires à mon mémoire, dont l'effet académique s'annonçait désormais comme devant être foudroyant.

A dire vrai pourtant, j'étais fatigué de ces recherches si patientes. Quand un chimiste étudie avec la plus grande ferveur un genre de réactions, une théorie générale, il peut du moins, aux heures de repas ainsi que pendant la nuit, quitter son laboratoire et abandonner son esprit aux faits ordinaires de la vie. Le problème que je poursuivais ne m'avait pas donné de ces congés. Il fallait être toujours prêt aux expériences; il fallait, fuyant toute distraction, se tenir constamment à l'affût des phénomènes

innombrables et compliqués qui surgissent dans ce qu'on appelle une intrigue amoureuse.

Aussi je profitai de ce répit au travail ardu. Sûr de mes subordonnés, j'oubliai un instant, dans les bals de barrières, dans les maisons de plaisir recommandées, cette tension intellectuelle ininterrompue que j'avais religieusement subie pour la plus grande gloire de la science.

En revenant, dans le wagon, je me félicitais intérieurement de mon œuvre colossale accomplie. Je me disais, justement, que mon mémoire serait un colossal coup de tamtam dans le monde savant, quelque chose comme les *Principes* de Newton ou toute autre révélation analogue.

Une si louable opiniâtreté, pensais-je, en me reposant sur les coussins de la voiture qui de la gare me conduisait à la villa, et le désintéressement de frais si considérables va enfin trouver sa récompense !

« Madame est sortie depuis trois jours, me dit-on, quand je fus chez moi.

— Sortie depuis trois jours ! Ce n'est pas possible...

— Elle a laissé une lettre pour monsieur. »

Voici la lettre :

« Vous seriez un misérable, monsieur, si vous n'étiez si bête.

« Oh ! comme je m'ennuyais chez mes parents depuis mes études au Conservatoire ! Vous n'avez pas compris que j'ai été bien heureuse de vous trouver pour sortir de la baraque paternelle. Merci tout de même, cher ami.

« Jules W***, votre ami, m'avait expliqué vos projets.

« Il faut que vous soyez bien jeune, sans en avoir l'air, pour croire que c'est là ce qu'on apprend avec les femmes.

« A propos, j'ai trouvé tous vos instruments, tous vos registres. J'étais nerveuse (pourtant vous m'êtes bien indifférent !) et j'ai tout cassé, tout brûlé.

« J'ai même découvert le mystère du scapulaire que vous m'aviez laissé. Vos thermomètres, vos hygromètres (c'est le mot, je crois), autant de mouchards, sont en miettes.

« Et puis, quels renseignements auriez-vous eus d'après moi sur l'amour ? Vous m'avez toujours ennuyée au possible... Votre ami Jules m'avait amusée et peut-être émue, avec ses audaces bohémiennes. Vous, jamais...

« Il faisait trop triste dans vos boudoirs à trucs.

« Adieu, mon petit savant. Je vais me dégourdir sur les planches, à l'étranger. Un grand seigneur russe, moins sérieux et plus sensible que vous, m'emporte dans sa malle.

« VIRGINIE. »

Tous mes espoirs de gloire anéantis, six cent mille francs (les trois quarts de ma fortune) dépensés en pure perte, la science retardée, en cette question, de plusieurs siècles : tel est le tableau qui me passa devant l'esprit à la lecture de cette lettre. N'en voulant rien croire, je parcourus la villa de la cave au grenier.

Désastre effroyable ! tout en effet était brisé, pilé sous les talons de ses bottines ; les documents brûlés voltigeaient çà et là comme un essaim de papillons noirs.

Et, dernière raillerie de la fatalité, je sentis en marchant dans ces chambres vides, parmi les ruines de mon avenir, je sentis le regret de la fuite de Virginie ! Oui, je regrettais cette femme plus que mes meilleurs travaux perdus ! Et j'allai m'évanouir, ô honte ! en m'enfouissant dans l'oreiller pour y retrouver l'odeur des cheveux que je ne devais plus toucher.

Pour comble, perdant l'occasion d'enregistrer les éléments analytiques d'un si profond déchirement, d'un ensemble si particulier de sensations violentes, je ne pensai pas à m'appliquer le cardiographe !

CHARLES CROS.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE

Quatre-vingt-treize, par VICTOR HUGO. — 3 vol. in-8°.
MICHEL LÉVY frères, éditeurs.

Un livre nouveau de Victor Hugo a toujours ce privilège de soulever autant de colères que d'admiration, double cri qui est le bruit même de la gloire. Il a suscité sous toutes leurs formes la haine et l'enthousiasme ; jamais il n'a rencontré l'indifférence. — Mais la dernière publication du grand poète devait, par son titre seul, passionner bien autrement les esprits, à un moment où toutes les rancunes du passé se soulèvent dans un suprême effort contre l'œuvre inébranlable de la Révolution française. Le terrible et glorieux millésime inscrit au fronton du livre exaspérait d'avance le parti de la réaction, peu scrupuleux dans l'expression de ses jugements téméraires. Sur le simple intitulé de l'un des chapitres (*le Massacre de la Saint-Barthélemy*), un grand journal ne reprochait-il pas furieusement à l'auteur de prétendre à tort justifier les massacres de septembre par d'autres égorgements beaucoup plus dignes de respect ? — Supposition purement gratuite et d'autant plus plaisante que le chapitre incriminé, malgré son titre terrible, retrace non pas des scènes d'horreur et de sang, mais un petit drame, adorable d'innocence et de vérité enfantine, entre trois personnages dont le plus âgé n'a que quatre ans.

Car, contrairement à l'attente d'une partie du public, *Quatre-*

vingt-treize n'est pas, à proprement parler, un roman historique. Fidèle à sa théorie esthétique, le poète ne croit pas permis aux romanciers de déranger dans leur repos les grandes figures du passé pour leur faire jouer un rôle purement imaginaire et qui, parfois même, contraste scandaleusement avec ce que l'on sait de leur caractère et de leurs passions. Cette fois, comme toujours, il s'est contenté de demander à l'évocation d'une époque morte un tableau aussi vivant et aussi fidèle que possible, pour servir de *fond* au drame, tout entier de son invention. D'ailleurs, rien qui rappelle la vulgaire intrigue de roman, pas même l'obligée histoire d'amour, dont la banalité revêt des formes si exquises et si puissantes chez l'auteur des *Misérables*, des *Travailleurs de la mer*, de *l'Homme qui rit*. L'intérêt principal (et ce n'est pas un des moindres traits du génie de l'auteur) se trouve concentré sur les trois petits enfants d'une pauvre, sur ce groupe souriant et nu, jeté par le hasard au milieu de la plus formidable mêlée des passions humaines, et, par sa faiblesse même, désarmant toutes les fureurs : telle une pauvre nichée d'oiseaux gisant à terre au plus épais d'une bataille, et que, par un miracle, ne broieraient ni l'éparpillement infini de la mitraille, ni les pieds innombrables des chevaux !

Nous venons trop tard pour entreprendre une analyse, même rapide, d'un roman que nos lecteurs connaissent déjà, ou dont ils savent au moins la donnée par les innombrables comptes rendus de la presse quotidienne. Notre désir est seulement de signaler ce qui, aux points de vue littéraire et philosophique, nous a le plus frappé dans l'œuvre nouvelle.

Les idées que l'auteur met aux prises sont incarnées dans trois personnages principaux, inégalement sympathiques, mais chacun logique et entier dans son rôle, Victor Hugo n'étant pas de ceux qui, pour faire prévaloir une cause, dissimulent ce qu'il peut y avoir de grand et de digne d'admiration dans celle du parti adverse. Ainsi l'ancien régime est superbement personnifié dans le marquis de Lantenac, chef de l'insurrection vendéenne : un vieillard froid et hautain, taciturne ou éloquent, suivant l'occasion, d'une résolution inflexible, et cruel comme un ancien homme de plaisir ! Trop intelligent pour croire, ce grand sei-

gneur sceptique n'en accepte pas moins l'alliance de la foi religieuse, nécessaire au maintien de la tradition monarchique. — Quant à la Révolution, des deux hommes qui la représentent, l'un, Cimourdain, est un prêtre défroqué qui, sous le coup du trouble jeté en lui par l'effondrement de ses croyances premières, s'est réfugié désespérément dans la conception d'une justice sévère, absolue, sans atténuation quelconque; apportant à tort, dans le domaine de la conscience, l'implacable rigueur des deductions mathématiques; fanatique enfin dans son utopie humanitaire comme il l'eût été peut-être, à une autre époque, dans les rêves théocratiques. — L'autre, Gauvain, qui est le propre neveu de Lantenac, et qui a renoncé à ses privilèges et à son titre pour combattre contre ses proches dans les rang du peuple, est une admirable figure de soldat pur et fier, inaccessible aux faiblesses, mais sans défense contre les pitiés, intrépide dans le combat et doux après la victoire. Il a compris, celui-là, le bel axiome juridique : *Summum jus, summa injuria*; il est en garde contre les conceptions surhumaines, et par cela même inhumaines; son idole, à lui aussi, est la justice, mais la justice tempérée par la douceur. Il était impossible de donner aux grandes idées modernes un plus généreux, plus héroïque et plus noble représentant!

Si, des personnages fictifs, nous passons aux hommes de l'histoire, que Victor Hugo a évoqués au second plan de son action dramatique, il y a tout d'abord une chose à son honneur : c'est d'avoir évité l'erreur où sont tombés de nos jours tant d'historiens, grands et petits, et jusqu'aux plus illustres, prenant parti qui pour un tribun, qui pour un autre, et croyant chacun relever la gloire de son héros de prédilection en déchirant celui d'un confrère. N'y a-t-il pas là quelque puérilité? Et tous ces hommes, inégaux sans doute de vertu ou de talent, les uns incorruptibles, les autres corrompus, mais purifiés par l'héroïsme de leur fin; les uns proscriptionnaires et les autres victimes, mais réconciliés dans la mort par les grandes pensées communes, tous ces hommes ne doivent-ils pas être unis pour nous dans le bienfait de la synthèse révolutionnaire? — Tel paraît être le sentiment de l'auteur, faisant revivre dans une fresque puissante les

tumultes de la *Convention*, et, avec l'impartialité d'un grand peintre, donnant d'un trait, d'un mot, à chaque groupe, à chaque individu, le relief et le mouvement. — Même largeur de procédé, même intensité de vie dans l'évocation de ce trio tragique, Danton, Marat et Robespierre, s'apostrophant comme des juges d'enfer dans un cabaret de la rue du Paon! « Querelles de tonnerres! » dit l'auteur; et pour prouver que le mot n'est pas emphatique, il suffit de citer un court fragment de cette étrange conversation, au moment où les colères touchent à leur paroxysme. C'est Marat qui parle: « Ah! vous êtes jeunes, vous. Quel âge as-tu, Danton? trente-quatre ans. Quel âge as-tu, Robespierre? trente-trois ans. Eh bien, moi, j'ai toujours vécu, je suis la vieille souffrance humaine, j'ai six mille ans.

— C'est vrai, répliqua Danton, depuis six mille ans Caïn s'est conservé dans la haine comme le crapaud dans la pierre. Le bloc se casse, Caïn saute parmi les hommes, et c'est Marat.

— Danton! cria Marat, et une lueur livide apparut dans ses yeux.

— Eh bien, quoi? » dit Danton....

Ce langage, dans sa terrible et magnifique sonorité, ne justifie-t-il pas amplement la citation virgilienne qui sert de titre au chapitre: *Magna testantur voce per umbras...*?

Avant de signaler quelques-uns des plus beaux épisodes de *Quatre-vingt-treize*, il faut mentionner encore, comme complétant le cadre historique de la fiction, le chapitre du premier volume qui est intitulé: *les Rues de Paris dans ce temps-là*: accumulation de détails caractéristiques, présentés dans ce pêle-mêle apparent qui est un des secrets du grand art et d'où se dégage la physionomie de cette tragique époque, plus saillante peut-être et plus curieuse encore que celle de la fameuse *Année 1819*, dans *les Misérables*. Puis, au milieu du second volume, une admirable étude sur la Vendée, où l'héroïque et absurde résistance de ce malheureux pays à l'émancipation générale est expliquée, dans sa possibilité, par la nature redoutable de ses forêts, où des cryptes séculaires se prêtent à la vie souterraine; dans ses causes, par l'immémoriale oppression qui avait déposé au fond des âmes une stupeur voisine de l'aveuglement. « Depuis deux mille ans,

le despotismes sous toutes ses espèces, la conquête, la féodalité, le fanatisme, le fisc, traquaient cette misérable Bretagne éperdue.... Les hommes se terraient. — L'épouvante, qui est une sorte de colère, était toute prête dans les âmes, et les tanières étaient toutes prêtes dans les bois, quand la République française éclata. La Bretagne se révolta, se trouvant opprimée par cette délivrance de force. Méprise habituelle aux esclaves. » Il faut lire ces pages admirables ; quelques lignes peuvent en donner une idée, mais ne sauraient résumer tout ce qu'elles contiennent d'intuition profonde et d'énergie condensée.

Comme romancier, Victor Hugo, pour l'invention et pour le relief dramatique des épisodes, ne pouvait se dépasser lui-même. Mais jamais peut-être l'action n'avait été si rapide ni l'enchaînement des événements si logique. Tout le long du premier volume, le lecteur est mené haletant à travers des péripéties dont l'intérêt ne cesse pas de croître. La battue du bois de la Saudraie, qui ouvre le livre, et où le bataillon parisien du Bonnet-Rouge, au lieu de l'embuscade redoutée, rencontre et adopte une mère avec ses petits enfants sans asile ; — le duel épique de l'homme et de la caronade dans l'entre-pont du navire *la Claymore* ; l'acte de justice terrible qui accompagne la première apparition de Lantenac ; l'héroïque défense du vaisseau royaliste, pris entre des écueils et la flotte républicaine, et s'amarrant sur ses quatre ancres pour un combat sans espoir ; la situation désespérée du marquis, seul dans une barque fugitive avec Halmalo, le frère de l'homme qu'il a fait fusiller, et le mouvement d'audacieuse éloquence grâce auquel, renversant les rôles, le vieillard sans armes fait demander grâce au jeune homme menaçant et armé, que de tableaux (pour ne citer que les principaux) saisissants, inoubliables et destinés à la rapide popularité des choses à la fois simples et grandes !

L'action, retardée dans le second volume par les développements historiques dont nous avons parlé, se renoue dans le troisième, plus rapide encore et plus émouvante, coupée seulement de temps en temps par les jeux imperturbablement tranquilles et le babil adorable des trois innocents : René-Jean, Gros-Alain et Georgette. Chose curieuse, que le plus grand écrivain du

siècle, et celui qui a fait vibrer le plus tragiquement la corde d'airain, soit aussi le seul qui sache écouter et rendre, dans sa grâce naïve, le verbiage à peine articulé des petits enfants, insaisissable et frais comme la poussière d'une aile de papillon. Ici, cela va jusqu'au gazouillement, et cela fait un contraste d'autant plus exquis avec le terrible bruit du canon qui gronde dans le récit. — Puis nous assistons à la course douloureuse, affolée, de la mère en quête de ses trois enfants détenus comme otages, et qui les retrouve au moment précis où ils vont périr dans l'incendie allumé par les gens de Lantenac. Là, le poète, toujours si vrai dans l'expression des grandes douleurs, a trouvé une fois de plus des accents sublimes :

« Elle jeta un cri effrayant.

« Ce cri de l'inexprimable angoisse n'est donné qu'aux mères. Rien n'est plus farouche et rien n'est plus touchant. Quand une femme le jette, on croit entendre une louve ; quand une louve le pousse, on croit entendre une femme. — Ce cri de Michelle Fléchard fut un hurlement. Hécube aboya, dit Homère. »

Et un peu plus loin : « Cette figure, ce n'était plus Michelle Fléchard, c'était Gorgone. Les misérables sont les formidables. La paysanne s'était transfigurée en Euménide. Cette villageoise quelconque, vulgaire, ignorante, inconsciente, venait de prendre brusquement les proportions épiques du désespoir. Les grandes douleurs sont une dilatation gigantesque de l'âme ; cette mère, c'était la maternité. Tout ce qui résume l'humanité est surhumain. Elle se dressait là, au bord de ce ravin, devant cet embrasement, devant ce crime, comme une puissance sépulcrale ; elle avait le cri de la bête et le geste de la déesse ; sa face, d'où tombaient des imprécations, semblait un masque de flamboiement. Rien de souverain comme l'éclair de ses yeux noyés de larmes ; son regard foudroyait l'incendie. »

Le dévouement soudain du marquis de Lantenac, échappé miraculeusement à ses ennemis, et qui retourne sur ses pas, affrontant l'incendie, la captivité et la mort, pour sauver les trois petits enfants d'une mendiante, voilà l'un des plus beaux incidents du livre et celui qui a soulevé peut-être les critiques les plus vives. On invoque les règles de l'art, qui ne permettent pas

de donner un démenti à la logique des caractères. Mais il n'y a rien là qui implique, chez ce dur vieillard, une renonciation absolue et définitive de tout son passé; il n'y a qu'un mouvement instinctif, irréfléchi, de pitié subite. L'humanité se réveille, pour une minute peut-être, dans les entrailles de ce cœur endurci. Les caractères *tout d'une pièce* sont de pures abstractions; et c'est dans ces révoltes soudaines du cœur, de la chair, si l'on veut, contre l'esprit, dans ces surprises toujours possibles de la sensibilité, que nous semble être la vérité psychologique.

Toute la dernière partie du roman est traitée de façon à subjuguer le plus revêché sous une émotion croissante. Le combat que le commandant Gauvain soutient dans sa conscience, avant de se décider à faire évader son oncle Lantenac, ne le cède pas au chapitre analogue des *Misérables*. Sa comparution devant la Cour martiale, sa condamnation à mort, prononcée malgré les efforts désespérés du brave sergent Radoub, sont des succès dont la grandeur n'est dépassée que par la visite nocturne du juge au condamné dans son cachot. L'immortelle sérénité de Socrate, employant ses derniers instants à s'entretenir de philosophie avec ses disciples, pâlit auprès de l'entrevue étrangement solennelle où ces deux hommes, le maître et l'élève, l'inflexible et le clément, qui, bien que l'un fasse mourir l'autre, n'ont dans le cœur que des sentiments de tendresse mutuelle, discutant entre eux le moyen de hâter les destinées meilleures promises à l'humanité. L'enthousiasme qui déborde en ce superbe dialogue se communique si bien au lecteur, sa pensée s'emplit d'un éblouissement si lumineux, que l'horreur du dénoûment, fait d'une exécution capitale et d'un suicide, disparaît noyée dans une immense sensation d'aurore. Telle est la puissance du sublime, et ainsi se trouve justifiée le titre prestigieux de ce dernier chapitre : *Et cependant le soleil se lève!*

Si abrégé, si hâtif que soit ce commentaire, il ouvre encore sur l'œuvre dernière de Victor Hugo une perspective assez large pour qu'on voie ce qu'il faut penser des accusations de décadence et de sénilité reproduites périodiquement contre ce vigoureux génie. La persistante grandeur de ce poète, qui depuis un demi-siècle marche toujours en tête du mouvement contempo-

rain, est importune, cela se conçoit, à quelques esprits chagrins. Devant leurs attaques on ne peut que sourire ; ou, si elles se produisent en vers ou en prose de quelque mérite, il suffit de mettre sous les yeux de leurs auteurs cette vérité qu'un juge excellent, M. Théodore de Banville, ne cesse pas, depuis plusieurs années, de proclamer sur tous les tons et sur tous les toits :

Parmi les hommes qui écrivent aujourd'hui, il n'en est pas un qui ne doive à Victor Hugo son initiation artistique et l'outil dont il se sert. »

L. VALADE.

* *

Les Chansons joyeuses, de MAURICE BOUCHOR. — Paris, 1874.
CHARPENTIER et Cie, 28, quai du Louvre.

Le BEAU résulte d'un ensemble de rapports supérieurement unifiés qui ne se mesurent point aux nécessités de la terre.

Il est une erreur très-répandue sur le beau, c'est de croire qu'il dépend en quelque sorte de l'utile. — Un objet, dit-on, est *beau* lorsqu'il est *parfaitement* adapté à sa fonction. — Tel est le corps de l'homme ; tel est ce vase d'argile dont les anses sont bien placées ; telle est cette lampe de la campagne de Rome, où tout a été prévu et combiné pour la plus grande commodité, et où l'élégance s'est trouvée réalisée sans qu'on y pensât peut-être.

Il n'y a point de réactif qui puisse déceler le beau là où il se trouve, si ce n'est l'âme humaine se mettant en communion avec lui, dans la plénitude d'attention qu'elle peut donner, dans sa liberté totale, dans la pleine possession d'elle-même. Tout dans le corps de l'homme est également bien disposé pour sa fonction, et tout n'y est pas également beau. A côté de ce vase de forme pure, j'en placerais un autre de même capacité et tout aussi facile à manœuvrer : sa forme sera lourde et grossière. Quant à cette lampe qu'on trouve si souvent à Paris, dans les ateliers des pein-

tres, elle est d'invention ancienne ; et les fabricants, à travers les âges, n'ayant plus rien à y changer au point de vue de sa fonction, lui ont donné le *surplus de perfection*, qui est la beauté.

Toutes les fois que l'homme se crée un instrument nouveau, il le crée très-laid ; et si l'on suit les transformations qu'il y apporte avec les siècles, on constate que d'abord il le couvre d'ornements pour n'en pas voir la forme impure ; puis, à mesure que la beauté réelle s'y réalise, les ornements disparaissent, et enfin la perfection est acquise lorsque l'adaptation parfaite à la fonction s'est alliée intimement à la pureté la plus exquise de la forme

C'est ainsi que le violon a pu acquérir ses hautes qualités de beauté organique. Les armes défensives les plus anciennes ne rappellent-elles pas les abominables formes de nos poêles de fonte, et sont-elles moins horribles que l'affreux scaphandre ?

A quoi servent donc les beaux rythmes inventés par les musiciens et par les poètes, et les belles formes réalisées par les maîtres de l'art du dessin ? A rien, certes ! qu'à rendre la vie possible aux intelligences élevées, et à simplement amuser les autres. Les poètes et les artistes sont pareils aux sonneurs de fanfares et aux porte-drapeaux : ils marquent le pas et font oublier la longueur de la route.

Or voici un poète, un poète jeune et sincère : il le faut saluer. Donc salut à toi, Maurice Bouchor !

Une fraîcheur non factice, une grâce profonde, et ça et là la vraie gaieté, voilà les qualités *nommables* de ses *Chansons joyeuses*. Mais parler d'un poète, au lieu de le laisser parler, c'est presque le trahir. Voici, dans la première partie de son recueil (*Dans la forêt*), des choses qu'on peut cueillir par gerbes :

*Le charme est rompu ! mon beau rêve
Par l'azur vient de s'en aller ;
Du côté que le jour se lève
Je l'ai vu voler.*

*Moi, je regarde l'œil atone
L'Occident superbe et fiévreux ;
Les tristesses du tiède automne
Emplissent les cieux.*

*Le haut blé jaune au vent frissonne
En tumulte comme une mer ;
Le grillon invisible sonne
Un chant grêle et clair.*

*Quand le grand soleil qui se couche
Ne sera plus que pourpre et qu'or,
Tu viendras, le doigt sur la bouche,
Une fois encor,*

*Suivre les baisers à la piste,
Au travers de nos lents aveux,
Et dérouler sur mon front triste
Un flot de cheveux.*

*Tu me souriras, pâle et douce,
Quand la lune se lèvera ;
Sous nos pieds un tapis de mousse
Se déroulera.*

*Tu te rappelleras la foule
De nos soirs d'amour, abîmés
Dans la mer sans reflux qui roule
Tous nos jours aimés ;*

*Et nos deux âmes confondues
Chanteront dans le soir, dormant,
L'histoire des gaietés perdues
Douloureusement.*

On est charmé partout dans ce volume, autant par l'*inspiration* que par l'*art*. On garde un doute douloureux, cependant... Est-ce le commencement d'un grand poète ? Est-ce un poète trop tôt achevé ?

Pour effacer cette ombre qui passe, je relis les *Lilas*.

Les *Lilas* et la pièce qui s'appelle *Amours au vent* commençant par ces vers :

*Quand, l'hiver, tremblotant comme un vieil imbécile,
Devant mai le siffleur tournera les talons,
Nous vivrons en plein air la vie ample et facile,
Sans distinguer les blés d'avec tes cheveux blonds.*

Puis une romance :

Pourquoi votre œil est-il si noir ?

D'autres stances : *Ma conversion*.

Et la charmante chose qui se nomme *Révolte* ; — et la chanson : *A celle qui fait semblant de ne pas comprendre* ; — et l'*Hymne à l'Angleterre*, celle de *Maître François*, la pièce intitulée *Préjugé* (combien elle est vraie en son exagération !).

Et celle qui dit :

Quand sous ta fenêtre, en pleurant ma belle.

Et celle-ci : *A une cruelle*, sérénade.

I

*La nuit profonde, profonde,
Met son masque de velours ;
Mais la lune blonde, blonde,
S'éveille avec les amours !*

II

*Ah ! la nuit est fraîche, fraîche,
Mais mon cœur brûle toujours,
Et sur pied je me dessèche,
Et les grands murs blancs sont sourds.*

III

*Tu riras de moi, sans doute,
Pendant que je pleurerai.
Bien-aimée, écoute, écoute,
La chanson de l'exploré !*

*Tra la la, la la la laire,
Tra la la, la la la la !*

Et celle-ci :

*Quand nous viendra-t-il un bon roi
Qui change en vin l'eau des fontaines ?...*

*...
Car l'amère réalité
Nous est versée à larges doses ;
Et, rongé de pensers moroses,
Je crie à la fatalité :
« Des roses, des roses, des roses ! »*

Et la charmante ballade qui a pour refrain :

Mais moi, sachant qu'il faut mourir je bois...

Je voudrais pouvoir reproduire ici l'*Élégie sur la mort d'un ami*, les *Derniers Vœux*, aussi bien d'autres pièces adressées à *Ernest Coquelin*, à *Raoul Ponchon*, à *Léon Valade*, à *Jean Richopin*, à *Germain Nouveau*. Et pourquoi oublierais-je les variations sur les thèmes de Shakespeare, qu'il faudrait citer toutes ?

Tout cela fait un beau poète. Lui reprocherai-je de trop parler de *trognes* irréelles ? — Il faut bien un peu de blâme pour assaisonner l'éloge. — Dirai-je qu'il aime trop Maître Adam ? On ne saurait trop l'aimer. Enfin, me laisserai-je aller à faire à ce jeune homme une morale un peu verte sur ce qu'il dit : *Changez souvent de maîtresse* ? Eh ! mon cher, si je veux garder la mienne, moi, cela vous regarde-t-il ? Vais-je essayer de lui faire honte de sa dévotion à l'envers ? — Petites querelles. —

Voici comment j'ai fait connaissance avec les vers de Maurice Bouchor : Un soir — c'était le mois dernier, et le soir du seul jour où il ait neigé à Paris cet hiver, — ce soir-là donc, fatigué d'un long travail et irrité par les forces atmosphériques aberrantes qui se déchaînent dans les nuits neigeuses, je sortis pour prendre l'air et dissiper l'ennui nerveux dont je souffrais. A peine dehors, je rencontrai trois poètes qui m'emmenèrent au cabaret (au cabaret où les servantes portent le costume de M^{me} de Maintenon). Là, ils me firent boire avec eux du vin de Champagne dans de belles coupes de cristal. Nous causâmes de cent choses intéressantes et hautes ; enfin l'un d'eux me fit voir le volume tout récent des *Chansons joyeuses*. Nous en lûmes ensemble près de la moitié. — Je rentrai tout rasséréné. — Qu'on dise donc que la poésie ne sert à rien ! — Et je m'endormis l'âme parfumée de cette poésie, me disant que toutes ces choses heureuses ne me seraient pas arrivées, sans doute, ailleurs qu'à Paris.

POLÉMON.

* * *

LE CANDIDAT, comédie en quatre actes, par GUSTAVE FLAUBERT.

Lorsque, sur la dernière scène du drame, la toile est tombée, comme la nuit sur les croassements d'un marécage, le Public du Vaudeville est demeuré, pendant un bon moment, comme interdit, et pouvant à peine en croire ses oreilles. J'ai un faible pour ce Public, lequel est tout particulier. J'ai eu affaire à lui, naguère, et c'est toujours avec intérêt que je l'observe, à l'occasion.

« Eh bien, mais ? Et le dénouement ?... Cela n'est pas fini ?... » demandait-il, machinalement, par une vieille habitude.

Il voulait son maire et son notaire.

Hélas ! c'était impossible. On ne pouvait lui servir son plat favori, attendu que, cette fois, la comédie ne finit pas, n'ayant jamais commencé. Le *Candidat* dure toujours, avec son auréole de satellite : il est, voilà tout ; il continue au sortir de la Salle, en renchérissant peut-être. C'est le serpent qui se mord la queue ! Demander la fin de cette comédie, autant demander la suppression de la Chambre. On aurait du arrêter comme radicaux et subversifs les gens qui ont osé réclamer une chose pareille.

« Mais... ce n'est pas une pièce, alors ! » dit notre Public, avec ce sourire qui le distingue.

Simple question : Quel est, aujourd'hui, l'être véritablement humain qui pourrait, sans rougir, nous dire ce qu'il entend par une « *pièce* » ?

Les gens qui font des « pièces » disent-ils : « J'écris un drame » ? Non ; ils disent : « *J'ai une grosse machine sur le chantier.* » Est-ce que l'on dit : « C'est une œuvre bien faite » ? Non, mais : « Voilà une « pièce » *bien charpentée* ». Est-ce que l'on dit : « L'habileté scénique » ? On dit : « Les *ficelles* du théâtre ».

De sorte que ce n'est peut-être point par incapacité que certains auteurs écrivent de mauvaises « pièces », celles-ci étant, en réalité, beaucoup plus difficiles à faire que les bonnes.

Nous ne ferons pas à Gustave Flaubert l'injure de penser qu'il s'attendait à un succès d'applaudissements : un tel succès eût été pour lui, au contraire, d'un désappointement réel, quelque chose comme le signe d'un long feu, puisque son intention a été non d'écrire une « pièce », mais d'exhiber une superbe collection d'orangs-outangs et de gorilles jouant avec des miroirs.

Maintenant, le Condamné applaudit-il à la lecture de sa sentence? Non. Il baisse la tête et il veut s'en aller, car il ne « s'amuse » pas. Pour ce qui est de l'argent que coûte un fauteuil ou une loge, il est d'usage, en justice, que le Condamné paye aussi les frais du procès.

Inutile d'analyser cette œuvre curieuse et parfois sombre. Le *Candidat* ne dépend pas de son *intrigue* ; il est situé plus haut que l'*ingéniosité* du détail, plus ou moins « combiné ». Sans cela, nous déclinierions l'honneur de nous en occuper. M. *Heurthelot*, M^{lle} *Louise*, maître *Gruchet*, ont leur valeur nominale, sans doute ; mais, qu'ils se développent à travers telle intrigue ou telle autre, peu importe la mèche du flambeau. Le *Candidat* contient des scènes écrites splendidement, et d'une âpreté d'observation extraordinaire. Voilà l'important. C'est une œuvre morale, car c'est la photographie de la Sottise se vilipendant elle-même. La turlupinade y est parfois si glaciale, que les personnages y deviennent plus vrais que la Vérité, ce qui cause une impression fantastique. Rousselin est tout simplement épouvantable. C'est le Sot, en trois lettres, tenant la foudre!

Une vanité satanique agitant sa sonnerie dans le néant d'un vieux cerveau bourgeois, et conduisant un père à implorer, à genoux, de sa fille unique, le renoncement au fiancé qu'elle aime, afin d'assurer par là vingt-cinq voix de plus, est une scène au moins aussi étrange que celle où Balthazar Claës se livre à quelque chose d'analogue pour sa pierre philosophale.

La scène de l'Aumône souillée par l'intérêt superstitieux est saisissante et donne à songer. Le *Candidat* se prive d'une belle montre pour que le Créateur la lui rende au centuple et lénifie les hasards du scrutin en sa faveur. Rousselin a l'air de mettre Dieu lui-même en demeure de l'oindre député, et lui force la carte... d'électeur.

Nous ne nous permettrons qu'une seule observation.

L'auteur a reculé devant les fautes de français, qui étaient une nécessité du rôle de Rousselin.

Pourquoi? — Un député un peu sérieux n'eût pas reculé, lui. La collection du *Moniteur* à la main, je mets au défi un représentant quelconque de me démentir. Ceci était un élément constitutif et vital pour la vérité du personnage. Il semble, parfois, qu'il lui manque quelque chose. On se demande, très-sérieusement, comment il fera, à la Chambre, pour être estimé et pour convaincre.

Le jeune poète, Léon Duprat (pourquoi le nom même de Lamartine? L'Auteur n'y a point pensé au baptême, sans doute), Duprat, disons-nous, est une petite perle.

Ce sentimental galopin, en qui tout sonne le vieux toc et au travers du sublime duquel on distingue toujours un vague pain de sucre originel, comme une montagne à travers un nuage, est bien de la famille de ces solennels imbéciles qui poussent le vice jusqu'à mourir à l'hôpital pour duper le bourgeois et attraper la Gloire par cette tricherie, comme on attrape une mouche sur un mur. Ces malheureux ont une façon de parler des étoiles qui dégoûterait de la vue du ciel si on les écoutait. Chaque fois qu'ils s'écrient : « Dieu ! l'âme ! l'amour ! l'immortalité ! l'espérance ! » il semble que l'on entend cette phrase fatidique : « Pas de crème?... » Et l'on cherche leur serviette. — Encore un qui dira : « Je vais manger un bifteck, » et qui se croira obligé d'ajouter, avec un clignement d'œil et un sourire sardoniquement triste : « Ce n'est pas *très-poétique*, mais, hélas !... » Bref, un odieux petit bonhomme, qui n'a vu dans *Hernani* que les poignards de Tolède, et qui trouvera un jour, comme ses pairs, sous un prétexte ou sous un autre, que le Maître sublime de la Poésie a été « surfait ». Total : un jeune *zéro* mécontent du coquin de Sort, et très-content d'être pris pour *un* par ces mêmes bourgeois dont il est l'âme endimanchée, et rien de plus. Ce Duprat est tracé dans le *Candidat* de façon à faire pâmer toute la rue Saint-Denis. « Comme il a l'air *artiste* ! » disait une dame, au foyer.

Il manque peut-être, à cette œuvre, un cinquième acte, où tous les personnages se fussent tout à coup montrés sublimes sans motifs. Le Public et le gros de la Critique (qui est son

porte-voix) eussent été alors agréablement surpris en s'apercevant qu'étant donnée la sphère intellectuelle où rayonne l'esprit de ce drame, il revient *exactement* au même que les personnages en soient vils ou héroïques.

Un écueil était à éviter dans cette comédie étrange : c'était de montrer du génie. Flaubert, en grand observateur et en artiste parfait, a doublé le cap des Desgenais et des types à maximes. Il aurait plu, s'il avait usé de cette rengaine. Il a préféré froisser jusqu'à la stupeur, et rester consciencieux. Pas un *a parte* qui sauve Duprat ! Flaubert a peint tous ces écorchés avec leur propre sang. Aucun de ses personnages n'est même *tout à fait* une canaille ! Bref, le *Candidat* n'est qu'un vaste haussement d'épaules désintéressé et sincère, c'est-à-dire la chose la plus rare qui soit en littérature.

Concluons :

Attendu que les Sots ont cela d'irrémissible qu'ils rendent indulgent pour les méchants ; qu'ils ont toujours du génie quand il s'agit de nuire, et que, dans la souffrance, ils déshonorent la pitié qu'on a pour eux par le sentiment qu'ils gardent toujours de nous avoir « mis dedans » ; attendu que la Sottise est l'Hydre à tête de colombe, le repentir du Créateur, l'Ennemie éternelle, il n'y a pas de merci à lui faire. Notre devoir est de la décalquer sans pitié : car, pour elle, quel châtement est comparable à celui de *s'apercevoir elle-même* ?

Donc, bravo et gloire à cette comédie. Après elle, la porte est fermée sur toute scène de candidature !.... Le Type est créé à jamais. Quant au soi-disant insuccès théâtral, il n'est un peu triste que pour le Public.

Le seul moyen spirituel d'exécuter la « Pièce » eût été de l'applaudir. Mais si le Public eût été capable de ceci, Gustave Flaubert ne l'eût pas écrite.

Ah ! qu'on le sache bien !... Le Théâtre futur crève, à chaque instant déjà, les vieilles enveloppes. Il commence. En dépit des insignifiants et gros rires, la Foule s'aperçoit peu à peu que, dans une œuvre dramatique, l'*Ingéniosité de l'Intrigue*, prise comme élément fondamental et hors duquel la « pièce » tombe en poussière comme une larme batavique dont on casse le petit

bout, est une chose sans valeur et qui vole le temps général. Oui, l'heure vient où, après tant de lugubres heures causées en partie par ces mêmes Incapables qui crétinisent le Public en agitant chaque soir, devant son sourire de bébé, le hochet de sa décrépitude, l'heure vient où il ne suffira plus de flatter quelque bas instinct, quelque fibre égrillarde, quelque sale pensée (que l'Anglais lui-même, autrefois notre vainqueur, aujourd'hui notre voisin pensif, chasse ignominieusement de sa vieille terre lorsqu'on veut « la lui faire à la bonne flanquette et sans pose » (car il sait où cela conduit); l'heure vient, disons-nous, où il ne suffira plus d'être un parfait farceur pour accaparer toutes les boîtes théâtrales et continuer, en dansant toutes les gavottes d'un esprit immodeste, d'hébéter l'attention publique et de parachever notre triste aventure. — L'heure menace où le Public ne s'intéressera plus outre mesure aux dimensions anormales que peut présenter le nez d'un comédien, et ne répandra plus de larmes sur les péripéties que peut offrir le mariage final de Paul Gâteaux avec Aglaé Mâchouillet, mise à mal par ce traître de Rocambole, tiré à des millions d'exemplaires. Oui, cette heure approche où il ne s'agira plus de faire cliqueter devant la Foule quelque vieux toc patriotique, pour masquer, en trichant avec le vieil Art de Molière et de Shakespeare, pour lequel on n'est pas fait, l'incapacité réelle où l'on se trouve d'écrire une œuvre haute, sincère et profonde. Le Public fera justice du fameux « vive la France ! » qui éclate pour *sauver* une œuvre niaise, et qui fait rougir, attendu que, là, ce cri ne révèle que l'amour des droits d'auteur et non celui de la Patrie ! Oui, la Foule a déjà fait justice du « merci, mon Dieu !... » qui ne croyait mie en Dieu, mais bien à des choses plus « sérieuses » ; et de « la croix de ma mère », qui lui disait clairement : « Voyez quel bon fils je suis, moi, l'Auteur ! Ainsi, remplissez ma salle, pour me récompenser des bons sentiments que je dois avoir, et applaudissez un bon fils, *puisque'un bon fils* (sous-entendu COMME vous !...) ne peut manquer d'être un poète et d'avoir le véritable talent dramatique. » Et alors le Public, flatté, donnait dans cette balançoire !... — Retapez toutes ces vieilles monstruosité, et vous aurez le plus clair des grands et interminables succès dramatiques qui font perdre

le temps à toute une génération, et la rendent, par un pli d'esprit exécrationnel, inaccessible aux sentiments de l'Art et de la Grandeur oubliés. C'est celui qui n'estime pas ses concitoyens qui agit ainsi, et non celui qui, fût-ce au prix des huées, leur dit la vérité.

Mais, aujourd'hui, c'est parler dans le désert. Laissons cela.

Que les « amuseurs » vivent en joie ! Nous les applaudirons toujours ; ils nous feront toujours rire ; nous leur crierons toujours : « Courage ! » Ils mourront à jamais et tout entiers, eux, leurs *ficelles* et leur *charpente*. Priez pour eux.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

* * *

Poèmes de Provence, par JEAN AICARD. — Un vol. in-18, chez ALPH. LEMERRE, éditeur.

Si jamais titre fut bien donné à un livre, c'est assurément celui que M. Jean Aicard vient de placer au frontispice de ses poèmes. Il a mis le soleil en pages, si bien qu'en les feuilletant il s'en échappe de chaudes émanations, des senteurs et des murmures, murmures semblables à des bourdonnements d'abeilles, par une transparente journée de juin aux landes de la Crau saline, aux bords méditerranéens.

Oui, c'est bien la Provence que nous offre M. Aicard, cette robuste et poétique Provence, que Lamartine nous a dit être « une flottante Délos détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes ». Cette Provence où débarquèrent Simos et Protis, et où ils habitèrent, croyant n'avoir pas quitté la Phocide. Le laurier-rose y croît comme aux bords du Pamissus ou de l'Eurotas ; la cigale y chante comme dans les campagnes d'Athènes, et la langue même a conservé des mots de la langue que parlait Euripide, le *poète d'or*, ce fils d'une marchande d'herbes ! — C'est la Provence qui aime et qui chante parce qu'elle aime, parce que la poésie dont son ciel et son air l'inondent ferait éclater sa poitrine si elle ne la dépensait en amour et en strophes ! C'est la Provence que ses envahisseurs ont aimée et

bénie, entourée de soins, de tendresses et d'hommages : les Romains, en couvrant son sol de cirques, de forums et de temples ; les Arabes, en dotant de la *rime* ses *lais* et ses *sirventes*. Après Simos et Protis, César ; après César, Almanzor et Abdérame. C'est avec juste raison aussi que M. Aicard dit dans la dédicace de ses Poèmes à la France :

*Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,
Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin
Par où la race hellène et latine à ta race
Apporta ses trésors de lumière et de grâce,
· · · · ·
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés.*

Certes, mon embarras est grand. Je voudrais pouvoir citer toutes les pièces de vers composant le volume, pièces traitées supérieurement quant à la forme. Nous signalerons entre autres la *Moustouire*. La moustouire est une coutume des vendanges provençales qui date de loin. Elle rappelle les fêtes de Bacchus, lorsque Thespis s'en allait, avec son tombereau tragique, à l'époque des Dyonisiaques, promener à travers les vignes ses acteurs barbouillés de lie. Moustouire vient de moût. Malheur à la jeune fille qui laisse une grappe sur la souche qu'elle vendange ! Son voisin prend cette grappe au milieu des cris de joie, du rire des vendangeurs alertes ; il lui barbouille le visage avec le moût du raisin brun, si la belle oublieuse ne préfère payer sa rançon avec un sonore baiser.

*Il la prend par la taille ; elle veut de sa main
Ouvrir les doigts pressants du garçon, mais en vain.
Son beau corps prisonnier se tord, se glisse et ploie,
Et le jeune homme ardent qui palpète de joie
Attire près de lui le visage charmant...
· · · · ·
« On ne m'y prendra plus », dit la belle en rêvant.
Mais n'importe, elle t'aime, ô jeune homme, et souvent,
Troublée au souvenir des baisers de ta bouche,
Elle oublie à dessein des grappes à la souche.*

Et les *Mayes*, c'est-à-dire les Reines de mai, cette autre poétique coutume des Grecs, conservée dans les us provençaux ?

Et les *Magnanarelles*, qui font rêver de Mireille et du *tordeur* d'osier écrivant avec des baisers leur idylle, si chaste pourtant !

Et l'*Aire*? et les *Cigales*? et le *Puits*? Il faudrait tout citer pour faire parcourir, connaître, aimer et regretter cette belle Provence à ceux-là qui croient que le soleil est ce pâle lampion que notre œil entrevoit à travers les brumes de Paris!

Je citerai pourtant les *Pins*. Écoutez,

*Une forêt de pins s'étend sur la colline ;
Verticaux et serrés sur ce plan qui s'incline,
Ils semblent une armée innombrable à l'assaut ;
Le regard qui les suit doit s'arrêter bientôt,
Car des milliers de troncs lui font une barrière.
L'ombre grise a partout des lueurs de clairière,
Et la nuit des forêts n'existe pas ici :
C'est seulement l'éclat du jour bien adouci.
Ne cherchez pas non plus la mousse souple et fraîche :
Rien que des lichens gris que la chaleur dessèche,
Et qui craquent, pilés en miettes, sous vos pas.
Sous le couvert les fleurs ne se hasardent pas ;
Mais du tronc des pins coule en perle la résine
Qui d'un parfum ardent embaume la colline.
Or, ce qui fait surtout le charme de ces bois,
C'est leur bruissement doux et long, c'est leur voix
Quand un souffle léger passe dans les ramures.
Oh ! les grandes rumeurs ! Oh ! les tendres murmures !
Non, nul arbre ne fait entendre un chant pareil.
O luths éoliens, pleins d'âme et de soleil,
Mes pins harmonieux, qu'il est doux, à l'aurore,
De marcher à pas lents sous votre ombre sonore !*

J'ai dit que la forme des *Poèmes de Provence* était irréprochable. M. J. Aicard est non-seulement poète, mais encore puriste. Son vers est souple, correct, élégant. On voit qu'il se souvient qu'il a noté le rythme de ses pins harmonieux et qu'il a modulé ses hexamètres au chant que lui dictait la mer avec les strophes de ses ondes.

Il a eu la filiale pensée de consacrer tout un volume au grand pays qui le vit naître : c'est la Provence, rien que la Provence qui rit, fleurit et s'épanouit dans ce volume. On y chercherait en vain autre chose. C'est une poésie de terroir, mais un terroir plein de ferments et de sève alambiqués par le soleil.

*
* * *

Voyage en Asie, par THÉODORE DURET. — 1 vol., MICHEL LÉVY frères,
éditeurs.

A la bonne heure ! Voici un voyageur qui, au contraire de ses devanciers, raconte brièvement, prosaïquement, ce qu'il a vu. Il est trop concis pour n'être pas véridique ; les pages intéressantes de son volume ne rappellent en rien les hâbleries traditionnelles des voyageurs et des fervents de saint Hubert, dont l'imagination, presque toujours, forme la partie la plus substantielle de leurs récits. Quant à M. Théodore Duret, il a laissé l'imagination au port en s'embarquant. Grâce à la vapeur, les antipodes se touchent ; la distance est supprimée, et, par suite, les aventures merveilleuses ou dramatiques aussi. On part aujourd'hui pour Shanghaï, Pékin ou Yeddo, comme on part pour Asnières ou Brives-la-Gaillarde. M. Théodore Duret a donc mis le merveilleux de côté ; son livre, d'une forme simple et claire, a le mérite immense et le courage de n'être qu'un memorandum d'une grande sincérité, précieux documents à consulter pour l'histoire des peuples. C'est, de plus, un guide fidèle pour ceux que la curiosité ou l'intérêt font émigrer sous le ciel de Bouddha, sur les rives du fleuve Jaune.

ALEXANDRE DUCROS.

REVUE LITTÉRAIRE

Théâtres, Concerts, etc.

Les cinq ou six dernières années avaient vu s'accroître l'intérêt du public pour la poésie. Les célèbres déjà admis avaient consenti à patronner quelques âmes neuves. Des écoles s'étaient formées, une entre autres qui les a absorbées toutes : j'ai nommé l'École parnassienne. *De jeunes et hardis novateurs*, qui ne faisaient d'ailleurs que répéter les efforts des maîtres connus quelques saisons avant eux, avaient proclamé la nécessité artistique du vers correct, des rimes soignées, de la couleur exacte. Quelques-uns, pris de l'enthousiasme louable, mais parfois excessif et compromettant, des soldats d'avant-garde, ont ameuté les campagnes sur le passage de la nouvelle armée. La foule supporte quelquefois, par ignorance, les messies ; mais s'ils ont des apôtres explicateurs, pasticheurs (c'est ce que sont les apôtres), ces messies peuvent être sûrs de la haine et des persécutions.

Il a donc eu tort, à notre avis, celui qui a jeté dans le vent de l'avenir les strophes suivantes :

*Ananga, dieu vorace
Qui mords au cœur la race
Des antiques Manûs,
Déchire nous !*

*Tu corromps, ô dieu jeune,
L'austérité du jeûne
Par où les Maharçhis
Sont affranchis.*

*Tes flèches parfumées
Dispersent les armées
Des héros qu'engendra
L'astre Tchandra !*

*Les vierges qu'ont surprises
Les chaleureuses brises
Défaillent dans les bras
Des vils Çûdrás*

1. *Parnasse contemporain* (1866), pages 61 et 62.

Ou bien encore :

. . . . Vainqueur
Des Rackçhaças immondes,
Hari, dieu des trois mondes,
Confonds les attentats
Des noirs Bhûtas!

Il y avait, malgré ces poses philologiques déplacées, malgré ces airs érudits et sérieux que prennent parfois les très-jeunes gens, une tendance éminemment artistique, nouvelle et puissante, dans ce groupe d'hommes faisant des vers.

On s'attendait donc à voir plantureusement refleurir, enrichis de nouvelles espèces, les parterres lyriques dont se sont ornés les siècles gourmets de Périclès, d'Auguste, de Louis XI et ses proches successeurs, de Louis XIV, de la Restauration,

Mais cette rose aurore était grosse d'orages.

L'harmonie et le doux accord qui rattachaient entre elles les perles chatoyantes de ce collier thymbréen devaient être un jour troublés, rompus.

Déjà Victor Hugo, le grand maître, déjà Gautier, Banville, Leconte de Lisle, ses glorieux lieutenants, accueillaient, dorlotaient, réchauffaient ces jeunes audaces...

Mais peu sûres étaient les fondations de l'orgueilleux édifice ; trop hétérogènes étaient les maçons de cette tour de Babel. La confusion des langues est venue, et les haines, et les schismes.

De nouvelles couches sociales, mécontentes et tapageuses, voulant secouer l'autorité saine des *Maharçhis*, ont levé l'étendard de la révolte.

Un journal moins heureux que naïf a servi de drapeau — parlementaire, si l'on veut — à ces révoltés. Les détails et les incidents décisifs de la croisade n'intéressent pas le public ; aussi, nous n'en parlerons pas plus que cela.

Mais désormais l'école parnassienne se voit miner d'une façon bien plus dangereuse, d'un côté tout opposé. Les premiers dissidents lui reprochaient d'être méticuleuse, empaillée, crusta-

cée, etc. Voici que de l'horizon viennent des paroles qui lui vont droit au cœur.

« Parnassiens, vous n'êtes ni nouveaux, ni précis, ni corrects. Votre versification est banale ; votre esthétique lâchée. » Ces vociférations menaçantes sortent d'un antre qui s'appelle l'*Église des Totalistes*.

Nous avons tout lieu de croire que le promoteur de ce terrible mouvement n'est autre que l'Égérie mâle de M. Alexandre Dumas fils, la nymphe qui se nomme Henri Favre, commentateur méthodique, fonctionnel, distributif et pratique de la Bible, médiateur éternel de l'Uni-Totalité absolue, conférencier élohimaire et médecin aliénisateur.

L'état-major des Totalistes a des réunions secrètes, et Dieu lui-même n'y a pas ses entrées. Que comprendrait-il à ce qu'on y dit ? D'effroyables machinations s'y préparent, des transformations intégrales du but et des moyens poétiques connus, et aussi une sériation alkaëstique de l'art passé.

Des indiscretions, peut-être heureuses pour nous autres, vieux stationnaires, nous ont livré ces petits spécimens de l'art nouveau :

RIMES TOTALES

A UN PAGE BLEU DE LA REINE YSABEAU.

*Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,
Où, dure, Ève d'efforts sa langue irrite (erreur!)
Ou du rêve des forts alanguis rit (terreur!),
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses.*

Je crois que, malgré les gens de talent et de fécondité qu'elle possède, la nouvelle secte ne pourra pas produire un stock bien massif de ces vers *totalelement* rimés. Aussi la zizanie s'est-elle déjà montrée en ce groupe, et une sous-secte, à une majorité ridicule, a pu faire tolérer, malgré que les consonnes de rimes ne soient pas semblables, les sonnets monosyllabiques suivants :

MONOLOGUE	COMBAT	SUICIDE
DE L'AMOUR MATERNEL.	NAVAL.	DU SOUPEUR BLASÉ.
<i>Qu'on</i>	<i>Mer,</i>	<i>Titres</i>
<i>Change</i>	<i>Croule,</i>	<i>Lus!</i>
<i>Son</i>	<i>Foule</i>	<i>Pitres</i>
<i>Lange!</i>	<i>L'air!</i>	<i>Vus!</i>
<i>Mange,</i>	<i>Chair,</i>	<i>Litres</i>
<i>Mon</i>	<i>Roule</i>	<i>Bus!</i>
<i>Bon</i>	<i>Sous le</i>	<i>Plus</i>
<i>Ange.</i>	<i>Fer!</i>	<i>D'huîtres...</i>
<i>Trois</i>	<i>L'onde</i>	<i>Mort,</i>
<i>Mois</i>	<i>Ronde</i>	<i>Ange</i>
<i>D'âge!...</i>	<i>Bout.</i>	<i>Fort,</i>
<i>Sois</i>	<i>Ombre...</i>	<i>Change</i>
<i>Sage :</i>	<i>Tout</i>	<i>Mes</i>
<i>Bois.</i>	<i>Sombre!</i>	<i>Mets!</i>

Les trois sonnets sont mystérieusement signés Nix.
Et, sur le même chiffon de papier, j'ai trouvé ce vers, qu'on peut lire par les deux bouts :

Léon, émir cornu d'un roc, rime Noël.

Pauvres parnassiens rigoureux, que faire devant de pareilles armes ?

*
* *

THÉÂTRE-ITALIEN. — *Sémiramide*, opéra en trois actes,
de ROSSINI.

Le Théâtre-Italien a vécu jusqu'à ce jour—traversant ses plus glorieux moments — sans vouloir faire la moindre concession à la mise en scène. Il y a quelques années, les machinistes, vivant dans un doux *far niente*, se préoccupaient peu des décors, et lorsqu'il fallait l'intérieur d'un château, ils laissaient, sans la moindre malice, une belle

forêt dont la végétation luxuriante ne pouvait donner qu'une idée bien vague d'une salle de château assombrie par les armures, vieux bahuts, escabeaux sculptés, et la cheminée profonde, aux chenets gigantesques.

Les costumes allaient de pair avec les décors. Lors d'une représentation à bénéfice en l'honneur de je ne sais quel prince, Tachinardi, le père de la Persiani, se présenta sur la scène avec un accoutrement des plus modestes, la tabatière à la main. Le public, qui se composait de gens n'ayant pas l'habitude d'une telle façon d'agir, se mit à huer et à siffler le grand chanteur. Celui-ci, dans son langage moitié français, s'avança près du trou du souffleur et dit : « Messieurs, je suis venu pour chanter et non pour me montrer, veuillez donc m'écouter : si je chante bien, vous m'applaudirez ; si je chante mal, vous me sifflez. »

Naturellement on l'entendit et il fut applaudi. Aujourd'hui, est-ce parce qu'il n'y a plus d'aussi grands artistes qu'autrefois, ou est-ce le goût du jour qui y porte, mais les beaux décors et les riches costumes concourent au succès des opéras.

MM. Strakosch et Merelli, directeurs du Théâtre-Italien, l'ont bien compris en montant *Sémiramide*. La mise en scène est une rupture absolue avec les vieilles traditions. A la vue de ces décors, on comprend la Babylone antique avec ses jardins suspendus, ses superpositions d'édifices, ses temples sans fin, ses richesses immenses, et les hechtols qui versent l'amour et le poison. Les yeux sont merveilleusement éblouis par les décors et les costumes qui évoquent nos souvenirs.

Lors du serment que demande Sémiramide avant de proclamer *Arsace*, il vient la bande des joueurs : Holà ! la vina, la zampogne, le xélus et la marraba, sont remplacés par le piston et l'ophicléide. Mais il ne faut pas être trop exigeant, car il eût été difficile de se procurer les instruments en usage à Babylone.

Sémiramide, une des plus belles conceptions mélodiques de l'esprit humain, a eu ses détracteurs lors de son apparition à Paris, le 8 décembre 1825.

Ce fut M^{me} Mainvielle-Fodor qui créa le rôle de Sémiramide ; mais elle ne le chanta qu'une fois, par suite d'une maladie qui vint affecter à jamais son larynx.

Je ne puis résister au désir de citer l'appréciation du plus éminent des critiques du *Journal des Débats* sur cette première représentation : « Les spectateurs étaient fatigués d'entendre pendant quatre

heures de bonnes choses qu'ils savaient par cœur et d'autres que l'on aurait bien fait de supprimer. L'ennui planait de toutes parts ; plusieurs ont cherché leur salut dans la fuite ; les plus intrépides ont été victimes de leur curiosité. *Fiasco orribile, fiasco fiaschetto*, tel était le refrain des Italiens fidèles qui abondaient à cette représentation. Les Français ne disaient rien, mais on pouvait présumer qu'ils jureraient tout bas qu'on ne les y prendrait plus ! »

Et dire qu'il est des critiques, de nos jours, qui ne le cèdent en rien au rédacteur du *Journal des Débats* d'autrefois pour la justesse de leur appréciation.

Maintenant, laissons la réplique à Méry, notre poète aimé et regretté :

« Oui, dit le poète, *Sémiramide* est une œuvre impérissable et qui ne peut vieillir parce qu'elle était déjà de quatre mille ans lorsqu'elle naquit. C'est une fable renouvelée du déluge, un spectre dont on peut se moquer si on ne croit pas aux spectres, une mère infâme, un Assur féroce, un grand prêtre stupide, un Arsace efféminé, qui joue l'homme avec un contralto. Eh bien ! avec ces personnages usés jusqu'aux sandales dans les ornières de l'école, avec ce drame sans vérité, sans nouveauté, sans intérêt, Rossini a créé un monde ; il a pris toutes ces antiquailles et tous ces pantins de la mythologie de Belus, et il nous a rassasiés d'émotions inconnues qui nous semblent venir d'un sixième sens. Nous n'avons pas vécu à Babylone, nous ignorons absolument quelles mélodies couraient avec les vents dans les palais des jardins suspendus, et un mystérieux instinct d'artiste nous dit que toute cette ardente musique est pleine de parfums babyloniens, dans ses joies, dans ses terreurs, dans ses remords, dans ses tombeaux.... C'est une profusion de richesses à épuiser tous les trésors de l'Orient ! »

Comme on le voit, *Sémiramide* a été bien vengée de l'ignorance et du manque de goût de ses détracteurs. L'ouverture est une page pleine d'inspiration. — Au surplus, l'opéra est connu de tous, et ce serait de la superfluité d'ignorer que de vouloir aujourd'hui en faire ressortir les beautés.

Toutes les plus célèbres cantatrices, depuis la Pasta, la Sontag, la Pizzaroni, la Grisi, les sœurs Marchisio, la Frezzolini, l'Alboni, la Penco, la Borghi-Mamo, s'y sont fait remarquer. Deux jeunes artistes, presque deux débutantes, venaient, il y a huit jours, s'essayer dans ces rôles pleins de souvenirs glorieux. La Belocca a une voix de

mezzo-soprano d'une ampleur magistrale ; ses vocalises, encore hésitantes, se perfectionnent à chaque représentation. Elle porte très-gentiment son gracieux costume d'Arsace. M^{me} Belval a été très-applaudie dans son dernier duo. Le maestro Vianesi, inconnu à Paris il y a six mois, est aujourd'hui une célébrité. — EMILE BADOCHÉ.

* * *

Parlons d'un livre charmant qui nous arrive de province. Mon Dieu oui ! de province. La province envoie à Paris des livres, et cet affreux Paris ne dédaigne pas de leur faire bon accueil.

Le *Cochon de M^{me} Chasteuil*, par M. Horace Bertin, jeune écrivain bien connu de la presse méridionale, est un recueil de six nouvelles, six petits tableaux achevés, d'un dessin pur, d'une couleur à la fois régalande et sobre. Tout ce qu'il faut de pittoresque, une larme discrète à l'occasion. Quelque chose qui fait rêver d'Alphonse Daudet et des Goncourt, avec un accent très-fin de personnalité. — PAUL ARÈNE.

* * *

Le piano tant haï quand on l'entend chez le voisin d'au-dessus, dans les soirées honnêtes, ou, pis encore, dans un concert, le piano fait très-bon effet dans une salle de théâtre. Ce milieu, à la fois futile et solennel, plein des odeurs du gaz et des racontars cabotinesques, convient à l'instrument qui jette dans l'air des gouttes de cristal pareilles aux pendeloques des lustres.

Nous avons entendu avec plaisir, précisément dans des théâtres qui prêtaient leurs vieilles dorures à des bénéfices d'artistes, une pianiste, M^{me} Nina de Villard, dont le talent perlé, classique et chatoyant, s'encadrait à merveille dans ces splendeurs festives. Le succès était pour un morceau qui s'appelle *Domo d'Ossola*, c'est le nom d'une petite ville d'Italie, au pied du Simplon. Nous avons retrouvé dans cette fantaisie trois airs que tous les flâneurs de la *Piazza del Duomo* à Milan, des galeries de Turin, de la *via Carlo felice* à Gênes, ont souvent fredonnés.

Les paroles d'un de ces airs, la *Mariannina capricciosa*, sont un charmant hymne de virginité coquette : « Je suis née comme un lis,

comme un lis je veux mourir. » M^{me} Nina de Villard a transcrit ces chansons sans tomber dans les rengaines italiennes. Un point d'orgue feu d'artifice vient réveiller l'auditeur, qui allait s'attendrir aux notes sentimentales des mélodies ; puis vient cette *Mariannina* comme un cri d'orgueil triomphal sorti de la poitrine de Jeanne d'Arc.

*
* * *

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'apparition de la *Semaine Parisienne*, journal mondain et littéraire, très-élégant d'aspect. D'ailleurs, ayant beaucoup d'amis dans la rédaction, nous devons être sobres d'éloges ; le public saura bien exprimer, en son parler métallique, l'affection qu'il portera pour sûr à la *Semaine Parisienne*.

*
* * *

La *Petite Marquise* de MM. Meilhac et Halévy est une transcription systématiquement burlesque de *Frou-Frou*, c'est-à-dire que c'est une pièce ravissante : « L'amour, c'est une petite femme pas plus haute que ça, qui crie : « Je ne vous aime pas ! je ne vous aime pas ! » qui s'accroche à des cordons de sonnette » et s'appelle Céline Chaumont ; ou bien encore c'est un grand bonhomme d'une élégance cocasse, qui dit : « J'en appelle à tous les hommes du monde, ... ça, c'est un autre point de vue », et qui se nomme Dupuis. Toutes les situations sentimentales (puisqu'on travaille pour les Variétés) sont poivrées et même quelquefois cachées sous le poivre d'incidents drolatiques. Céline Chaumont, la charmante petite marquise évaporée et vibrante, fait prévoir des larmes, des malédictions, des attaques de nerfs... ; mais tout finit par des mots dont la salle se tient les côtes.

Meilhac et Halévy sont les deux Homères jumeaux du monde parisien moderne. Ils ont fait une Iliade en plusieurs chants : la *Grande Duchesse*, *Barbe bleue*, la *Belle Hélène*, enfin *Frou-Frou*, etc., etc. L'énumération de ces chants serait trop longue, je pourrais m'y égarer. D'innombrables conques de corail rose — les oreilles des spectatrices — ont gardé les chuchotements prophétiques de ces poèmes. Des milliers d'éclairs dorés, azurés, vert-de-grisés, — les regards des spectatrices, — ont illuminé ces mouvants tableaux de la vie antique ou actuelle, gracieuse, jeune et rieuse, implacablement vraie dans

tous les cas. C'est réellement un bizarre oubli des poètes, des romanciers, des dramaturges, que d'avoir laissé tant d'exquises choses à dire pour la première fois à MM. Meilhac et Halévy.

La *Petite Marquise* est une histoire très-mélancolique et même très-désolante, racontée par les auteurs, sérieux artistes, au public des Variétés, comme on raconte aux enfants, avec des incidents à faire rire, le conte des *Trois Souhais* ou tout autre conte sceptique.

Il y a en somme dans cette pièce de profonds sentiments qui tâchent de se dissimuler, mais n'y parviennent pas.

*
* * *

La Providence, en ses vues infinies, révolte parfois le sentiment des hommes. Aimée Desclée est morte. Toutes les promesses de cet astre aperçu si tard, éteint sitôt, ne seront pas tenues. « Cela fait la place à d'autres », comme elle le disait. Quelles autres ?

Ceux qui n'ont pas perdu ses fines paroles, ses gestes à mille intentions, où transparaissait presque malgré soi l'âme princesse, regrettent la grande artiste comme une bien-aimée.

* * *

LE PRINTEMPS

PAROLES DE F. DESNOYERS. MUSIQUE DE O. MÉTRA.

PIANO. *Andantino.*

p

Le Prin-temps re - com - men - ce dans les champs, dans les

p *Très - doux.*

cœurs, É - ter - nel - le se - men ce des amours et des

flours. Quand on voit la na - tu - re au grand so - leil ger -

Cres - - - *cen* - - - *do*.

This system contains the first two staves of the musical score. The top staff is a vocal line in G major (one sharp) and 4/4 time, with lyrics 'flours. Quand on voit la na - tu - re au grand so - leil ger -'. The bottom staff is a piano accompaniment in the same key and time, with lyrics 'Cres - - - cen - - - do.'.

- mer, quand on sent la ver - du - re, on a be - so - in d'ai - mer.

Dimin. *pp*

Dimin.

This system contains the next two staves. The top staff continues the vocal line with lyrics '- mer, quand on sent la ver - du - re, on a be - so - in d'ai - mer.' and includes markings '*Dimin.*' and '*pp*'. The bottom staff continues the piano accompaniment with the marking '*Dimin.*'.

2^e STROPHE.

Andantino.

PIANO. *p*

This system contains the third and fourth staves. The top staff is a piano accompaniment in G major and 2/4 time, marked '*Andantino.*'. The bottom staff is also a piano accompaniment in the same key and time, marked 'PIANO.' and '*p*'.

This system contains the fifth and sixth staves of the musical score, continuing the piano accompaniment in G major and 2/4 time.

LE PRINTEMPS

157

Dans la fo - rêt tran - quil - le, les ray - ons prin-tan -

p Très - doux.

- niers Ta - chet-tent d'or mo - bi - le la mous-se des sen -

- tiers; Au bord de l'eau se mi - re un joy-eux ca - ba -

Cres - - - *cen* - - - *do*.

Dimin. *pp*
- ret Qu'au loin l'on en-tend ri - re a - vec du vin clai - ret.

Dimin.

3^e STROPHE.

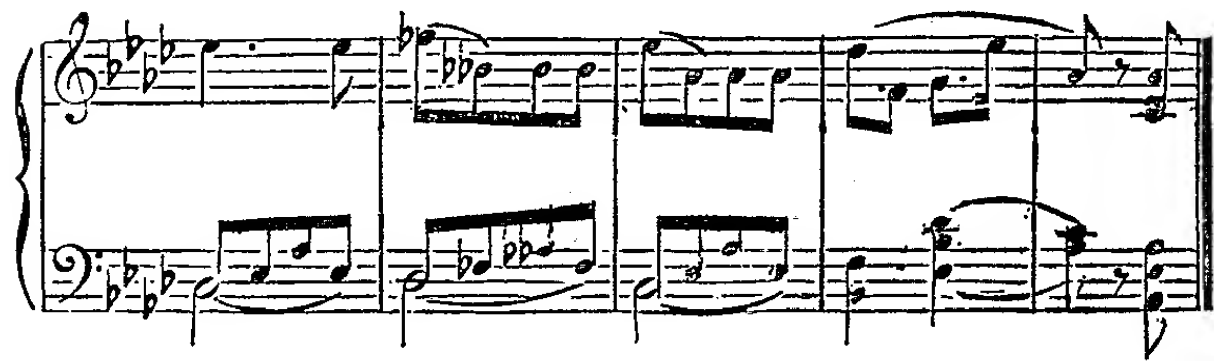
PIANO.

Andantino.

p



This block contains the first system of the piano accompaniment for the 3rd stanza. It features a grand staff with a treble and bass clef. The key signature has three flats (B-flat, E-flat, A-flat), and the time signature is 2/4. The tempo is marked 'Andantino' and the dynamic is 'p' (piano). The melody in the treble clef consists of eighth and quarter notes, while the bass clef provides a steady accompaniment of eighth notes.



This block contains the second system of the piano accompaniment. It continues the melodic and harmonic lines established in the first system, maintaining the same key signature and time signature.

Les wa-gons dans l'es - pa - ce s'é - lan - cent en por -

p *Très - doux.*



This block contains the third system of the piano accompaniment, which includes the first line of lyrics. The tempo is marked 'Très - doux' (very soft). The piano part continues with a steady accompaniment of eighth notes in the bass clef and a melodic line in the treble clef.

- tant Pa - ris ai-mant, qui pas - se, comme un trait, en chan -



This block contains the fourth system of the piano accompaniment, which includes the second line of lyrics. The piano part continues with a steady accompaniment of eighth notes in the bass clef and a melodic line in the treble clef.

- tant; Sur l'eau les hi-ron - del - les eff - fleu-rent les ba -

Cres - - - *cen* - - - *do*

Dimin. *mp*

- teaux, Et les ver-tes om-brel - les, et les ro-ses chapeaux.

Dimin.

4^e STROPHE

Andantino.

PIANO. *p*

FIN.

Quand j'ou-vre ma fe - nê - tre, un bon air, le ma -

Très - doux.

This system contains the first two staves of the musical score. The vocal line is in treble clef with a key signature of three flats (B-flat, E-flat, A-flat). The piano accompaniment is in bass clef. The lyrics are 'Quand j'ou-vre ma fe - nê - tre, un bon air, le ma -'. The piano part has a dynamic marking of *pp* and the instruction *Très - doux.*

- tin, Me rend plus de bien - ê - tre, en m'effleu-rant le

This system contains the second and third staves. The vocal line continues with '- tin, Me rend plus de bien - ê - tre, en m'effleu-rant le'. The piano accompaniment continues with a similar melodic line.

teint ; Le printemps re-com - men - ce, mais non pas les beaux

Cres - cen - do.

This system contains the fourth and fifth staves. The vocal line continues with 'teint ; Le printemps re-com - men - ce, mais non pas les beaux'. The piano accompaniment has a dynamic marking of *Cres - cen - do.*

Dimin. *pp*
jours : Voi - ci les fleurs, Her-man-ce, mais où sont nos beaux jours ?

Dimin. *pp*

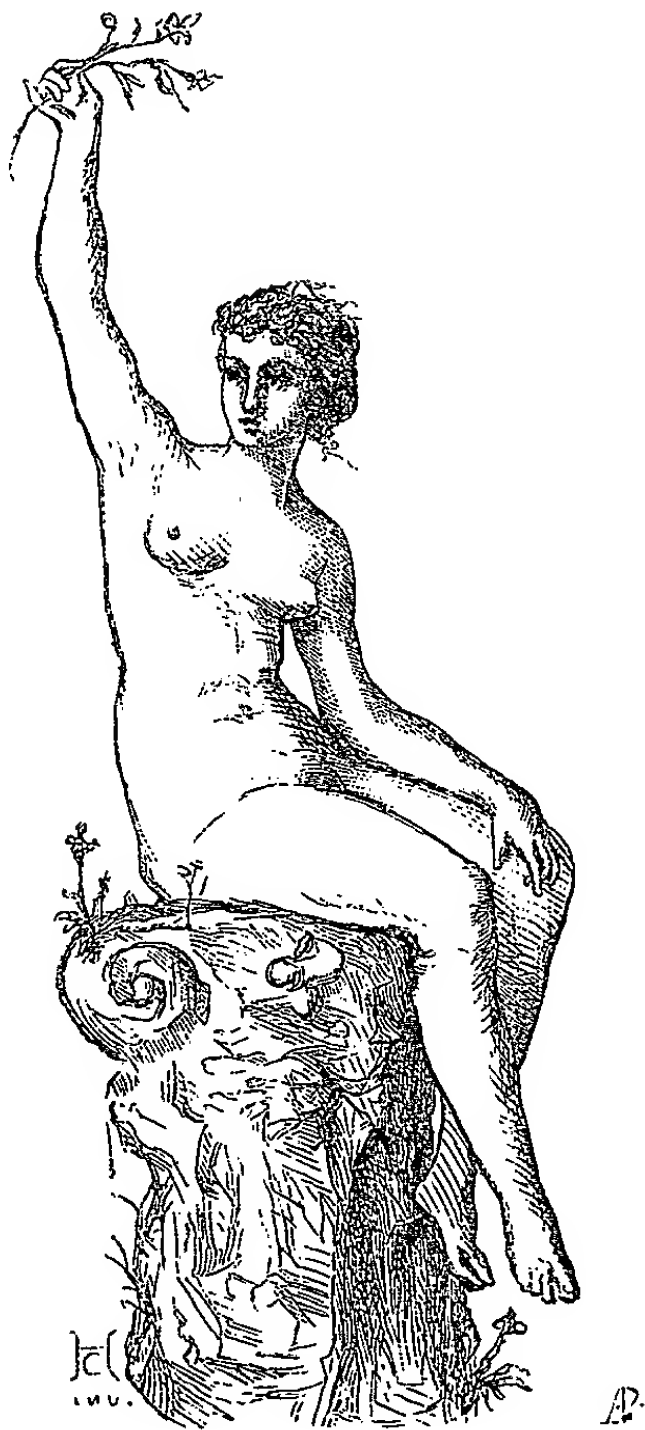
This system contains the sixth and seventh staves. The vocal line continues with 'jours : Voi - ci les fleurs, Her-man-ce, mais où sont nos beaux jours ?'. The piano accompaniment has dynamic markings of *Dimin.* and *pp*. The system ends with a double bar line and a repeat sign.

Directeur :
HENRI MERCIER
.....
Administrateur :
ALEXANDRE DUCROS
.....

REVUE
DU

MONDE NOUVEAU

Littéraire, Artistique, Scientifique.



N° 3 — 1^{er} MAI 1874

PARIS

ADMINISTRATION, BUREAUX D'ABONNEMENT ET RÉDACTION
21, rue du Faubourg-Montmartre

DÉPOT PRINCIPAL : LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
338, rue Saint-Honoré

PREMIER VOLUME. — LIVRAISON 3.

SOMMAIRE

POÉSIES

La Marchande de fleurs.	PAUL ARÈNE.
Les Collines.	ALBERT MÉRAT.
Hélène changée en sonnet.	GUSTAVE MATTEU.
La Colombe	CHARLES FRÉMINE.
Tibi.	ADRIEN JUVIGNY.
A une Vénitienne (traduction).	THÉODORE AUBANEL.

NOUVELLES

Un Malentendu	ALPHONSE DAUDET.
Soumerki.	JEAN D'ALHEIM.
Les Mauvais Sous.	C. DE SIVRY.
L'Architecte romantique.	RAOUL GINESTE.

FANTAISIE

Yo-Tse.	***
-----------------	-----

DESSIN

Mariano de Padilla.	H. ROUSSEAU.
Mariano de Padilla (notice).	E. BADOCHÉ.

BIBLIOGRAPHIE

La Tentation de saint Antoine, de G. Flaubert.	PAUL ARÈNE.
Joseph Addison, ou un Attique en Angle- terre, par M. de Grisy.	GÉRARD DEVÈZE.
L'Échafaud, par Touroude.	
Théâtres	PIERRE AUBRY.

MUSIQUE

Li-Taï-Pé, poésie de C. Cros, musique de. .	C. DE SIVRY.
---	--------------

POÉSIES

LA MARCHANDE DE FLEURS

*Épris de Margots idéales
Et rêvant au siècle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier.*

*Elle était blonde, presque rousse,
L'œil mutin, mais bon en dessous,
Et vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.*

*Mon caprice en cette matière
D'un peu d'amour se compliquait ;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer son bouquet.*

*La bouquetière était vermeille,
Les fleurs avaient l'air engageant...
Mais, ayant trop soupé la veille,
Il ne me restait plus d'argent.*

*Frontin, je le dis sans reproches !
Avait ce matin oublié
De mettre de l'or dans mes poches,
Et j'étais fort humilié.*

*Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre deux doigts :
« C'est le dernier, je suis pressée,
Vous me paierez une autre fois. »*

*Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébéiennes au cœur haut,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.*

PAUL ARÈNE.

LES COLLINES

*Quand je monte vers la barrière,
En laissant la ville en arrière ;
Quand la rue est près de finir,
Un mirage, un décor, un rêve,
Au bout de mon chemin se lève :
Voyez les collines bleuir !*

*Je vous connais : vous êtes Sèvres ;
Vous avez des noms doux aux lèvres
Et des sourires tentateurs.
Vous êtes Meudon, vous, Asnières,
Et vous faites bien des manières
Pour de si petites hauteurs.*

*C'est que vous êtes les collines
Chères, profondes et câlines,
Honneur charmant de notre été,
Et que vous êtes très-jolies
Dans vos fines mélancolies
Et vos caprices de gaieté.*

*C'est lorsque Mai verdit les branches
Que vous nous donnez, les dimanches,
A pleins rayons votre soleil,
L'ombre qui tombe de vos chênes,
Et, tout près des sources prochaines,
Une heure d'aise et de sommeil.*

*Vos clairières et vos futaies,
Les ronces mêmes de vos haies,
Tous vos sentiers, je les connais,
Car rien de vous ne m'est farouche,
Et j'ai baisé plus d'une bouche
Dans les fleurs d'or de vos genêts.*

*Blondes collines apparues
Vers la banlieue, en haut des rues,*

*Clamart ou bien Montmorency,
Votre grâce est partout la même ;
Mais entre toutes je vous aime,
O montagnes en raccourci !*

ALBERT MÉRAT.

HÉLÉNA

CHANGÉE EN SONNET

A JOSÉPHIN SOULARY

*Hélène, dans le pampre et les liserons bleus,
Lustrait ses cheveux roux !!! Sous leurs touffes vermeilles
Plongeant ses doux rayons, le soleil, amoureux,
De ses beaux seins mouvants titillait les merveilles.*

*Tout en fenêtre en face, un poète envieux
La guettait l'œil en feu, du sang dans les oreilles !!!
Lors, des vers susurrant sous son cerveau fiévreux,
De s'élancer vainqueurs, essaimant comme abeilles.....*

*Les voilà s'acharnant à leur proie ; et le soir
L'astre jaloux, avant de s'abîmer, put voir
Lorgnant obliquement de la rive orangée,*

*Sous les baisers pourprés de quatorze grands vers,
Hélène, renversée et les yeux à l'envers,
Se tordre convulsive, en un sonnet changée.*

GUSTAVE MATHIEU.

LA COLOMBE

I

*Les sables altérés, au pied du cap stérile,
Buvaient l'eau qui coulait de ses veines d'argile.
Sur les grands fucus morts, épars dans les galets,
Des pêcheurs en fumant, reprisaient leurs filets
Déchirés dans la nuit. A l'abri des falaises
Dont les rocs font épaulement aux molles terres glaises,
La dune, étincelante aux clartés du matin,
Avec ses chardons bleus et ses senteurs de thym,
Et tous ses bruits ardents d'abeille et de cigales,
Découpait sur la mer ses crêtes inégales.*

*Joueuses, au soleil, des mouettes, dans l'air,
D'un coup d'aile parfois faisaient luire un éclair
Qui se doublait sur l'eau des mares aveuglantes,
Soudain un coup de feu, dans un bouquet de plantes,
Éclata. Brusquement arrêté dans son vol,
Un épervier tomba lourdement sur le sol,
La plume ensanglantée et la prunelle éteinte;
Et, comme il était mort sans jeter une plainte,
Je vis qu'il étreignait, toute vivante encor,
Une jeune colombe entre ses serres d'or.
Le chasseur accourut avec des cris de joie :
J'achetai la colombe, il prit l'oiseau de proie
Et disparut au fond d'un ravin sablonneux.*

II

*Couvert de tamaris et d'ajoncs épineux,
Un fossé noir bordait le chemin blanc des plages.
Je marchais vers la côte, à l'ombre des feuillages,
Et, quand le vent troublait les frêles tamaris,
On voyait, au travers de leurs rameaux fleuris,
La Manche, à l'horizon, immobile et déserte.
Sur le bord du fossé, dans une brèche ouverte,
Se tenait une enfant au corps maigre et nerveux.
Le visage à demi noyé dans ses cheveux
Elle pleurait debout, toute blonde, enchâssée
Dans le bleu lumineux de la mer apaisée,
Droite sur ses pieds nus aux ongles de corail
Comme une vierge d'or dans l'azur d'un vitrail,*

*« Pourquoi pleurer? » lui dis-je. Elle se tut, craintive.
Mais en l'apercevant, la colombe captive
Que j'avais arrachée à l'épervier sanglant
Tressaillit dans ma main, m'échappe et s'envolant,
Se pose sur le bras de sa jeune maîtresse.
Celle-ci la baisa d'abord avec tendresse,
Puis, voyant son plumage éclaboussé de sang,
Farouche, elle s'enfuit, le regard menaçant.*

CHARLES FRÉMINE.

T I B I

*Mon ami, mon poète, une même souffrance
Met dans nos yeux pâlis un même désespoir,
— La soif de l'impossible, — et mon intelligence
Reflète tes douleurs comme un vivant miroir :*

*Car tous deux nous avons la nostalgie intense
De l'ombre funéraire, — et nous aimons à voir
Luire dans Ribeira la perspective immense
Des corps nus qu'on égorge au fond d'un couvent noir.*

*Moi, je me sens souvent saisi du désir fou
De me joindre à leur troupe et de baisser le cou
Humblement, — sous l'éclair homicide des glaives.*

*Oh ! qu'il me serait doux de goûter avec toi,
Près de ces vaillants cœurs qui mouraient pour leur foi,
L'enivrement divin d'expirer pour mes rêves.*

ADRIEN JUVIGNY ¹.

1. Adrien Juvigny est mort l'année dernière, à vingt-trois ans, laissant quelques poèmes, que nous espérons publier dans nos prochains numéros.

A UNE VÉNITIENNE

Depuis le soir où je l'ai vue, — mon cœur brûle et mon âme est triste. — O Léonard ! ô Jean Bellin ! — l'enfant est de votre famille : — En avez-vous peint de ces filles — aux grands yeux perdus au lointain.

Vierges sages et vierges folles ! — Et jamais la main ne vous tremble, — ô grands maîtres ! votre pinceau — aujourd'hui retrace la race fatale — des hommes, et demain il prend des ailes — et s'élève au plus haut des cieux.

Ses traits souriants et mélancoliques — tenaient de l'ange et du démon ; — on ne pouvait voir le fond — de ses yeux profonds comme l'onde. — Elle était blanche et pâle, elle était blonde, — comme on l'est à Venise ;

Blonde comme un scintillement de topaze, — comme le nimbe d'un saint en extase — et les derniers rayons du jour, — quand le soleil ferme les cils, — secouant l'or de sa dépouille — devant Saint-George-le-Majeur.

1. Traduction du poème provençal.

On voyait le nu, malgré la robe — qui, sous les plis mouvants, dérobe — sa beauté suprême ; on voyait — son corps pur, qui avait l'harmonie — d'une déesse ionienne, — d'une statue de Phidias.

Comme s'enfle la mer, — se gonflait, hardie, sa poitrine ; — plein de désir et de respect, — l'œil caressait sa belle hanche : — vous auriez baisé ses mains blanches — et embrassé ses petits pieds.

Sa beauté qui m'égare, — tout le long de la *Mercerie* — je l'ai suivie comme un fou ; — laissant un sillon de lumière, — elle perçait fière dans la foule — et ne semblait pas toucher le sol.

Je me sentais pris d'ensorcellement ! — Son indolente allure avait — la grâce souple du serpent. — Ah ! pour peu que durât le chemin, — c'était une enfant à me conduire — au paradis ou en enfer.

Elle était enfin de ces femmes, — sphinx d'allégresse ou bien de larmes, — qui vous mettent dans l'éternel souci — de deviner ce qu'elles ont dans l'âme : — mystérieuses, neige et flamme, — la Nona-Lise, la Cenci.

Voici déjà l'heure charmante — où à volées se reposent les colombes — sur les coupoles de Saint-Marc ; — dans les rues étroites et tortueuses, — tout le monde empressé est dehors : — filles, jouvenceaux, moines, soldats.

C'est un carnaval de Venise : — les hommes en manches de chemise — heurtent cent fois les grandes dames ; — les pê-

cheurs crient leur poisson, — et les vendeurs d'eau fraîche — crient et font tinter leurs gobelets.

De l'ombre de tous les carrefours — il sort des troupes de musiciens. — O gais concerts jamais finis ! — Ecoutez les mandolines et les guitares : — la fenêtre s'ouvre..... Tout à l'heure — une amoureuse va venir.

Je n'entendais pas la clameur, — et, dans la foule onduleuse, — je ne voyais que la belle enfant. — Parfois elle me semblait perdue, — ou bien jouant à cache-cache — dans la vague du peuple étouffant.

Ainsi, jusqu'au pont du Rialto — nous marchâmes.... Elle s'arrête ; — j'allais l'atteindre ! Et voilà que — la petite fée hèle un rameur, — et, sans amoureux, sans sa mère, — vive, elle s'embarque, et je reste coi !

Sous la rame l'onde jaillit, — l'ombre croît : aux pointes des îles — déjà s'allument les falots ; — les palais et les campaniles, — les portiques, d'un calme reflet, — se mirent dans le Grand-Canal.

Ainsi qu'une hirondelle noire, — fuit la gondole.... Seule, — l'enfant s'en va, ô soir amer ! — et, hors de la brune gondole, — sa robe, comme un rayon de lune, — blanche, glisse sur la mer.

THÉODORE AUBANEL.

NOUVELLES

UN MALENTENDU¹

VERSION DE LA FEMME.

Qu'est-ce qu'il a? De quoi m'en veut-il? Je n'y comprends rien. J'ai pourtant tout fait pour le rendre heureux... Mon Dieu! je ne dis pas qu'au lieu d'un poète je n'aurais pas mieux aimé épouser un notaire, un avoué, quelque chose de plus posé, de moins en l'air comme profession; mais enfin, tel qu'il était, il me plaisait. Je le trouvais un peu exalté, mais gentil tout de même, bien élevé, puis il avait quelque fortune, et je pensais qu'une fois marié, sa poésie ne l'empêcherait pas de cher-

VERSION DU MARI.

J'avais pensé à tout, pris toutes mes précautions. Je ne voulais pas d'une Parisienne, parce que les Parisiennes me faisaient peur. Je ne voulais pas d'une femme riche qui m'apporterait avec elle tout un train d'exigences. Je craignais aussi la famille, ce terrible enlacement d'affections bourgeoises, accapareuses, qui vous emprisonnent, vous rapetissent, vous étouffent. Ma femme était bien ce que je rêvais. Je me disais : « Elle me devra tout. » Quelle joie de former cet esprit naïf aux

1. Extrait du nouveau livre de M. Alph. Daudet, en cours de publication chez Alph. Lemerre, *Les Femmes d'artistes*. — 1 vol. in-18.

cher une bonne place, ce qui nous mettrait tout à fait à l'aise. Lui aussi dans ce temps-là me trouvait à son idée. Quand il venait me voir chez ma tante, à la campagne, il n'avait pas assez de paroles pour admirer l'ordre et l'arrangement de notre petit logis tenu comme un couvent. « C'est amusant !... » disait-il. Il riait, m'appelait de toutes sortes de noms pris dans des poèmes, des romans qu'il avait lus. Cela me choquait un peu, je l'avoue ; je l'aurais voulu plus sérieux. Mais ce n'est que quand nous avons été mariés, installés à Paris, que j'ai senti la différence de nos deux natures.

Moi qui rêvais un petit intérieur bien tenu, clair et propre, je l'ai vu tout de suite encombrer notre appartement de meubles inutiles, passés de mode, perdus de poussière, avec des tapisseries fanées, et si anciennes... Pour tout, ç'a été la même chose. Concevez-vous qu'il m'a fait mettre au grenier une très-jolie pendule Empire qui me venait de ma tante, et des tableaux magnifiquement encadrés, donnés par des amies de pension ? Il trouvait tout cela hideux. J'en suis

belles choses, d'initier cette âme pure à mes enthousiasmes, à mes espérances, de donner la vie à cette statue !

C'est qu'elle avait l'air, en effet, d'une statue avec ses grands yeux sérieux et calmes, son profil grec si régulier, ses traits légèrement arrêtés et sévères, mais adoucis par le flou des jeunes visages, ce duvet nuancé de rose, l'ombre des cheveux soulevés. Joignez à cela un petit accent provincial qui faisait ma joie, que j'écoutais les yeux fermés comme un souvenir d'heureuse enfance, l'écho d'une vie tranquille dans un coin bien loin, bien ignoré. Et dire que maintenant cet accent-là m'est devenu insupportable !.. Mais alors j'avais la foi. J'aimais, j'étais heureux, disposé à l'être encore plus. Plein d'ardeur au travail, j'avais, sitôt marié, commencé un nouveau poème, et le soir je lui lisais les vers de la journée. Je voulais la faire entrer complètement dans mon existence. Les premières fois, elle me disait : « C'est gentil... » et je lui étais reconnaissant de cette approbation enfantine, espérant qu'à la longue elle

encore à me demander pourquoi. Car enfin son cabinet de travail était un ramassis de vieilles toiles enfumées, de statuettes que j'avais honte de regarder, d'antiquailles ébréchées, bonnes à rien, des chandeliers pleins de vert-de-gris, des vases où fuyait l'eau, des tasses dépareillées. A côté de mon beau piano en palissandre, il en avait mis un petit, tout vilain, tout écaillé, où manquait la moitié des notes, et si usé qu'on l'entendait à peine. A part moi, je commençais à me dire : « Ah ça ! mais, un artiste, c'est donc un peu fou... Il n'aime que les choses inutiles, il méprise tout ce qui peut servir. »

Quand je vis ses amis, le monde qu'il recevait, ce fut bien pis. Des gens à cheveux longs, à grandes barbes, mal peignés, mal habillés, qui ne se gênaient pas pour fumer devant moi et me faisaient mal à entendre, tellement toutes leurs idées se trouvaient à l'envers des miennes. C'étaient de grands mots, de grandes phrases, rien de naturel, rien de simple. Avec cela pas la moindre notion des convenances : vous pouviez les avoir à dîner vingt fois de

comprendrait mieux ce qui faisait ma vie.

La malheureuse ! comme j'ai dû l'assommer. Après lui avoir lu mes vers, je les lui expliquais, cherchant dans ces beaux yeux étonnés la lueur attendue, croyant l'y voir toujours. Je l'obligeais à me donner son avis et je glissais sur les sottises pour retenir seulement ce que le hasard lui inspirait de bon. J'aurais tant désiré en faire ma vraie femme, la femme d'un artiste !... Mais non ! Elle ne comprenait pas. J'avais beau lui lire les grands poètes, m'adresser aux plus forts, aux plus tendres, les rimes d'or des poèmes d'amour tombaient devant elle avec l'ennui et la froideur d'une averse. Une fois, je me souviens, nous lisions la *Nuit d'octobre* ; elle m'interrompit, pour me demander quelque chose de plus sérieux. J'essayai alors de lui expliquer qu'il n'y a rien de plus sérieux au monde que la poésie, qui est l'essence même de la vie et flotte au-dessus d'elle comme une lumière vibrante où les mots, les pensées, s'élèvent et se transfigurent. Oh ! le sourire dédaigneux de sa jolie

suite; jamais une visite, jamais une politesse. Pas même une carte, un bonbon, au jour de l'an. Rien... Quelques-uns de ces messieurs étaient mariés et nous amenaient leurs femmes. Il fallait voir le genre de ces personnes-là! A tous les jours des toilettes superbes, comme je n'en porterai jamais, Dieu merci! Et si mal arrangées, sans ordre ni méthode. Des cheveux bouffants, des jupes traînantes, puis des talents qu'elles montraient effrontément. Il y en avait qui chantaient comme des actrices, jouaient du piano comme des professeurs; toutes bavardaient de tout comme des hommes. Est-ce raisonnable, je vous demande? Est-ce que des femmes sérieuses, une fois mariées, doivent penser à autre chose qu'aux soins de l'intérieur? C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à mon mari, qui était peiné de me voir abandonner la musique. La musique, c'est bon quand on est petite fille et qu'on n'a rien de mieux à faire. Mais, franchement, je me serais trouvée ridicule à me mettre tous les jours devant un piano.

Oh! je le sais bien. Son grand grief contre moi, c'est

bouche et la condescendance du regard... On eût dit que c'était un enfant ou un fou qui lui parlait.

Ce que j'ai dépensé ainsi de forces, d'éloquence inutile! Rien n'y pouvait. Je me butais perpétuellement à ce qu'elle appelait le bon sens, la raison, cette excuse éternelle des cœurs secs et des esprits étroits. Et ce n'est pas seulement la poésie qui l'ennuyait. Avant notre mariage, je l'avais crue musicienne. Elle paraissait comprendre les morceaux qu'elle jouait, soulignés par son professeur. A peine mariée, elle a fermé son piano, renoncé à la musique... Savez-vous rien de plus triste que cet abandon par la jeune femme de tout ce qui plaisait dans la jeune fille. La réplique donnée, le rôle fini, l'ingénue quitte son costume. Tout cela n'était qu'en vue du mariage, une surface de petits talents, de jolis sourires et de passagère élégance. Chez elle le changement a été instantané. J'avais d'abord espéré que le goût que je ne pouvais pas lui donner, l'intelligence de l'art, des belles choses, lui viendraient malgré elle dans cet

que j'aie voulu l'arracher à cet étrange milieu, si dangereux pour lui. « Vous avez éloigné tous mes amis, » me reproche-t-il souvent. Oui, je l'ai fait, et je ne m'en repens pas. Ces gens-là auraient fini par me le rendre fou. Quelquefois, en les quittant, il passait la nuit à rimailleur, à se promener de long en large en parlant haut. Comme s'il n'était pas déjà assez bizarre, assez original par lui-même, sans qu'on vînt encore l'exciter ! En ai-je supporté des caprices, des lubies ! Tout à coup, le matin, il arrivait dans ma chambre : « Vite, ton chapeau... Nous allons à la campagne. » Il fallait tout laisser là, la couture, le ménage, prendre des voitures, des chemins de fer, dépenser un argent ! Et moi qui ne songeais qu'à économiser. Car enfin, ce n'est pas avec quinze mille francs de rente qu'on est riche à Paris et qu'on fait un avoir à ses enfants. Dans le commencement, il riait de mes observations, tâchait de me faire rire ; puis, quand il a vu ma ferme intention de rester sérieuse, il m'en a voulu de ma simplicité, de mes goûts d'intérieur. Est-ce ma faute, à

admirable Paris où les yeux, l'esprit s'affinent sans s'en douter. Mais que faire d'une femme qui ne sait pas ouvrir un livre, regarder un tableau, que tout ennuie, qui ne veut rien voir ? Je compris qu'il fallait me résigner à n'avoir près de moi qu'une ménagère active et économe, oh ! très-économe. La femme selon Proudhon, rien de plus. J'en aurais pris mon parti ; tant d'artistes sont dans mon cas ! Mais ce rôle modeste ne lui suffisait pas.

Peu à peu, sournoisement, silencieusement, elle est arrivée à éloigner tous mes amis. Devant elle, nous ne nous gênions pas. Nous parlions comme par le passé ; et de nos exagérations artistiques, de ces axiomes fous, de ces paradoxes où l'idée se travestit pour mieux sourire, elle ne comprenait ni la fantaisie ni l'ironie. Tout cela ne faisait que l'irriter et la confondre. Assise dans un petit coin du salon, elle écoutait sans rien dire, se promettant bien d'éliminer un à un tous ceux qui la choquaient si fort. Malgré le bon accueil apparent, on sentait déjà chez moi ce

moi, si je déteste le théâtre, les concerts, toutes ces soirées artistiques où il voulait m'entraîner et où il retrouvait ses connaissances d'autrefois, un tas d'écervelés, de bohèmes, de dissipateurs ?

Un moment j'avais cru qu'il deviendrait plus raisonnable. J'étais parvenue à le sortir de son vilain monde, à nous faire un entourage de gens sensés, bien posés, à lui créer des relations utiles... Eh bien ! non. Monsieur s'ennuyait. Il s'ennuyait du matin au soir. A nos petites soirées, où j'installais pourtant un whist, un thé, tout ce qu'il fallait, il apportait une figure, une humeur ! Quand nous étions seuls, la même chose. Pourtant j'étais pleine d'attentions. Je lui disais : « Lis-moi un peu ce que tu fais. » Il me récitait des vers, des tirades. Je n'y comprenais rien, mais j'avais l'air de m'y intéresser, et par-ci par-là je faisais au hasard une petite remarque qui du reste avait le don de l'aga- cer toujours. En un an, en travaillant jour et nuit, il n'a pu faire de toutes ses rimes qu'un seul livre qui ne s'est pas vendu du tout. Je lui ai dit : « Ah !... tu vois bien... »

TOME I

petit courant d'air froid qui vous avertit que la porte est entr'ouverte et qu'il sera bientôt temps de s'en aller.

Mes amis partis, elle les a remplacés par les siens. Je me suis vu envahir par un monde inepte, étranger à l'art, ennuyeux et méprisant profondément la poésie, parce que « ça ne rapporte pas ». Ex-près, on citait très-haut devant moi les noms des faiseurs à la mode, des fabricants de pièces et de romans à la douzaine : « Un tel gagne beaucoup d'argent!... »

Gagner de l'argent ! tout est là pour ces monstres, et j'avais la douleur de voir ma femme penser avec eux. Dans ce milieu sinistre, toutes ses habitudes provinciales, ses vues mesquines et bornées, s'étaient rétrécies encore en une incroyable avarice.

Quinze mille francs de rente ! Il me semblait pourtant qu'avec cela on pouvait vivre sans souci du lendemain. Eh bien ! non. Je l'entendais toujours se plaindre, parler d'économies, de réformes, de placements avantageux. A me-

par raison, pour l'amener à quelque chose de mieux compris, de plus productif. Il a eu une colère épouvantable, et depuis une tristesse perpétuelle qui me rendait très-malheureuse. Mes amies me conseillaient de leur mieux : « Voyez-vous, ma chère, c'est l'ennui, la mauvaise humeur d'un homme inoccupé... S'il travaillait un peu plus, il ne serait pas aussi sombre. »

Alors je me suis mise en quête, et tout le monde autour de moi, pour lui chercher une place. J'ai remué ciel et terre, j'ai fait je ne sais combien de visites à des femmes de secrétaires généraux, de chefs de division, je suis allée jusqu'au cabinet du ministre, tout cela sans l'avertir. C'était une surprise que je lui réservais. Je me disais : « Nous verrons bien s'il sera content cette fois. » Enfin, le jour où j'ai reçu sa nomination, une belle enveloppe à cinq cachets, je suis allée la porter sur sa table, folle de joie. C'était l'avenir assuré, l'aisance, le calme du travail, le contentement de soi... Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit « qu'il ne me pardonnerait jamais. » Après quoi il a déchiré la lettre du

sure qu'elle m'envahissait de ces détails bêtes, je sentais s'en aller de moi le goût et le désir du travail. Parfois elle venait près de ma table, feuilletait dédaigneusement les vers commencés. — « Que ça ! » disait-elle, en comptant les heures perdues sur ces insignifiantes petites lignes. Ah ! si j'avais voulu l'écouter, ce beau nom de poète, que j'ai mis tant d'années à me faire, traînerait maintenant dans la boue noire des productions à outrance... Et quand je pense qu'à cette même femme j'avais livré d'abord tout mon cœur, tous mes rêves ; quand je pense que ce dédain qu'elle me témoigne, parce que je ne gagne pas d'argent, date des premiers moments du mariage, vraiment, j'en ai honte pour moi et pour elle.

Je ne gagne pas d'argent ! Cela explique tout, le reproche de son regard, son admiration pour les banalités productives, jusqu'à cette démarche qu'elle a faite dernièrement pour m'obtenir je ne sais quelle place dans un bureau du ministère.

Par exemple, j'ai résisté. Il

ministre en mille morceaux, et il s'est sauvé en battant les portes. Oh! ces artistes, ces pauvres têtes détraquées qui prennent la vie à rebours. Que devenir avec un homme pareil? J'aurais voulu lui parler, le raisonner. Mais non. On me l'avait bien dit : « c'est un fou. » A quoi bon lui parler, d'ailleurs? Nous n'avons pas la même langue. Il ne me comprendrait pas, pas plus que je ne le comprends... Et maintenant nous sommes là tous les deux à nous regarder. Je sens de la haine dans ses yeux, et pourtant j'ai de l'affection pour lui... C'est bien pénible.

ne me reste plus que cela, une volonté inerte, faite à tous les assauts, à toutes les persuasions. Elle peut parler pendant des heures, me glacer de son plus froid sourire, ma pensée lui échappe toujours, lui échappera toujours... Et nous en sommes là! Mariés, condamnés à vivre ensemble; des lieues entières nous séparent, et nous sommes trop las, trop découragés pour tenter un pas l'un vers l'autre. En voilà pour la vie. C'est horrible!

ALPHONSE DAUDET.

S O U M E R K I

CONTES ET NOUVELLES RUSSES

A M. ÉMILE BRETON

Ouvrez un dictionnaire, mon cher Émile Breton, vous le peintre des villages endormis et des neiges, et vous trouverez que Soumerki signifie crépuscule.

Eh bien, ce n'est pas exact.

Crépuscule n'est pas assez gris, pas assez terne ; le silence n'y est pas assez absolu. Le soleil, qui s'est couché, a laissé trop de ses rayons ; les ombres sont trop noires et les lumières vibrent encore avec trop de pétulance : crépuscule, c'est le repos après le travail, une chanson dans le lointain, un cri d'appel dans la vallée, le bruit d'une clochette. — L'ombre, encore claire, est pleine de l'activité du jour, et le sommeil ne vient qu'à pas lents.

Soumerki : tout est mort, le silence est partout : les derniers corbeaux filent à tire d'aile vers l'orient ; le ciel semble s'abaisser lentement, uni, lourd et humide, sur la terre toute blanche de neige.

C'est l'heure de la rêvasserie vague, sans forme comme sans

but ; c'est l'heure où tout bruit semble une plainte étouffée, où toute lumière ferait mal aux yeux.

C'est l'heure des causeries à voix basse ; c'est l'heure des histoires et des contes.

PREMIER CONTE

Il y a longtemps, si longtemps de cela, que les popes ne se soulaient pas encore, que les maris ne battaient pas leurs femmes, et que les juges ne se laissaient pas graisser la patte, — il y a donc bien longtemps de cela, vivait au bord de l'eau un bon et brave pêcheur du nom de Kirilo.

Loin des hommes méchants, il mangeait seul sa soupe de poisson, et, loin du seigneur comme du tsar, il y mettait ce qui lui plaisait, sans que personne y pût redire quoi que ce soit. Sa cabane en troncs d'arbre était un asile sûr contre les loups ; la forêt sombre et le désert étaient un asile sûr contre l'avidité de l'homme puissant. Kirilo chantait donc d'une voix claire, car nul souci, nul regret, nul désir ne faisait trembler sa voix.

Il arriva qu'un jour le vent du nord vint s'ébattre dans les bois qu'habitait Kirilo, et ce jour-là il était plus furieux que d'habitude. Sous son souffle obstiné les noirs sapins s'inclinaient jusqu'à terre, craquaient et tombaient, leurs grandes racines en l'air ; l'eau de la rivière fouettait avec rage les rives désolées, et de gros nuages noirs roulaient les uns sur les autres comme des ours velus qui se battent entre eux.

La cabane de Kirilo ne put résister longtemps aux efforts de l'ouragan : les madriers solides plièrent et le toit de chaume fut éparpillé au loin. Le pauvre Kirilo se trouva en un moment sans autre abri que sa grande chevelure bouclée, et pour la première fois sa chanson fut triste, pleine de larmes et de reproches :

« O vent du nord , ami du sylvain malfaisant , pourquoi viens-tu écraser sous ton talon la demeure du pauvre? n'as-tu point de clochetons dorés à secouer et des palais solides à faire crouler? Pourquoi de tes mains puissantes ramasser un petit grain de sable?

« N'as-tu pas là-bas , sur la mer bleue, de gros navires à couler et des cordages durs comme le fer à briser? Pourquoi viens-tu faire chavirer le bateau du pauvre? Pourquoi de ton souffle furieux soulever une feuille légère?

— Ne te plains pas, Kirilo, répondit le vent du nord : vois ce vieux sapin que j'ai jeté à terre; sous ses racines chevelues gît le trésor du khan tatar : des pièces d'or et d'argent, des perles et des émeraudes; de quoi vêtir la plus grande des saintes vierges. »

Et Kirilo, joyeux, eut de quoi acheter un beau navire dont les flancs furent bourrés de richesses; douze rameurs en chemises rouges bordées de galons d'or le firent voguer avec des rames ferrées d'argent; les cordages étaient de soie et les têtes de clou en ambre fin.

Assis sur la poupe, Kirilo voit fuir les rives du Volga, et tout en chantant il égrène des poignées de perles fines dans le sillage de son bateau. Lorsqu'il touche terre, il puise à pleines mains l'or et le jette à droite, à gauche, en avant, en arrière, au grand contentement des misérables chrétiens. Plus de soupe, mais du bon lard; plus de cabane, mais une tente en tapis bariolés.

Déjà au loin on aperçoit l'horizon bleu de la mer Caspienne, où les libres Cosaques se promènent, braves et fiers, dans de bonnes pirogues; de leurs chachkas affilées ils coupent les têtes des mécréants, et de leurs bras solides ils ramassent les richesses des ennemis de l'Ukraine. Un soir, le ciel devint rouge et le vent du sud souffla avec rage : les vagues montèrent hautes et écumeuses..... Navire, rameurs, trésor, tout périt, et Kirilo, seul sur le rivage se plaignit amèrement :

« O vent du sud, frère de Satan, que viens-tu agiter les flots de ton méchant souffle! n'as-tu pas les vieilles forêts à flétrir? va balayer de ton haleine embrasée les ajoncs des steppes? Pourquoi

viens-tu jouer dans les voiles humides du bateau et siffler dans les cordages mouillés? Que t'ai-je fait, méchant vent du sud? Suis-je allé, la lance au poing, te défier dans les prairies aux herbages emmêlés? ai-je mis le pied dans les domaines que tu t'es toi-même choisis?

— Ne te plains pas, ami Kirilo, répondit le vent du sud; ouvre les yeux, lève la tête: ne vois-tu pas les hautes tours crénelées du sérail? ne vois-tu pas sur le balcon la jeune fille aux tresses blondes, aux yeux noirs? Je suis venu de là-bas, au loin, où le minaret se dresse blanc dans le ciel bleu, chanter une chanson brûlante aux oreilles de la vierge. Ni les perles les plus fines, ni l'or le plus pur, ni le navire le plus léger, ne valent un seul de ses baisers, et elle les garde, jalouse, pour toi seul. »

Et Kirilo se leva joyeux.

« Belle, plus belle que toutes les belles, viens me faire une ceinture de tes tresses dorées; le sang bout dans les veines de l'homme vigoureux, et son bras saura t'étreindre à te faire perdre haleine.

« Vois, mes yeux jettent des éclairs plus brillants que les rayons du soleil d'été, et mon âme tout entière jaillit en accords puissants de ma poitrine.

« Incline ta tête charmante: comme le rossignol, mon cœur te chantera une douce chanson; viens, tu trouveras un nid sûr et chaud dans mon sein.

« Avec toi je serai plus fier que le tsar blanc; à tout venant, chrétien ou musulman, je dirai: « Je ne suis ni noble ni riche
« marchand, je suis l'ami de la belle.— Otez vos bonnets et saluez
« bas, plus bas encore. »

Sans se faire prier longtemps, la douce Ludmila répondit:

« Je te vois, gars fier et généreux, tu es mon maître et mon seigneur: à genoux devant toi, je chercherai l'ombre de ta volonté dans ton clair regard.

« De mes mains je préparerai l'hydromel ambré, et d'un beau charbon rouge j'allumerai le narghilé odorant. Ta servante est

ici, craintive et soumise, elle attend un ordre de tes lèvres vermeilles.»

La brise du soir voltigeait curieuse autour des amants, et, perfide, elle porta tout chaud le bruit d'un baiser au terrible Ilia.— Fort comme le plus fort des héros, c'est le frère de Ludmila. Lorsqu'il enfla sa voix, les feuilles des arbres quittent les branches et volent effarées comme par un orage violent; quand il siffle, l'eau calme des étangs se ride et le rocher dur éclate. Il est si grand, si lourd, qu'à chaque pas il enfonce dans la terre jusqu'aux genoux. D'un doigt il renverse le chêne le plus gros.

Sans pitié, Ilia prend son coutelas damasquiné et le plonge entier dans la poitrine de Kirilo, et le pauvre garçon tombe gémissant sur l'herbe.

« O brise traîtresse, sœur de la naïade perfide, pourquoi de ton aile de chouette es-tu venue effleurer ma bouche frémissante? pourquoi as-tu porté le bruit de nos baisers au héros sanguinaire? Ne pouvais-tu folâtrer avec le panache des roseaux ou la corolle de l'églantier? Mon sang coule à flots sur la terre marâtre, mes yeux se voilent et les ténèbres vont venir.

— Ne te plains pas, ami Kirilo, répondit la brise du soir; je te donne mieux que le navire le plus léger, mieux que la femme la plus douce. Ni les perles blanches, ni les tresses blondes, ni l'ambre le plus fin, ni les baisers les plus tendres ne valent le repos, et le sommeil va venir, profond, éternel.

« L'hirondelle, fatiguée de poursuivre la mouche ou le papillon, va se plonger dans l'étang aux eaux calmes; le rossignol, fatigué de son propre chant, va dormir sous les racines des vieux chênes. Tout cherche l'ombre et le repos. Ne te plains pas, Kirilo: les perles ne sont que larmes, les baisers ne sont que cuisantes brûlures; dors.

« Plus généreux que mes frères, je te donne le vrai, le seul bonheur.»

Ceci est le conte de Kirilo.

DEUXIÈME CONTE

Je suis un bonhomme tranquille, ami de la paix et du calme ; j'ai pris du ventre depuis que j'ai quitté le service, et ma conscience est pure comme le cristal. Si vous aviez l'ombre d'un doute sur ce que j'avance, je puis en toute sécurité jurer sur l'honneur que ni moi ni aucun des miens n'ont eu des relations avec l'Allemand vantard.

Demandez à n'importe qui dans notre petite ville et vous saurez que je vis en vrai bon chrétien. Je fais mes cinq repas par jour et toujours à la même heure ; je ne manque jamais la messe le dimanche et communie une fois par an. Quant à ma petite fortune, elle a été acquise à force de travail. Si avec cela on n'est pas un honnête homme, c'est qu'il est impossible de l'être. — De ma vie je n'ai transgressé la sainte loi de Dieu qui dit : « Tu feras maigre tel jour et tel autre jour tu mangeras du flan avec de bon caviar si tes moyens te le permettent. Je n'ai jamais non plus oublié d'allumer un cierge à mon patron, ni économisé sur l'huile qui brûle nuit et jour devant l'image de saint Nicolas dans la chambre à coucher de mon épouse. Quant au diable je l'ai toujours renié, et vrai, sans me vanter, je ne me souviens pas d'avoir eu pour lui la moindre dévotion. Il y en a qui disent qu'un cierge de deux kopecks ne peut ruiner un homme, et qu'il n'est pas maladroit d'en offrir un de temps en temps au roi des ténèbres ; que c'est même une précaution salutaire, car on ne sait jamais au juste si on a mérité le paradis, et qu'il en cuit davantage dans l'enfer à ceux qui ont négligé Satan ici-bas. Eh bien je m'en

remets à la sainte volonté de Dieu et quoi qu'il puisse en advenir, je fais toujours le signe de croix en crachant à gauche chaque fois que je vois le portrait du tentateur.

Du temps que j'exerçais les fonctions de juge, je fus fidèle à ma parole et souvent au préjudice de mes intérêts ; jamais au grand jamais je ne décidai une question de droit en faveur du plus offrant : le plaideur qui le premier m'apportait un cadeau convenable était sûr de son affaire et pouvait dormir sur les deux oreilles, car, quoi que la partie adverse m'offrît, je restais inébranlable et gardais la foi jurée. Certaines personnes me reprochèrent d'avoir élevé brusquement mon tarif, il y a de cela une dizaine d'années ; mais elles convinrent facilement que leur reproche n'était nullement mérité lorsque je leur expliquai la cause de ce changement. Jugez-en vous-même et vous me direz certainement que j'eus raison d'agir comme je le fis. Le tsar, que Dieu l'ait en sa sainte garde, avait décrété la veille que l'ont eût à augmenter nos appointements ; il est évident qu'il estimait nos travaux plus que par le passé : eût-il donc été convenable à nous autres, ses esclaves, de penser autrement ?

La Providence me jugea digne de ses bienfaits : outre la belle maison que vous voyez d'ici et que je loue trois cents roubles au maréchal de noblesse, j'ai encore un beau jardin derrière le pavillon que j'habite ; il y vient de vraies pommes de Crimée et des poires superbes..... Je ne vous parle pas d'une cinquantaine d'âmes que je possède du chef de mon épouse, tous paysans riches et bons travailleurs, ni de mes terres, les meilleures du district — de vraies chanvrières.

Ces biens terrestres ne sont pas encore tout ce qui constitue mon bonheur ; mon vrai trésor, c'est sans aucun doute Lubow Ivanovna, mon épouse. — Avez-vous mangé de la koubbiaka ou bu de l'eau de prunes ? Ne dites pas oui : ce serait faux, à moins que vous n'ayez savouré ces choses délicates ici-même, chez moi, car, sur l'honneur, il n'y a que Lubow Ivanovna qui ait le secret de ces préparations culinaires.

Une bonne ménagère que mon épouse ! une femme comme il n'y en a plus aujourd'hui : toujours accorte, bienveillante, jamais d'humeur noire ; une femme enfin digne du respect et de

l'admiration de tout honnête homme. Elle a pourtant un défaut — Dieu me garde de l'en accuser ! — c'est un don du ciel, elle n'y peut rien et j'aurais mauvaise grâce à vous en parler si ce n'était la terrible position où je me trouve en ce moment qui fait que mon cœur troublé déborde et que je ne puis taire mes chagrins.

Lubow Ivanovna ronfle et ronfle que c'est une bénédiction ; on croirait entendre la grosse cloche de la cathédrale, sauf le respect que l'on doit au temple du Seigneur.

Vous me direz à cela que mon épouse n'est pas la seule qui soit affectée de cette infirmité et que je suis mal venu de m'en préoccuper ; mais, si mon épouse a un défaut, moi, j'ai une faiblesse : il m'est absolument impossible de dormir avec la musique qu'elle fait... voilà ! Aussi y a-t-il longtemps que nous faisons lit à part, ou plutôt que nous faisons, car, hélas ! soit dit sans offenser personne, depuis bientôt un mois nous couchons derechef ensemble comme de jeunes mariés.

Adieu le sommeil. J'en maigris à vue d'œil, et si ce n'était une petite heure par-ci par-là de repos durant le jour, je crois que je serais totalement fondu.

Pourquoi couchez-vous ensemble ? me demanderez-vous, et je vous répondrai que c'est parce que j'ai peur... mais tellement peur que la sueur m'en coule froide comme glace sur tout le corps, peur à claquer des dents comme dans une fièvre des marais. Oui, oui, riez si vous l'osez, j'ai peur... peur du revenant, et tellement peur que si Lubow Ivanovna cessait de ronfler une fois la nuit venue, je la prierais de recommencer.

Que n'ai-je fait, mon Dieu, pour éloigner le maudit ! Voici plus de vingt messes que je fais dire pour le repos de son âme, et mon compère le protopope n'a point ménagé l'eau bénite ; il en a aspergé tous les coins et recoins de ma maison.... rien n'y fait. Cela dit sans vouloir faire tort à la puissance de nos saintes prières.

Dire qu'un innocent, un homme doux, dévot, vertueux, peut tomber, à l'âge où je suis, tomber dans un malheur aussi abominable, et cela sans qu'il y ait de sa faute ! C'est comme je vous le dis, je jure mon salut que ma conscience est pure comme le cristal. Quel mal puis-je faire ? Je ne m'enivre pas, je ne cherche jamais

de querelles, et si vous nous voyiez avec Lubow Ivanovna, vous diriez de vraies colombes; je ne dis de mal de personne, je ne sors que le dimanche pour aller à la messe; le reste du temps je reste chez moi, toujours occupé, jamais oisif, car la paresse, comme il est dit dans les livres saints, est la mère de tous les vices. En hiver, tout en regardant par la fenêtre, je taille des plumes, dont je fais cadeau à mes amis: il paraît qu'elles sont si douces à la main que jamais aucune ne crache, pas même sur le papier fourni par la couronne. En été, je m'installe sur le perron lorsqu'il fait beau et je tresse des paniers, ou bien encore je fais du filet pour garantir mes cerises des moineaux et autres oisillons.

Si j'ai péché, ce n'est que lorsque j'ai suivi avec trop d'intérêt les discussions qu'avait le cocher du maréchal de noblesse avec le cuisinier. Il faut bien que je l'avoue, j'ai ri souvent, que Dieu me pardonne, lorsqu'ils en venaient aux mains, et par amour de la justice j'exhortai souvent le cocher à taper un peu fort, car en vérité la figure jaune et ratatinée du cuisinier me déplaisait souverainement. Le moyen de ne pas s'amuser lorsque la bataille était en train: de belles et bonnes giffles d'un côté, des injures à vous faire éclater l'individu le plus calme de l'autre, parfois des coups de dents.... Lubow Ivanovna a ri aussi et à chaudes larmes.

Tout un chacun se serait tenu les côtes en voyant la tête furibonde du cuisinier Pamphile. Était-il assez méchant aux bêtes comme aux gens! De vrai, il méritait bien les horions qui lui pleuvaient sur le dos. Toujours sournois, toujours rageant, en défilait-il des injures! Toute votre parenté y passait jusqu'à vos arrière-grand'mères. C'était surtout à son camarade Pancrace qu'il en voulait; il ne pouvait voir les épaules carrées et la face rubiconde du brave cocher sans lui envier sa belle stature, lui qui, petit et malingre, avec des cheveux noirs comme l'aile du corbeau, ne présentait rien d'agréable aux yeux. Ce qui lui rongait le cœur, c'est que Matrëna, la cuisinière, préférait de beaucoup aux jolies histoires qu'il savait débiter la belle prestance de Pancrace.

Un jour, que ce dernier m'avait fait une commission, je lui of-

fris deux ou trois petits verres de mon excellente eau-de-vie de prunes; nous bavardâmes de choses et d'autres, et je ne sais comment il se fit que je lui dis avoir vu pendant son absence son camarade Pamphile faire la cour de très-près à la grosse Matrëna. Que pensez-vous qu'il advint? Le cocher alla droit à la cuisinè, en tira par les cheveux l'ami Pamphile et lui administra une correction qui se trouva plus complète que toutes celles qu'il lui eût encore infligées. Il faut croire que mon eau-de-vie de prunes est un peu trop forte pour des gens simples : aussi me garderai-je bien dorénavant d'en offrir à la légère.

Pamphile, qui braillait à l'ordinaire comme un porc qu'on saigne, ne souffla mot cette fois; je le vis, plus jaune qu'un potiron bien mûr, se retirer dans sa chambre, et son regard brillait comme celui du loup dans une nuit obscure. Deux jours durant on ne l'entendit plus parler, et je pensais que la crainte de recevoir des coups si bien appliqués lui avait enlevé le goût des injures.

Il n'en était rien pourtant. Le maudit méditait une vengeance, et vous allez voir comment il s'y prit pour contenter sa haine.

Il faut vous dire que notre maréchal de noblesse est l'exactitude en personne; jamais on ne l'a vu changer en rien ses habitudes : tous les jours levé à la même heure, il donne à dîner tous les mercredis, et va faire un whist avec un de ses amis à six verstes d'ici régulièrement tous les samedis; il est rentré le soir sur le coup de onze heures quelque temps qu'il fasse, car pour rien au monde il ne manquerait la messe à la cathédrale. Ses gens sont réglés comme de bonnes machines et savent à une minute près ce qu'ils ont à faire pour le service du maître.

Je l'ai entendu dire, moi qui vous parle, que l'exactitude passe avant tout; il est certain qu'il a raison; c'est un vieux militaire, il a vu l'empereur; ce n'est pas à un pauvre civil qu'il siérait de mettre en doute la parole d'un homme qui a porté des épaulettes et approché du tsar, que Dieu ait en sa sainte garde. Toutes les pendules de sa maison et sa montre à lui marchent toutes ensemble et sont réglées sur celles des cathédrales de Saint-Pétersbourg; je me souviens même que lorsqu'il fut élu maré-

chal, il exigea que partout dans la ville on se réglât sur son heure, ce qui faillit attirer bien des désagréments à notre médecin, qui alors était encore un jeune homme. Il se moqua du vieux général, en disant que, selon le méridien de notre endroit, nous devions être en avance d'une grande heure sur Saint-Petersbourg. Les jeunes gens croient toujours être plus savants que les vieux : ils devraient pourtant se rappeler que jamais œuf n'a instruit la poule. Aussi fut-il bien penaud lorsque Son Excellence le tança de la bonne manière. Je vous répéterai même ses paroles, je m'en souviens comme d'hier, car elles me frappèrent par leur clarté et leur grande justesse :

« Sachez, monsieur, dit-il, que ce n'est pas vous qui m'apprendrez qu'il y a des méridiens. Il y en a un à Saint-Petersbourg, un autre à Moscou..., parce que ce sont des capitales.... que dans l'une réside le tsar et que c'est dans l'autre qu'il vient se faire couronner ; mais il faut être bien impudent ou bien étourdi pour prétendre qu'une petite ville ait le sien..... L'heure de l'empereur est la mienne et doit être celle de tout fidèle sujet... Prenez garde à vous, monsieur, de penser autrement. J'aurai l'œil sur vous, ainsi, marchez droit. »

On a pourtant beau être exact, il peut vous survenir un accident, et c'est ce qui arriva à Son Excellence le samedi qui suivit la fameuse tripotée reçue par Pamphile. Au lieu de rentrer à onze heures du soir, le maréchal ne rentra que le dimanche pour dîner, et ce fut bien heureux pour le pauvre Pancrace.

Le cuisinier s'était pendu juste à onze heures, dans l'écurie. Vous voyez le calcul de cet être malfaisant : s'étrangler juste au moment où son ennemi allait rentrer pour panser les chevaux et choisir un coin bien obscur pour n'être découvert que quelques heures plus tard. C'était bien combiné pour faire croire à un assassinat et faire périr sous les verges le cocher, que tout le monde savait au plus mal avec lui.

Dieu ne voulut pas que cette abominable action eût pour résultat la perte d'un innocent. Le général donna cent roubles au maître de police, et l'on ne parla pas de cette affaire.

Tout ce qui en est arrivé, c'est que Pancrace est triste, ne rit plus avec Matrëna et ne va plus au cabaret : tous ses kopecks fondent en cierges et en messes pour le repos de l'âme de son ancien ennemi. Et puis, hélas !, c'est que j'ai perdu le sommeil. Aussitôt que la nuit vient, si je n'entends pas ronfler mon épouse, je vois le maudit.

Il faut avouer qu'il y a de bien mauvaises natures !

Et voilà l'histoire du cuisinier Pamphile.

JEAN D'ALHEIM.

LES MAUVAIS SOUS

... Que cherchent-ils au ciel tous ces aveugles ?

(CH. BAUDELAIRE).

I

« Certes, me disait mon ami le docteur A. C***, le malade chez qui je vais en ce moment présente un cas de monomanie assez singulier et d'un caractère tout spécial ; cela ferait presque croire au magnétisme des choses, n'était l'absurdité d'une semblable théorie. Voici la..... confession de ce maniaque bizarre, ajouta-t-il après un moment de silence.

« D*** fut jadis un commerçant fort habile qui sut en une vingtaine d'années faire fortune et se retirer des affaires, après être parti de rien ou peu s'en faut.

« Comme tous les êtres qui se sont longtemps obstinés, il avait, dès les premiers temps de sa complète liberté, ressenti la nostalgie des chiffres ; et après un ou deux mois de paresse (une sorte de lune de miel), il prit l'habitude d'aller chaque jour visiter son ancienne *maison*, donner un coup d'œil aux livres et recevoir les saluts de ses anciens employés dont les amabilités devenaient sincères maintenant qu'il n'était plus le *patron*.

« Et il s'apercevait de cette sincérité, c'était une de ses joies.

« Mais le trajet de son domicile à ses anciens bureaux était semé pour lui d'épines et de ronces qui se cachaient sous l'asphalte du

boulevard neuf. Sa conscience (les bourgeois en ont donc?) lui faisait parfois d'amers reproches. Elle disait :

« Tu as fait saisir par huissier les époux Bidard pour un billet de 110 fr. 45 cent., quand tu eusses pu leur donner du temps! »

« Et il répondait : « Les affaires sont les affaires. On doit, hé! on paye. » — Et la conscience continuait :

« Et la veuve Chevassol? et Dramart? et Fabée? et les autres? « Fabée s'est pendu à l'espagnolette de sa fenêtre pour éviter la banqueroute, Dramart a vu son enfant mourir de faim, la veuve Chevassol s'est asphyxiée et les époux Bidart sont dans la plus épouvantable misère. Et c'est ta faute, uniquement ta faute. »

« Et il répondait encore : « Mais, moi, je n'ai jamais dû sans payer. Encore une fois, les affaires sont les affaires. Et même, je ne suis pas un avare, moi; je suis généreux, moi. »

« Et, comme à ce moment-là même il passait devant un aveugle qui mendiait, il mit la main à son gilet et laissa tomber un sou dans la sébile du pauvre.

« Ceci se passait il y a trois ans environ. Or, comme chaque jour sa conscience lui répétait le même refrain et qu'il y avait six ou sept aveugles sur sa route, chaque jour il donnait des sous à ses nouveaux et singuliers clients : à chacun un sou à l'aller et un sou au retour.

« La régularité de ses promenades et leur périodicité fit que les aveugles, avec ce tact étrange qui remplace la vue chez ces malheureux, avaient fini par remarquer leur bienfaiteur. Deux fois par jour, ils le sentaient venir; ils savaient, à la façon dont les sous tombaient et au son particulier qu'ils rendaient en touchant les sébiles, que ces sous venaient du même et périodique passant; et, chose plus singulière, lorsque parmi les nombreux sous qu'ils recevaient ils en touchaient un de ceux-là, ils le reconnaissaient positivement.

« Or les sous de D***leur portaient malheur. Ces effigies avaient le mauvais œil.

« Un soir, le hasard fit que D*** passa par ce chemin à l'heure où les aveugles rentrent chez eux chassés par la nuit. Il entendit l'un d'eux dire à une femme qui le venait chercher : « Je les ai mis de

« côté, comme tous les soirs, tu les jetteras dans un égout.— Mais
 « non, lui répondit la vieille : deux sous, c'est deux sous, et ce n'est
 « pas à nous de jeter l'argent ! — Je te dis, reprit le pauvre,
 « que ce sont *les sous de l'homme*, et tu verras qu'ils me joueront
 « encore un mauvais tour. Je n'en veux plus; d'ailleurs, les autres le
 « connaissent aussi et jettent ses aumônes. »

« D*** avait déjà sorti de sa poche la pièce qu'il s'appropriait à donner à l'aveugle; un vague sentiment lui dit que c'était de lui que celui-ci parlait, et au lieu de donner son sou, il le jeta et le vit rouler, puis s'arrêter sur le bord du trottoir.

« A peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit derrière lui une grande rumeur; il se retourna et vit un rassemblement.

« Un promeneur venait de tomber si malheureusement qu'un omnibus qui passait lui avait broyé la tête; il était tombé du bord du trottoir : IL AVAIT GLISSÉ SUR UN SOU.

« Depuis ce déplorable accident, D*** est en proie à un singulier délire: il voit partout des sous, lumineux comme des yeux de chat, et les sous le regardent. Cette vision, épouvantable par son caractère permanent, lui fait endurer un atroce supplice et a fini par déterminer chez lui des accès cataleptiformes qui se prolongent souvent pendant seize et dix-huit heures.

« Enfin, dit le docteur en terminant, ce malheureux a fait le compte des sous fantômes qui le hantent, et tous ceux qu'il a ainsi donnés pour faire taire sa conscience sont là, groupés de façon à figurer dans l'ombre l'image lumineuse d'une roue d'omnibus. »

II

A quelque temps de là, je revis mon ami le docteur; il était question d'assister à une réunion *spirite* particulière qui se tenait chez un homme digne de toute confiance, et mon savant ami tenait à voir une bonne fois ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou plutôt de sincère dans les cérémonies de ce genre. Il affirmait que presque tous les phénomènes produits par les adeptes d'Allan

Kardec étaient dus à un fluide encore mal défini et qu'on pourrait appeler le fluide nerveux, s'ils n'étaient pas simplement dus à de simples ficelles, ce qu'il tendait fort à croire.

Nous arrivâmes dans un salon très-élégant et fort bien éclairé. Au milieu, une jeune personne était assise devant une table chargée de papiers et écrivait d'une façon fébrile : c'était le médium.

On causait à voix basse. L'entrée du docteur A. C*** fit sensation : connu de la plupart des assistants, on savait qu'il était, comme tous les savants, fort peu enclin au surnaturel, et les adeptes fervents tenaient sinon à le convaincre, du moins à l'étonner.

On venait d'évoquer quelques morts illustres, qui d'ailleurs avaient couvert de banalités la feuille de papier que le médium crayonnait, et mon ami faisait justement observer à ses adversaires que saint Louis s'exprimait comme un concierge et que Racine semait sa page de fautes de français. « Il n'écrit plus depuis si longtemps qu'il peut avoir oublié l'orthographe », pensai-je.

Et tandis que j'excusais les mânes de ce poète, un homme se leva d'un fauteuil et, allant droit au docteur, lui dit : « Voyons, monsieur, nous ne tenons qu'à vous convaincre par des faits. Est-il une personne morte dont vous désiriez connaître la situation actuelle parmi les esprits ? Nous l'évoquerons, et si, l'expérience faite, vous n'êtes pas des nôtres, cela m'étonnera fort. »

Le docteur hésita un instant, puis il parut surpris par une idée subite, et, s'adressant à moi : « Vous souvenez-vous, me dit-il, de l'homme aux mauvais sous, mon client ? Il a succombé, il y a bientôt six mois, à sa maladie, qui avait fini par dégénérer en une véritable folie. Les faits relatifs à sa vie et à sa mort ne sont connus que de nous deux..... Voyons un peu ».

Après les formules d'évocation usitées en pareil cas, la main du médium s'agita et traça sur le papier : « *Merci, docteur ; je suis là.* » Mon ami eut un léger frisson en reconnaissant l'écriture de feu D***, bien qu'un peu tremblée.

« Puisqu'il est là, dit un des assistants, vous pouvez le faire interroger. »

Le docteur pria l'intermédiaire de transmettre à l'esprit de D***

cette question : « Quel est votre état actuel ? » Le médium écrivit avec rapidité :

« Vous êtes bien bon de vous occuper de moi ; je ne suis pas trop malheureux ICI, et, bien qu'appartenant à la classe des esprits *châtiés*, ma peine est moins cruelle que celle de bien d'autres. Mon âme, encore trop grossière, a conservé des jouissances terrestres la même idée qu'en ont les vivants, et je me trouve dans une déplorable situation. Je plane constamment dans mon ancienne maison de commerce, je vois mon successeur commettre des bévues impardonnables, et je ne suis plus là ! A l'heure du dîner, mon âme perçoit les odeurs des mets, la joie des convives, le bouquet des vins, et je n'ai plus de sens pour jouir de ces choses, je n'ai plus de corps, je ne suis plus rien ; et cependant *je suis*. C'est horrible de n'être plus qu'une pensée ! »

Après avoir lu ce qui précède, le docteur se gratta le front pour se donner une contenance, et demanda à l'esprit si ses visions l'avaient poursuivi par delà le tombeau. Le médium se remit à écrire, mais d'une manière plus fiévreuse, et deux ou trois fois cassa son crayon :

« Je n'ai plus maintenant aucune de ces visions, car j'ai expié mes crimes de mon vivant. L'horreur de la folie pour laquelle vous m'avez soigné n'est rien auprès de ce qui m'attendait.

« Vous m'avez enterré vivant, malgré toutes les précautions prises par vous pour éviter ce terrible malentendu. Les accès cataleptiformes que j'avais parfois subis n'avaient jamais dépassé vingt-quatre heures ; celui-ci, le dernier, dura environ sept jours. Et pendant tout ce temps, ma pensée, bien qu'un peu moins nette, était parfaitement éveillée et je percevais tout ce qui se passait autour de moi. J'eus d'abord quelque espoir : j'avais entendu dire à ceux qui me veillaient que vous aviez obtenu l'autorisation de retarder de quelques jours mon inhumation. Combien de temps après, je n'en eus pas conscience, vous vîntes avec des aides et me fîtes des incisions. Je compris que vous me soumettiez à l'action d'une batterie électrique, mais je ne me réveillai pas. Puis on me lava, on m'enveloppa d'un linceul, on me vissa très-solidement dans un cercueil de chêne, je me sentis ballotté, transporté et bel et bien enterré.

« Le lendemain je sortais de mon état léthargique avec la pleine conscience de mon horrible situation. Aussitôt que mon gosier put articuler un son, je criai tant que je pus; une sueur froide inonda mes tempes; je sentais que ma voix, étouffée par la terre, ne pouvait s'entendre du dehors. Je ne sais combien de temps je restai, claquant des dents, transi de froid, entendant une foule de petits bruits sourds, des insectes probablement, — ceux-ci au moins étaient libres! — quand une chose plus affreuse encore vint me tirer de ma torpeur : j'avais faim. Il me semble que cela a duré des mois entiers. Le besoin s'était fait souffrance, puis torture. Je n'avais plus froid, je me tordais dans ma bière, je hurlais, je frappais les planches, qui rendaient le son mat de la terre; cela m'écorchait les mains, et je suçais mon sang. Oh! et puis cela devint de la rage. J'avais faim! Je mordis à même dans mon bras droit, je dévorais. La douleur que cette horrible blessure me causait s'ajoutait aux tortures de la faim qu'elle n'apaisait pas; je dévorai tout mon bras jusqu'à l'os avec rage. . . .

« Et puis soudain, un grand déchirement; et puis, la lumière... J'étais mort. »

« Eh bien, dis-je au docteur en sortant, croyez-vous aux esprits? — Moi, dit-il, jamais de la vie. Cette charmante femme qui faisait le médium a cru devoir improviser ce récit, d'ailleurs assez effrayant, et puis.... »

Sa phrase fut interrompue tout net par le geste machinal que je fis : nous passions devant un mendiant aveugle, et j'avais déposé un modeste sou dans la sébile de fer blanc.

« Je vous assure, me dit mon ami, que toutes les fois que je passe maintenant devant un aveugle, j'ai peur... — Vous n'êtes pas superstitieux? » lui dis-je en l'interrompant... Je crois qu'il n'entendit pas, car il continua : « J'ai peur de lui donner un mauvais sou. »

CH. DE SIVRY.

L'ARCHITECTE ROMANTIQUE

Dans une discussion sur l'influence du livre, comme quelques-uns d'entre nous qualifiaient de pures fantaisies certaines histoires relatives à l'époque romantique, un vieux peintre de nos amis prit la parole.

« Lorsque le romantisme se vit délaissé par les artistes et les gens de lettres, il se réfugia dans les mansardes du quartier latin, où des étudiants naïfs et quelques bohèmes des lettres et des arts l'exagérèrent d'une façon déplorable.

« Les premiers romantiques s'étaient appelés *messires*, ils avaient porté des habits en velours noir dont les coupes fantaisistes rappelaient plus ou moins celles du moyen âge ou de la Renaissance. Ils avaient laissé discrètement reluire sous leurs vastes manteaux de vieux poignards richement ciselés. Leurs successeurs portèrent de vrais pourpoints et de bonnes lames de Tolède; ils vécurent en gens qui avaient fait abstraction de plusieurs siècles.

« Pour quelques-uns, Paris s'était repeuplé de ribaudes, de truands, de seigneurs, de bachelettes et de clercs; ils rossaient les archers du guet, et s'imaginaient trouver au coin des bornes des reines de France ou tout au moins quelque très-haute et très-noble dame. Combien de ces pauvres mignons, croyant aller à la Tour de Nesle, ont été désillusionnés par les réalités les plus désagréables !....

« D'autres, et c'étaient les plus nombreux, jouaient de la guitare sous des balcons d'Andalouses, ou poignardaient leurs rivaux sur les perrons en marbre des palais vénitiens. A cette époque, en effet, l'influence des *Contes d'Espagne et d'Italie* avait atteint

son apogée. C'est à elle que j'ai toujours attribué les faits suivants.

« Vers la fin de l'année 1838, quelques étudiants, des rapins et des littérateurs en herbe, avaient fondé un clan où le culte des doctrines romantiques était poussé jusqu'à l'idolâtrie. On se réunissait chaque soir dans une crèmerie de la rue Saint-Jacques, dont le propriétaire, vieil Auvergnat rugueux comme une écorce de chêne, avait vu son nom vulgaire de Mathieu pompeusement changé en maître Mathéus.

« L'établissement lui-même avait reçu la dénomination de *cul-de-sac des franchises repues*. Hélas ! on faisait là plus de bruit que de repues, et quand maître Mathéus accourait aux interpellations fantaisistes qui lui étaient adressées sur un ton cavalier, les commandes étaient rarement en rapport avec le luxe et la couleur du style.

« Quand les maigres repas étaient terminés, on discutait, autour d'un pot de bière, sur les questions du jour, puis chacun racontait ses bonnes fortunes : des histoires insensées où il était question de duègnes, de sérénades, d'hidalgos jaloux, de missives glissées pendant la messe, d'échelles de soie, etc., etc. Le tout était débité avec le plus grand sérieux. Parfois de grandes imprécations retentissaient si quelqu'un maudissait sur le thème de don Paez la trahison d'une perfide amante.

« C'était précisément, ce soir-là, le cas de Louis B..., jeune architecte à la chevelure luxuriante.

« Oui, oui, messeigneurs, s'écriait-il exaspéré..... les « bégueules qui ne sauraient aller au Prado toutes seules valent « cent fois mieux.

« — Qu'arrive-t-il alors ? s'écria-t-on de toute part.

« — Il arrive ce qui arrivera toujours, ce qui est toujours « arrivé : quand ces vampires impitoyables ont bu tout le sang « de notre cœur, ils nous abandonnent. Mais, par saint Jacques « de Compostelle, je veux me venger, et je viens vous requérir.

« — Frère, lui fut-il répondu, nous sommes prêts à te bailler « aide. Parle.

« — Voici. J'ai surpris l'infidèle entre les bras d'un grossier « lansquenet ».

« Ici son récit s'embrouilla, et l'on comprit vaguement, entre

ses périphrases désordonnées, qu'un guerrier quelconque, rival plus vigoureux et moins chevaleresque que lui, avait abusé de sa supériorité musculaire.

« Vengeance fut donc jurée, et les moyens de l'accomplir furent aussitôt cherchés. Les propositions les plus grotesques se produisirent : le poignard, la strangulation, la pendaison par les cheveux, le poison, etc., furent mis en avant. Les plus féroces allèrent même jusqu'à proposer d'arracher le cœur de l'infidèle et de le clouer sanglant au chevet témoin de la trahison ; mais, outre que la police aurait à coup sûr le sot esprit de ne pas comprendre les beautés d'une vengeance romantique, on devait avoir égard à la situation de la femme. On se demandait, en effet, jusqu'à quel point les serments de Bianca pouvaient être considérés comme éternels : car Bianca ou plutôt Blanche était une piquante blonde qui posait dans les ateliers de troisième ordre, et dont la constance était loin d'être légendaire!...

« Mais l'architecte voulait à toute force être vengé. On le vengerait donc.

« Le projet qui rallia la majorité fut une marque infamante au fer rouge. Le vote fut presque unanime ; mais, un de nous ayant fait remarquer que nous n'avions pas de marques infamantes en fer, un ingénieux carabin proposa le tatouage : on écrirait le mot *infâme* sur le front de Bianca. Les rôles furent aussitôt distribués. Des rôdeurs devaient préserver le gros de la troupe des gens du guet et des bourgeois ; l'amant trompé, suivi du carabin tatoueur et de plusieurs aides, s'introduirait dans les lieux témoins de la perfidie féminine, où l'exécution de l'arrêt aurait lieu après un court jugement préalable.

« Tout débuta bien. L'architecte ayant frappé, Blanche, déjà couchée, vint ouvrir en chemise. Comme elle dévorait un roman nouveau de Paul de Kock, ses joues animées et ses regards brillants semblaient ne pas faire fi d'une galante visite. Aussi fut-elle désagréablement surprise par la présence des personnages inutiles qui, enveloppés de leurs manteaux et le feutre sur les yeux, suivaient son amant d'un air farouche.

« Je devine, s'écria-t-elle après un instant de réflexion, vous venez faire du punch ?

« — Nous venons vous juger, madame », répondit l'architecte d'une voix creuse.

« Blanche lança un frais éclat de rire au plafond. Voyant cependant les mines lugubres des jeunes hommes, elle fut d'abord étonnée; puis, devant les préparatifs de son amant, elle eut peur.

« L'architecte, en effet, avait disposé une table et quatre chaises, et la femme, après avoir essayé de prendre la chose en riant, avait été placée tremblante en face du tribunal improvisé. Elle avait d'ailleurs trop vécu dans un milieu romantique pour qu'à un moment donné elle ne pût prendre une aventure de ce genre au sérieux.

« L'architecte jouait le rôle d'accusateur.

« Blanche fut vite convaincue d'infidélité : l'amant en portait encore des preuves visibles. Le jugement fut donc prononcé avec toutes les formules consacrées.

« L'exécution de l'arrêt devint plus difficile. Blanche résistait avec énergie; ses seins moites et roses palpitaient comme deux oiseaux effarouchés; son corps en se débattant prenait des poses pittoresques pleines de grâce et de saveur. Il fallait vraiment être des romantiques endurcis pour ne pas se laisser attendrir.

« Se voyant incapable de résister par la force, elle menaça de crier, elle cria; on la bâillonna, et l'excentrique carabin, qui s'était procuré une aiguille et du vermillon, accomplit son office de bourreau romantique.

« Bientôt le mot *infâme* s'étala, en lettres rouges d'un centimètre, sur le front bombé de Bianca, au-dessous d'adorables petites mèches blondes qui frisaient d'une façon mutine et provoquante.

« Aussitôt juges, accusateur, bourreau, disparurent avec rapidité. Il était temps : des cris d'alarme poussés par les sentinelles annonçaient l'approche du guet. Malgré la proposition de quelques-uns, on ne le rossa pas et chacun rentra chez soi.

« Vous pouvez juger par ce fait extravagant, ajouta le narrateur, de l'influence que la littérature eut sur les esprits. »

Comme il allait s'asseoir, chacun se récria :

« Les conséquences? les conséquences?

— Ah! vous voulez une histoire complète, philistins? dit le

peintre en riant. Les conséquences, les voici : Blanche, très-effrayée, fut malade. Pour des raisons qu'on peut rapporter à sa conduite peu réglée, elle empêcha que l'affaire fût remise entre les mains de la police; mais l'architecte romantique n'en fut point quitte à si bon compte. Pendant plus de six mois il ne put rentrer une seule fois seul à son domicile, au haut de la rue Saint-Jacques, sans que deux vigoureux personnages, sans aucun jugement, ceux-là, et sans armes compromettantes, ne le rouassent de coups. Il fut de la sorte mainte fois tatoué à tort et à travers. Trois ans plus tard, le naïf architecte, ayant vu ses rêves *michel-angelesques* brisés, se retira au fond d'une province, où il devint affreusement bourgeois et clérical, passant sa vie à bâtir d'horribles petites contrefaçons d'églises gothiques.

« Quant à Blanche, de grisette elle était passée lorette à la mode. Le croirait-on ? le tatouage qui jadis avait causé son désespoir était devenu la cause de son succès.

« L'influence romantique se faisant, en effet, ressentir jusque dans le gros public, ce mot *infâme*, écrit en lettres rouges, donnait à cette femme une allure mystérieuse et fantastique qui fascina plusieurs banquiers et fils de famille, auxquels elle raconta des contes d'Espagne inouïs. N'allez pourtant pas croire qu'elle oublia son ancien amant ! Bien au contraire, elle songeait souvent à lui. Ce jour-là elle lui écrivait une demande pressante d'argent, sous menace d'aller lui rendre une visite tapageuse, et l'architecte, pour ne point compromettre sa position par l'ébrulement d'une aventure aussi ridicule, accordait tout.

« Le chantage dura longtemps, jusqu'au jour où, les demandes devenant de plus en plus réitérées, l'architecte, poussé à bout, partit furieux pour la capitale. Il apprit avec stupeur au bureau de police que Blanche l'infâme était morte depuis six ans. Son amant, ancien soldat de mœurs équivoques, avait continué l'exploitation. »

Pauvre architecte romantique !...

RAOUL GINESTE.

FANTASIE

YO-TSE

C'était nuit. Dans ma chambre toute noire s'éveilla subitement une lueur rose.

Étonnée, je regardai, et je vis ma nouvelle amie, ma belle Japonaise, sourire dans son cadre en tenant sa lanterne allumée.

« Tu allais dormir, dit-elle : que tes rêves soient de fleurs; mais avant laisse-moi te lire une page du livre que j'ai écrit là-bas,

« Là-bas où j'embrassais ma mère, là-bas où je n'étais pas étrangère. »

Elle se pencha et ouvrit son manuscrit. Dans son joli mouvement se déroulèrent les plis de sa robe, et des fleurs s'épanouirent sur sa poitrine, — des fleurs semblables à des violettes.

Si mince et si svelte, elle ondulait dans sa merveilleuse robe : le vert, le violet, le blanc, le rouge éclatant et le jaune d'or, le bleu foncé du ciel la nuit, et le bleu d'azur au matin, nuançaient les riches dessins, les splendides ornements de cette robe qui lui donnait l'apparence d'une tulipe animée.

La pâleur de son fin visage me rappelait les teintes blanches et laiteuses des magnolias unies à la nuance de chair des roses de la Mal maison.

D'une douce petite voix, elle lisait :

« La prairie est bleue de mille fleurettes épanouies qui, toutes réunies, forment un petit ciel parfumé.

Dans toutes ces mignonnes des papillons volent. Comme elles, ils sont bleu d'azur, et si la brise agite les petits calices, les frêles tiges, on ne distingue plus les fleurs des papillons.

L'un d'eux disait à une petite :

« Ma jolie reine, ma divine Yo-tse, écoute-moi. Tu es la seule, la rare et précieuse beauté que j'avais rêvée. Si tu pouvais savoir ce que sont mes rêves, combien tu serais fière de ta royauté !

« Je suis un très-honnête papillon, et le mensonge est loin de mon cœur. Crois-moi, Yo-Tse, quand je te dis :

« Tu es ma fleur bleue, ma seule idole. Si ma pensée m'apporte le souvenir des palais, des richesses, des écrins où sont les turquoises et les saphirs ;

« Si mon caprice m'entraîne vers tes compagnes, tes sœurs ; si mes ailes m'élèvent dans l'infini et que mes yeux s'enivrent du bleu céleste,

« Je pense à toi, Yo-Tse, et dans le saphir, dans la fleur, dans le ciel, je vois à peine un reflet, pâle imitation de ton idéale beauté. »

Ce papillon, pensa Yo-Tse, est un papillon artiste. Je connais cette sorte d'écervelés. Les mondes, dans leurs discours, pour moi brillent en étoiles, et n'existent que pour cela. C'est poétique, mais je préfère un coléoptère plus sensé.

Le papillon disait toujours :

« Écoute, écoute encore ! Je t'aime, je ne suis point un volage papillon, mais arrache-moi les ailes si tu ne me prends en pitié,

« Mes ailes qui me font semblable à un joyau dans les airs, je te les sacrifierai.

« O Yo-Tse, sois douce, sois bonne ; arrache-moi les ailes, et donne-moi tes pétales pour les remplacer.

« Ah ! je souffre et je pleure ; j'irai tantôt consulter les idoles, le monstre aux yeux verts et la chimère de jade. Je saurai si d'autres osent te parler d'amour.

« Pour ta vertu, ne les crois pas : ce sont des insectes légers, frivoles, menteurs, qui volent du bleu au rose ; et s'ils te disent : « Je t'adore, » c'est qu'ils se sont grisés de thé vert.

« Leurs paroles, pareilles aux perles fausses, se ternissent au moindre souffle, et s'écrasent en vile poussière.

« Je suis jaloux à en mourir : tu ne voudrais point ma mort.

« Pour toi, dans mon cœur, est un trésor inépuisable où ta beauté est éternelle et toujours bleue.

« Mon âme est un sylphe qui s'est attaché à toi et qui vit de ta sève.

« Yo-Tse, puisque mon cœur seul me reste et que toi tu as deux âmes,

« Yo-Tse, ma douce aimée, accepte aussi mon pauvre cœur, afin que tu aies deux cœurs et deux âmes.

— Je suis promise au coléoptère, » répondit Yo-Tse, et elle se détourna.

Alors on vit, chose rare et curieuse, le papillon pleurer.

Si abondantes étaient les larmes qui coulaient de ses yeux qu'elles en baignèrent ses ailes.

Il pleura si longtemps qu'il en mourut. Ses ailes étaient devenues blanches, mais ses larmes étaient bleues.

Une fée en teignit son écharpe. J'ai ouï dire que l'écharpe fut apportée en France par distraction. Nul ne savait qu'elle était enchantée et que celui qui la posséderait serait protégé.

C'est un peintre, dit-on, qui l'a eue ; il s'en est fait une cravate, et ne se doute pas qu'elle fut trempée des précieuses larmes du papillon. »

* * *



MARIANO DE PADILLA

MARIANO DE PADILLA

Padilla est né à Murcie. Il appartient à la patrie de don Juan, chacun l'a vu à la façon magistrale dont il a chanté et joué ce rôle. Mais, avant de parler du baryton, quelques notes biographiques sur l'homme.

Padilla a fait ses études à Florence, dans cette cité toscane dont les enfants ont fait un musée et où la grandeur de la vie artistique rappelle ce qui se passait autrefois à Athènes. Mabellini l'initia aux premières notions de l'art musical. En 1858, il débutait en Italie, où le succès vint lui sourire dès ses premiers pas.

Padilla oublia bien vite qu'il s'était fait recevoir avocat et se consacra entièrement au théâtre. Il n'était d'ailleurs entré dans le barreau que pour répondre à un désir de sa famille, dont plusieurs membres ont fait partie de la magistrature espagnole. Ses goûts le poussaient vers la scène, et non du côté des plaidoiries. Il fit bien de suivre sa vocation, car le théâtre moderne y a gagné un grand artiste.

Peu de temps après son début, le jeune artiste, séduit par ce « besoin de vagabondage » dont parle Théophile Gautier, signait un engagement pour le Mexique et Rio-Janeiro.

Là-bas, il devint rapidement le favori du public et l'ami de Maximilien, qui oubliait parfois les préoccupations que lui causait son empire chancelant en allant entendre chanter le baryton espagnol.

Son engagement expiré, Padilla n'eut qu'un désir : revenir en Europe. Son amour des aventures s'était calmé, et les dangers de ces routes mexicaines où le fusil du bandit dispute à la fièvre jaune les voyageurs qui les parcourent avaient considérablement tempéré son humeur voyageuse.

Notre chanteur revint dans sa ville natale. Il joua à Madrid, où ses compatriotes lui donnèrent le baptême accordé aux talents indiscutés

et indiscutables, baptême qu'ils n'accordent pas à tous et que bon nombre d'artistes n'affrontent qu'en tremblant. Depuis lors, sa carrière fut une longue suite de succès, et durant six années il fut le chanteur aimé des théâtres impériaux de Vienne, de Berlin, de Moscou et de Saint-Pétersbourg.

Le caractère de Padilla le faisait estimer de ceux qui l'approchaient, comme son talent le faisait applaudir de ceux qui l'écoutaient, et de simples liaisons d'artiste devinrent pour lui la préface de solides et durables amitiés.

Nous l'avons déjà applaudi dans le *Rigoletto*, où cet excellent baryton remplit le rôle que Verdi créa pour Varese. Mais ce rôle n'est point favorable à Padilla, dont le physique et la fière allure cadrent bien mieux dans celui de *Don Juan*.

Les *dilettanti* d'art musical ont pu apprécier l'heureux choix que M. Strackosch a fait en donnant cet artiste à la scène italienne. Padilla, en effet, n'est pas l'homme d'une cavatine, mais d'un rôle. Il porte l'empreinte des grands talents et ne tombe pas dans cette coupable désinvolture de tant d'artistes italiens qui, gâtés par le public de Naples, de Milan ou de Venise, finissent par oublier complètement que tout bon chanteur doit être doublé d'un bon acteur.

Qu'importe au public de Naples ou de Milan l'expression vraie de la pantomime, le jeu de la physionomie, la composition du caractère, voire même l'exactitude du costume ? Ce qu'il lui faut avant tout, ce sont des cavatines bien chantées, et, en fait de talent dramatique, il n'exige guère de ses chanteurs favoris que de grands gestes, et, en fait de caractère historique, il se contente d'habits à couleurs criardes, de bottes à revers et de longues plumes rouges.

Le public parisien est plus délicat, plus athénien, et par conséquent plus difficile et plus exigeant. Il lui faut l'ensemble, et il ne se rend pas à l'Opéra comme au concert, pour entendre vocaliser avec habileté ou roucouler avec tendresse.

C'est pourquoi il a goûté Padilla, qui ne se contente pas d'avoir une voix admirable et une excellente méthode, mais qui se donne la peine de *jouer* véritablement son rôle, chose que plusieurs artistes qui l'entourent oublient presque absolument.

ÉMILE BADOCHÉ.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE

La Tentation de saint Antoine, par GUSTAVE FLAUBERT. — Un vol. in-8.
CHARPENTIER et Cie, 28, quai du Louvre.

La *Tentation de saint Antoine*, par M. Gustave Flaubert! livre puissant, mais étrange, qui sera, qui est déjà diversement jugé. Un nouveau Faust, disent les enthousiastes; le second Faust de quelqu'un qui n'aurait pas fait le premier, répliquent les malveillants. En somme, comme impression, une sorte de fresque immense où se mêleraient les dieux de la *Mort des Dieux*, peinte par Chenavard, aux monstres grouillants et goguenards dont Callot a peuplé sa propre *Tentation de saint Antoine*. « C'est dans la Thébàïde, au haut d'une montagne, sur une plate-forme arrondie en demi-lune, et qu'enferment de grosses pierres. La cabane de l'ermite occupe le fond... *Saint Antoine*, qui a une longue barbe, de longs cheveux et une tunique de peau de chèvre, est assis, jambes croisées, en train de faire des nattes. Dès que le soleil disparaît, il pousse un grand soupir, et, regardant l'horizon : « Encore un jour! un jour de passé! »

L'ermite a peur cependant : la nuit arrive; et, la nuit, ses tentations, ses doutes, refoulés et domptés tout le long du jour par la dure pénitence et le travail assidu, prennent dans son cerveau enfiévré de privations, halluciné, la forme visible d'un rêve. Car il n'y a rien de surnaturel dans ce livre que l'on nous avait annoncé à tort comme un *mystère* inspiré de ceux du moyen âge. Ce n'est pas la *Tentation de saint Antoine* à proprement parler. C'est plutôt le *Rêve de saint Antoine*, une tempête sous un crâne, en 300 pages admirables. Le

diable, auquel je soupçonne M. Flaubert de ne croire que vaguement, ne se dérange point pour le solitaire. Il n'apparaît point en réalité; et si saint Antoine est tenté, ce n'est que par lui-même, par sa propre imagination : visions, diraient les Allemands, purement subjectives.

M. Flaubert, d'ailleurs, a pris grand soin — et c'est ce qui fait l'intérêt historique et archéologique du livre — de ne prêter à son ermite que les idées du temps où il vivait. Rien de moderne ne se mêle à ses visions, et sauf les deux ou trois dernières pages, où le XIX^e siècle montre son bout d'oreille matérialiste, le livre tout entier aurait pu être conçu, sinon écrit, par un contemporain des Constantins. Par exemple, des superstitions, des hérésies, des concupiscences qui pouvaient à cette époque tourmenter le cerveau d'un pauvre homme, l'érudit et curieux auteur de *Salammbô* n'en a omis aucune. Les sept péchés capitaux l'orgueil sous le manteau royal de Nabuchodonosor, la luxure avec la reine de Saba, viennent successivement visiter Antoine. La reine de Saba est charmante, et tout autre qu'un saint se laisserait tenter. « Deux grosses perles blondes tirent ses oreilles. Le bord de ses paupières est peint en noir. Elle a sur la pommette gauche une tache brune naturelle; et elle respire en ouvrant la bouche, comme si son corset la gênait : Ah ! bel ermite ! bel ermite ! mon cœur défaille ! »

Antoine prie, sa chair n'est point tentée. Mais son esprit résistera-t-il ? Voici l'armée des hérétiques conduite par les hérésiarques : *Manès*, *Saturnin*, *Cerdon*, *Bardesanes* en mage de Babylone, *Valentin* en tunique de toile d'argent, la voix sifflante et le crâne pointu; les *elkhesaïtes* en robe d'hyacinthe; les *carpocratiens* étendus avec des femmes sur des coussins d'écarlate; les *nicolaïtes* assemblés autour d'un mets qui fume; les *marcoriens*, les *helvidiens*, les *menaliens*, les *peterniens*, que sais-je encore ? et les *caïnites* qui adorent le serpent; et les *gymnosophistes* qui se brûlent vifs ! Dans ce tourbillon de textes, d'interprétations et de dogmes, le pauvre Antoine perd la tête. Puis ce sont des magiciens : *Simon*, *Apollonius*, faisant comme le Christ des miracles. Ensuite défilent les idoles de toutes les nations et de tous les âges, en bois, en métal, en granit, en plumes, en peaux cousues : Bouddha et Belus, les dieux d'Asie, de Grèce et d'Égypte, et tous ceux que la Rome païenne entassait dans ses panthéons. Tous y sont, le dieu *Crepitus* lui-même. Très-fier ce petit Crépitus : — « Moi aussi l'on m'honora jadis. On me faisait des libations. Je fus un dieu ! L'Athénien me saluait comme un présage de fortune, tandis

que le Romain dévot me maudissait les poings levés et que le pontife d'Égypte, s'abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlisait à mon odeur. » Mais les dieux meurent. Antoine les voit tous mourir. Jehovah lui-même meurt. Alors, tous les dieux étant morts, apparaît le diable.

Le diable c'est la science. Il emporte Antoine, il lui montre l'infini étoilé, il lui ouvre la terre et les mers, et lui fait chemin faisant un cours de science matérialiste. Cette fois Antoine est sérieusement tenté : « il aperçoit de petites masses globuleuses, grosses comme des têtes d'épingle et garnies de cils tout autour. Une vibration les agite. — Antoine, délirant, s'écrie : « O bonheur ! bonheur ! j'ai vu « naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer ! »

Dénoûment matérialiste fait pour ravir à la fois le diable, les micographes et les partisans des générations spontanées. Aussi M. Flaubert n'en prend-il pas la responsabilité tout entière, car après le blasphème d'Antoine :

« Le jour enfin paraît, et, comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, des nuages d'or en s'enroulant à larges volutes découvrent le ciel.

« Tout au milieu, et dans le disque même du soleil, rayonne la face de Jésus-Christ.

« Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières. »

Tout est bien qui finit bien : Antoine évitera l'enfer et M. Flaubert le bâcher, au cas où la mode reviendrait de ce genre de censure littéraire.

Mais ne trouvez-vous pas comme moi que M. Flaubert, malgré son merveilleux génie de coloriste et sa troublante érudition, nous a quelque peu gâté notre vieux saint Antoine ? Quoi ! un saint Antoine sans son petit rocher, sa petite croix, sa petite chapelle et sa petite cloche ! un saint Antoine philosophe, un saint Antoine sans cochon, car il n'y a pas de cochon, ô M. Flaubert, dans votre saint Antoine ! Que j'aime mieux le saint Antoine du bon vieux temps, le saint Antoine des marionnettes, « lorsqu'il suppliait en sautant sur ses genoux :

*Messieurs les démons,
Laissez-moi donc !*

tandis qu'un *paquet* de petits diabolins se ruait en bonds désordonnés contre sa cabane ébranlée par l'orage ».

C'est M. Charles Monselet qui nous raconte cela dans ses *Souliers*

de Sterne, un petit livre exquis et familier, excellent pour reposer le cerveau du sublime continu et le débarbouiller du grand style.

PAUL ARÈNE.

*
* *

Joseph Addison, ou un Attique en Angleterre, par M. DE GRISY, docteur ès-lettres et en droit, inspecteur d'Académie à Nîmes.

M. de Grisy, en écrivant sur Addison, n'a pas voulu restituer à un tel écrivain une gloire que nul ne songe à lui contester; il a traité l'auteur anglais à peu près comme en France on traite Racine ou Boileau, si d'aventure on découvre quelque nouveau motif d'admiration au sujet de ces poètes. Si nous avons bien saisi l'intention du critique, c'est l'histoire des ouvrages d'Addison qu'a voulu faire M. de Grisy, comme aussi l'histoire de la mémorable époque où il a vécu. L'élément qui domine en politique à cette époque, c'est l'élément whig, auquel appartenait Addison. En morale, sous Guillaume, il s'est fait un apaisement : les puritains, les calvinistes, inclinent alors à la modération; les libertins, à la décence et aux sévérités adoucies du calvinisme. Il fallait, pour réconcilier les contraires, c'est-à-dire l'austérité et l'élégance, un habile interprète des tendances qui de plus en plus se déclaraient; Addison fut ce médiateur nécessaire : c'est là le rôle qui se dégage sans prétention, mais nettement, du livre de M. de Grisy et des recherches délicates qu'il a faites sur le critique anglais et ses contemporains. C'est là, on peut le dire, un point de vue très-neuf, très-peu aperçu jusqu'ici, et que l'auteur a su mettre fort bien en relief, outre que par les détails dont il relève et assaisonne son sujet il a rendu celui-ci on ne peut plus attachant.

Dans l'ouvrage que nous analysons, *le Spectateur*, l'œuvre capitale, le livre vraiment nouveau, est bien compris, exactement analysé et mis en tout son jour. C'est là que nous apparaît cet admirable et ingénieux Addison, au moment où, pour accomplir une conciliation si difficile, il réussit à consommer avec Guillaume III le triomphe de l'élément whig et populaire dans son pays. C'est dans le *Spectateur* que l'écrivain anglais nous paraît s'être le mieux inspiré des anciens;

c'est là que nous voyons le plus clairement ce qu'Addison doit à notre XVII^e siècle et par quel heureux concours de circonstances la littérature de cette époque a pu rappeler, chez nos voisins, le siècle de Louis XIV par ses formes élégante et polies, par le goût extérieur et la perfection du style.

Je recommande surtout au lecteur de lire dans l'œuvre de M. de Grisyl le chapitre où il traite de l'humour chez les Anglais, et celui où il montre Addison marchant sur les traces de *La Bruyère*, et son émule parfois heureux, quand il dessine des portraits, écrits avec une verve et une justesse remarquables. M. Taine fait l'éloge de ces portraits et nous montre l'écrivain anglais « n'ayant plus qu'un pas à faire pour se lancer, comme Richardson et Fielding, dans la grande œuvre des lettres modernes, qui est le roman de mœurs ». Les femmes ne sont pas oubliées par Addison : elles étaient l'objet des préoccupations les plus chères à son cœur, et leurs travers, leurs ridicules, sont souvent blâmés et critiqués par ce charmant esprit, qui déploie pour elles ses plus rares trésors. Il paraît qu'à cette époque les femmes s'occupaient de politique ; elles mettaient une mouche sur la joue gauche ou sur la droite, suivant le parti qu'elles embrassaient, celui des whigs ou celui des torys. Mais la place de la femme est au foyer domestique, où son rôle est simple et admirable. Un nouveau système semble de nos jours s'imposer à des cœurs généreux, qui voudraient transformer l'épouse en personnage politique, comme si le rôle que lui a tracé la nature n'est pas le plus beau qui existe sur la terre !

GÉRARD DEVÈZE.

* * *

L'Échafaud, par ALFRED TOUROUDE. — Un vol. in-18,
chez ALPH. LEMERRE, éditeur.

Nous sommes heureux de pouvoir signaler un petit livre en vers qui vient de paraître chez Lemerre, et qui est signé Alfred Touroude.

Ce livre a pour titre *l'Échafaud*, titre sombre, qui rappelle des souvenirs horribles à ceux qui ont le triste courage d'affronter ce spectacle, et qui éveille dans tous les cœurs un sentiment d'effroi ; sujet étrange pour un poète, et qui, au milieu des préoccupations

personnelles de chacun, fait un peu l'effet du glas funèbre au moment où l'on y pensait le moins.

Mais nous ne voulons parler du livre de M. Touroude qu'au point de vue purement poétique. Pour faire passer dans l'âme du lecteur toute la haine que l'auteur éprouve contre cette chose épouvantable qu'on nomme l'échafaud, il fallait un vers puissant, plein de chaleur, d'indignation, de vie; des images saisissantes, qui pussent d'un mot peindre la foule courant au-devant d'un hideux spectacle, la nuit couvrant de son voile le travail des bourreaux, le soleil venant éclairer de sa « dédaigneuse splendeur » les affreuses nécessités de la justice humaine, la mort, enfin, qui plane sur tout le reste.

Le but est atteint. Il y aurait beaucoup à citer. Deux exemples suffiront. Quoique près l'un de l'autre dans le livre, ils sont bien différents :

*C'était l'heure où le bois endormi se balance
En susurrant; les prés exhalaient le silence;
L'immobile sérénité
Posait ses doigts de mousse aux lèvres de la terre;
On sentait vaguement planer le grand mystère;
Au loin, le rossignol chantait!*

Cette joie pure, ce calme mystérieux de la nature, si bien rendus dans ces vers, ne font-ils pas un contraste frappant avec ce qui se passe dans les âmes des hommes au moment solennel où le coupable puni par les hommes va obtenir sa grâce de la clémence divine?

Mais l'auteur s'étonne qu'on puisse assister à ce terrible châtiment, et, s'adressant au Seigneur, il dit :

*Eh bien, laissez venir votre soleil! Peut-être
Que nous prendrons la fuite en le voyant paraître
Dans sa dédaigneuse splendeur;
Puisqu'il nous faut la nuit pour notre œuvre farouche
Soleil, regard de Dieu, viens, flamboie, effarouche,
Ce qui nous reste de pudeur!*

Lorsque M. Touroude a fait jouer le *Bâtard*, on ne lui a pas épargné les applaudissements, et c'était justice. Il y avait dans cette pièce un souffle qu'on trouve rarement si puissant au début. Les pièces qui suivirent étaient moins bonnes : personnellement nous leur reprochions une espèce de parti pris de voir le monde en laid. Les vers dont nous venons de citer une partie, et que nous vous en-

gageons à lire, relèvent à nos yeux M. Alfred Touroude. Ils nous montrent que sa palette est plus riche, son talent plus fécond et surtout plus souple que nous ne pensions. Donc, bonne chance à ce petit livre, et attendons les autres.

PIERRE AUBRY.

*
* * *

M. le général de division comte Pajol vient de publier, à la librairie Firmin Didot fils, un magnifique ouvrage en trois volumes intitulé : *Pajol, général en chef*. — C'est un travail remarquable, ayant nécessité de longues recherches, sur les opérations militaires du père de l'auteur, en même temps qu'un hommage rendu à sa mémoire.

Nous ne doutons pas de l'intérêt profond que trouveront à la lecture de ces volumes les historiens, les stratégestes, et tous ceux qui s'occupent d'art militaire. De pareils livres, utiles même aux spécialistes les plus habiles, sont malheureusement trop rares à notre époque; et l'on doit savoir gré à des hommes éclairés et patients de créer, à force de travail, de nouveaux documents authentiques et par conséquent précieux.

* * *

*
* * *

On nous communique un certain nombre de vieilles poésies et chansons romanesques, parmi lesquelles nous choisissons la suivante, que nous citons dans toute son intégrité. Celle-ci doit son charme à sa physionomie naïve et à un certain tour d'imagination à la foi simple et singulier qui est l'apanage de la poésie populaire. Elle est intitulée : *Complainte de Renaud*.

*Quand Renaud de la guerre vint,
Portant ses tripes dans ses mains,
Sa mère, à la fenêtre, en haut,
Dit : Voici v'nir mon fils Renaud.*

LA MÈRE.

*Renaud, Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi.*

VARIÉTÉS

RENAUD.

*Ni d' ma femme, ni de mon fils
Mon cœur ne peut se réjouir.*

*Qu'on me fasse vite un lit blanc,
Pour que je m'y couche dedans.
Et quand il fut mis dans le lit,
Pauvre Renaud rendit l'esprit.*

(Les cloches sonnent le trépasement.)

LA REINE.

*Or, dites-moi, mère, m' amie,
Qu'est-c' que j'entends sonner ici?*

LA MÈRE.

*Ma fille, c' sont des processions
Qui sortent pour les rogations.*

(On cloue le cercueil.)

LA REINE.

*Or, dites-moi, mère, m' amie,
Qu'est-c' que j'entends cogner ici?*

LA MÈRE.

*Ma fille, c' sont les charpentiers
Qui racommodent nos greniers.*

(Les prêtres enlèvent le corps.)

LA REINE.

*Or, dites-moi, mère, m' amie,
Qu'est-c' que j'entends chanter ici?*

LA MÈRE.

*Ma fille, c' sont les processions
Qu'on fait autour de nos maisons.*

LA REINE.

*Or, dites-moi, mère, m' amie,
Quell' robe prendrai-je aujourd'hui?*

LA MÈRE.

*Quittez le ros', quittez le gris,
Prenez le noir, pour mieux choisi'.*

LA REINE.

*Or, dites-moi, mère, m' amie,
Qu'ai-je donc à pleurer ici ?*

LA MÈRE.

*Ma fill' je n' puis plus vous l' cacher,
Renaud est mort et enterré.*

LA REINE.

*Terre, ouvre-toi, terre, fends-toi,
Que j' rejoigne Renaud, mon roi !
Terre s'ouvrit, terre fendit,
Et la belle fut engloutie !*

* * *

*
* *

THÉÂTRES

Malgré la subite apparition du printemps, qui cette année a pris la place de son voisin l'été ; malgré les jardins en fleurs, les concerts, les courses, les longues promenades au soleil à travers la poussière des avenues et la boue des arrosoirs, quelques théâtres continuent à attirer le public. On s'entasse, comme en hiver, dans les étroites banquettes du *Palais-Royal* : on y étouffe, mais on rit. Du reste, pour me servir d'une phrase toute faite, si le rire était banni du reste de la terre, c'est assurément là qu'on le retrouverait, tant les auteurs savent trouver la note qui convient à ce public, tant les directeurs mettent de soin à découvrir ce qui plaira et à tirer parti des éléments si nombreux qu'ils ont à leur disposition, tant les acteurs, enfin, ont

chacun leur genre bien marqué, dont la réunion forme un tout complet. La réputation de ce théâtre est d'ailleurs tellement établie qu'on y rit, pour ainsi dire, de confiance. On se souvient, en entrant dans cette salle, des bonnes soirées qu'on y a passées, et les noms des personnages qui ont successivement défilé sous les yeux du public semblent écrits partout, sur les murs, sur les portants, sur la figure même des acteurs. Chaque fois que l'un d'eux entre en scène, qu'il s'appelle Geoffroy, Brasseur, Lhéritier, Gil-Pérez, ou tout autre, un rire franc, large, bruyant, éveille toutes les physionomies, dilate toutes les poitrines, et, dès les premiers mots, le spectacle de la salle est presque aussi amusant que celui de la scène. C'est du reste le seul théâtre dont on puisse faire un pareil éloge. Ceux même qui jouent le même genre, les *Variétés*, par exemple, n'arrivent pas au même résultat. La cause de cette différence serait facile à trouver. Mais ne la cherchons pas; souhaitons plutôt que le bon exemple puisse profiter.

Des trois pièces données ensemble par le *Palais-Royal*, et qui toutes ont également réussi, l'une, *le Homard*, de M. E. Gondinet, est une véritable comédie, pleine de situations aussi comiques qu'inattendues, fourmillant de mots charmants. Un avocat de Nîmes, du nom de Montacaber, vient à Paris. Un de ses amis, médecin de théâtre, lui donne sa place pour aller au *Gymnase*. Au milieu de la pièce, Montacaber, qu'on prend pour le médecin de service, est appelé auprès d'une jeune dame qui se trouve mal au foyer. L'avocat-médecin voit tomber devant lui presque tous les cordons de la dame, et fait une ordonnance composée de points et de virgules pour ne pas se compromettre. « Ce qu'il y a de plus fort, ajoute Geoffroy avec ce naturel qu'on lui connaît, c'est que le pharmacien a envoyé quelque chose. »

La dame malade se trouve être femme d'un professeur de droit, ami de Montacaber. Ce dernier, qui l'a suivie, raconte son histoire au professeur, et ajoute que cette femme légère demeure dans la maison. Jugez de son étonnement quand il la voit entrer, et des conséquences que peut avoir cette situation. « Mais, me direz-vous, pourquoi cette pièce s'appelle-t-elle *le Homard*? » Voilà : Le professeur, qui a horreur du homard, en mange pour en faire manger à son beau-père, qui ne peut le souffrir. Ce homard a sur son estomac la plus mauvaise influence. Il est grincheux, désagréable, maussade, jusqu'au moment où, après avoir violé le domicile de la dame du second, qu'il croit être la « cocotte » soignée par Montacaber, il est précipité dans l'escalier par un dragon, soutien de ladite dame, et où,

d'après une ordonnance de Montacaber, qu'on croit toujours médecin, il avale une potion qui, en le délivrant de son homard, lui rend la bonne humeur et la gaieté qu'il avait perdues.

Je ne parle point des détails : de pareilles pièces ne se racontent pas.

Geoffroy et Gil Perez ont ajouté à la pièce tout ce qu'une excellente interprétation pouvait lui ajouter. M^{lle} Alice Regnault est tellement jolie qu'on lui sait gré de sa beauté. Son rôle, qu'elle a abandonné pour cause de maladie, a été repris par M^{lle} Linda. Il n'y a pas beaucoup d'actrices qui, après avoir appris un rôle aussi vite l'auraient joué aussi bien.

La *Pièce de chambertin*, de Labiche, doit beaucoup à Geoffroy, qui en fait ressortir toutes les finesses. Quant à la *Mi-Carême*, de Meilhac et Halévy, c'est une amusante pochade qui n'est pas du genre ordinaire des auteurs, mais qui rentre fort bien dans le cadre du *Palais-Royal*. L'héritier en concierge, ou plutôt en *pipelet*, et Gil Perez en gandin crédule et trompé, sont des types dignes des meilleures créations précédentes.

* * *

Nous avons assisté l'autre jour à la reprise de l'*Ami des femmes*, au théâtre Dumas (dit *Théâtre du Gymnase*). Des journalistes beaucoup plus autorisés que nous ont blâmé déjà ce besoin de reprises, qui a pour but de paralyser des talents ne demandant qu'à se révéler, de décourager les jeunes, et de nous faire assister à des pièces que nous avons déjà jugées. Notons une fois de plus que les directeurs sont sourds à nos réclamations.

La pièce a retrouvé l'accueil qu'on lui avait déjà fait. M. Alexandre Dumas s'est du reste montré plus sévère que la critique elle-même, car, après avoir pris la peine de nous expliquer sa pièce dans une longue préface, il déclare qu'il n'y a pas de pièces immorales, « qu'il n'y a que des pièces mal faites ».

Le caractère de l'*Ami des femmes* est tellement étrange, tellement complexe, qu'il est bien difficile de le comprendre. M. de Ryons recherche les femmes qui sont sur le point de faire ce qu'on appelle un faux pas. Quand il en rencontre une, il examine la situation. Si cette femme a encore dans son cœur de la place pour les remords, si elle

doit regretter sa faute après l'avoir commise, l'ami des femmes lui dit : « Ne commettez pas cette faute, ou du moins ne la commettez pas avec moi, car vous ne m'aimez pas. » Si au contraire M. de Ryons juge que cette femme est à jamais perdue pour la vertu, il la prend pour lui, qui n'aura rien à se reprocher, puisque, soit avec lui, soit avec un autre, elle devait tomber. Nous ne nions pas la vérité de ce caractère, puisque M. Dumas affirme qu'il existe, mais c'est une exception, et ce qui est intéressant à étudier, ce n'est pas l'exception, mais la règle. Du reste, M. Alexandre Dumas aime les exceptions. Dernièrement nous avons dans M. Alphonse un mari d'une grandeur d'âme tellement admirable que nous nous sommes rappelé cet axiome : les extrêmes se touchent, et le sublime est près du ridicule. Longtemps auparavant, M. Dumas avait indiqué la route qu'il allait suivre en créant ce type exceptionnel de la *Dame aux camélias*.

L'interprétation laisse peu à désirer. Achard, quoique trop jeune pour ce rôle, qui suppose une si profonde expérience, y montre de grandes, de sérieuses qualités.

M^{lle} Pierson a remplacé M^{lle} Delaporte. La pauvre Desclée est morte, M^{lle} Delaporte est partie : c'est une bien lourde responsabilité que de succéder à de pareils noms, et pourtant M^{lle} Pierson est à la hauteur de sa tâche. Elle a une grâce que personne ne nie, excepté quelques femmes qui la trouvent « horrible » parce qu'elle est charmante.

Gardez-vous surtout d'aller voir la pièce avant d'avoir lu la préface.

*
* *

Encore une reprise, mais la dernière, car je ne vous parlerai ni des éternels *Faux Bonshommes*, ni du *Courrier de Lyon*, qui vraisemblablement succédera à l'immense succès d'*Orphée aux Enfers*.

M. Bertrand nous a rendu la *Périchole*, l'amusante fantaisie de MM. Meilhac et Halévy, avec Dupuis, avec Schneider, avec l'excellente interprétation d'autrefois. Nous nous sommes amusé là comme à la première représentation. Nous écoutions avec plaisir la charmante musique d'Offenbach, et nous attendions pour les applaudir au passage tous ces airs devenus populaires. La *Périchole* est une des

meilleures pièces de ces auteurs inimitables qui nous ont tant fait rire.

Compliments à M. Daniel Bac pour sa création du vieux Latude fantaisiste dans l'acte nouveau.

* * *

Malgré l'incontestable talent déployé par l'auteur du *Cousin Pons*, au théâtre *Cluny*, la pièce n'a pas longtemps tenu l'affiche. Le souvenir du beau roman de Balzac était écrasant, et, de plus, le sujet est justement un des moins scéniques de notre grand romancier.

PIERRE AUBRY.

LI-TAÏ-PÉ

PAROLES DE CH. CROS.

MUSIQUE DE CH. DE SIVRY.

♩ Largo: metr. (♩ = 60)

CHANT.

PIANO.

Mille é_tés et mille hivers

Pas - se - ront sur l'u - nivers Sans que du po -

- è - te Dieu Li - tai - pé me u - rent les vers

p fin. Dans l'empî - re du milieu. *fin.*

p *f* *ff*

D.C.

The musical score is written for voice and piano. It begins with a tempo marking of 'Largo' and a metronome indication of 60 beats per minute. The key signature has one sharp (F#). The score is divided into five systems. The first system shows the vocal melody and piano accompaniment for the first line of the song. The second system continues the melody and accompaniment. The third system shows the vocal melody and piano accompaniment for the third line of the song. The fourth system shows the vocal melody and piano accompaniment for the fourth line of the song, ending with a 'fin.' marking. The fifth system shows the piano accompaniment for the fifth line of the song, ending with a 'D.C.' marking.

*Sur notre terre exilé,
Il contemplait désolé
Le ciel, en se souvenant
Du beau pays étoilé
Qu'il habite maintenant.*

*Il abaissait son pinceau,
Et l'on voyait maint oiseau
Ecouter, en voletant
Parmi les fleurs du berceau,
Le poète récitant.*

*Sur le papier jaune et vert
De mouches d'argent couvert,
Fins et noirs pleuvaient les traits :
Tel, sur la neige, en hiver,
Le bois mort dans les forêts.*

*Il n'est de soupirs du vent,
De clameurs du flot mouvant,
Qui soient si doux que les sons
Que le poète, rêvant,
Savait mettre en ses chansons.*

*Aromatiques senteurs
Dont s'embaument les hauteurs,
Thym, muguet, roses, jasmin,
Comme en des rêves menteurs,
Naissaient sous sa longue main.*

*A présent, il est auprès
De Fo-hi, dans les prés frais
Où les sages s'en vont tous,
A l'ombre des grands cyprès,
Boire et rire avec les fous.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE
SEPTEMBRE 1971